LES FILLES

DU PALAIS-ROYAL.



Les trente deux Filles, dans l'Allée des Soupirs.

LE

PALAIS-ROYAL.

PREMIÈRE PARTIE.

LES FILLES DE L'ALÉE-DES-SOUPIRS.

O tempora! ô mores!... Cicero & Martial's.

A PARIS,

AU PALAIS-ROYAL dabord; puis;

PARTOUT;

Même chés Guillot, libraire rue des-Bernardins;

1790.

Sujet de la I Estampe.

Les 32 Filles dans l'Alée-des-Soupirs.

On les voit designées par les chifres de la Table ſuivante, ét ſous le coſtume indiqué dans notre Preambule.

TABLE DES MATIÈRES.

Les Filles de l'Alée-des-Soupirs.

1 *Fille.* Filumène.
2 Boutonderose.
3 Melanie.
4 Aglaé.
5 Rosemonde.
6 Bienfaite.
7 Fayelle.
8 Chouchou.
9 Cecilia.
10 Cecile ét Rosette.
11 Zaïre, ou Saintf*.
12 Adelaïde, ou l'Athenienne.
13 Dorine, ou la Philosophe.
14 Coquine.
15 Élise.
16 Éleonore.
17 *Sofie.*

TABLE

18 Angelique.

19 Adêle.

20 Zefire.

21 Zoé.

22 Esther.

23 Zilia.

24 Dorothée.

25 Jeanne.

26 Agnès.

27 Corisandre.

28 Cunegonde.

29 Gertrude.

30 Isabelle.

31 Rosière.

32 Polhimnie.

Avis.

Tandis que des Journaliſtes menſongers repandent le venin ét la terreur: Tandis que des Ames atroces cherchent à detruire la confiance; ét par un air-de-triſteſſe, aggravent nos malheurs; ne ſerait-il pas à-propos de montrer que la Nation a conſervé le goût-du-plaisir, qu'elle n'eſt point accâblée, ét qu'elle peut rire encore? Nous donc, Celibataire jadis celèbre, un-peu ſingulier, peutêtre bizarre, avons entrepris de ramener la Nation à des idées plûs douces, ét tout en attaquant les abus, de presenter quelquefois l'attrait du plaisir. Nous alons former une galerie de Tableaux gaîment-triſtes; nous alons imiter *Timothée*, *Gretri*, *Daleyrac*, qui calment la fougue des paſſions terribles, par le charme de la musique: Nous alons tracer tantôt les

Avis.

Avantures originales d'Infortunées, devouées aux plaisirs, comme au mepris publics : Tantôt celles moins revoltantes, de ces Jeunes-Creatures, qu'on emploie, ſoit à la reſtauration, ſoit à l'amusement de riches Vieillards.

Puiſſions-nous intereſſer ! Puiſſions-nous quelquefois faire-jaillir une étincelle-de-conſolation, du ſein tenebreux du desordre !.... Puiſſions-nous être moraux, au ſein de l'immoralité ! Puiſſions-nous, par d'autres vapeurs, éloigner de quelques Citoyens, les fuligineuses ét coupables chimères de quelques Journaliſtes atroces, calomniateurs des Pères-du-Peuple !

Hommes-publics ! nous vous devoilons les abus : notre tâche eſt remplie; c'eſt à vous-ſeuls qu'il appartient de les corriger.

LE
PALAIS-ROYAL.

Par un INDAGATEUR, *qui se nommera quelque-jour* [*].

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE
DES FILLES DE L'ALÉE-DES-SOUPIRS.

Preambule.

Fi! quelle histoire! —Hâ-hâ! Monsieur, Madame, ou Mademoiselle, ne faites pas si *fi!* Vous lisez bien l'hif-

---

[*] Nous composons ce petit Ouvrage anti-philosophique, dans un voyage fait très-clandestinement à Paris, cette année 1789.

toire des Singes? celle du Bœuf, de l'Élefant, du Rhinoceros? ét Buffon a su vous interesser pour l'Âne?.. Nous alons, nous, vous parler d'Êtres-humains: Nous alons faire un Livre très-moral, sur de très-immorales Creatures, qui, malgré quelques ressemblances, sont fort audessus des Jumens, des Anesses, ét de toutes les Montures possibles. Les Belles du Palais-Royal sont très-jolies! surtout les Jeunes: Quant aux Vieilles, c'est comme partout; Une vieille Bête n'est jamais belle.

Quoi qu'il en soit, nous alons vous peindre des mœurs singulières, insolites, ét beaucoup plûs piquantes aujourdhui, qu'il y a six mois. Nous vous en dirons la raison.

Mais auparavant, donnons une idée de la figure, de l'âge, de la taille, de

la mise [*], de la marche, des mœurs, ét des talens de ces Belles, ſous les noms-de-guerre qu'elles ont adoptés.

La Première de toutes, par l'importance qu'elle ſe donne, eſt FILUMÈNE, nom ſavant, qu'on a prêté ſans-doute à cette Nymphe, lors de ſon debut, à-cause de ſa tâille joncée. Elle marche lentement, avec dignité, portant autour d'elle des regards quêteurs, qu'elle ſ'efforce de rendre languiſſans. Elle eſt ordinairement en karako bleu-ciel, avec la jupe de gaze traînante. Elle eſt mieux chauſſée que ſes Compagnes, ét jamais à-plat.

II. BOUTONDEROSE eſt une petite

[*] M.lle *Minette-S.* . . . . n'aime pas ce agréable mot. Pourquoi? il eſt pittoreſque, ét vaut dix-mille-fois mieux que le celèbre *conſequent* de nos Carauġans ét de nos Farauds.

ét jolie Persone, toujours en linon : Elle affecte la marche de Filumène ; à-peu-près comme on voit qu'au Ciel, à la même heure où ces deux Belles se montrent, la *Petite* affecte de ressembler à la *Grande-ourse*.

III. MELANIE est une grande fille, mise grandement, dont ordinairement la jupe de gaze est bordée d'un large ruban violet : Elle a les cheveux du plûs beau noir ; mais elle n'est pas jolie : Cependant elle a des Amateurs, qui vont chés elle admirer la grande Nature.

IV. AGLAÉ. C'est une jolie Fille, un-peu moins grande que Filumène, ét qui lui ressemble ; car souvent on la prend pour Celle-ci : Elle est mise avec goût, mais moins bien que son Modèle : Pour qu'elle brille, il faut que Filumène ait mené Quelqu'un *à la maison*.

V. ROSEMONDE. C'eſt une Allemande charmante, d'un blond cendré très-agreable, ét dont la marche, reſſemblant à celle de la Princeſſe de-***, ét d'une Belle encore plûs-relevée, inſpire la volupté. Elle eſt preſque toujours en gaze, coîfée en fleurs, ou ſeulement de ſes beaux cheveux, qui ſont moins touffus, depuis quelques mois: Elle demeure *rue-du-Bouloi*.

VI. BIENFAITE: C'eſt une Brune, à couleurs fortes, qui peutêtre a pris ſon nom de ſa tâille parfaite: Elle eſt très-brune, ét très-ſote.

VII. FAYELLE: Grande Femme, avec une grande bouche, demi-blonde, qui a pris ſon nom de ſa reſſemblance avec une Actrice de la Comedie-ariette.

VIII. CHOUCHOU, petite Fille très-jolie, ou plûtôt mignone, d'environ

douze ans, que conduit une grosse Femme, dont l'air annonce tous les vices.

IX. CECILIA : C'est une blonde faite au tour, ayant la demarche voluptueuse, l'air distingué : Elle est ordinairement en jupe de gaze, avec un corset brun uni, ou tout en blanc : Elle ne va jamais seule, ét donne toujours le bras à une sorte de Cuisinière ou de Femme-de-chambre. On l'appelle, *La Blonde-voluptueuse.*

X ét XI. CECILE ét ROSETTE, deux petites Filles, d'environ 14 à 15 ans, toujours ensemble : Cecile est très-jolie, mais coquine, insolente ; Rosette est brune, un-peu pâle, mais douce, complaisante : On va *à la maison* pour Cecile ; l'on y reste pour Rosette.

XII. ZAÏRE : Fille suelte, presque

toujours mise en rayé brun. Elle est d'une jolie figure arrondie & riante. Nous l'avons-connue dans une occasion singulière! Le 1 Octobre 1789, un Garde-nationale la rencontra dans l'alée la plûs proche du Club, ét lui parla: Après une vingtaine de pas, elle voulut le quitter, ét prendre l'alée-du-milieu. L'Homme la retint, ét lui saisissant assés rudement le bras, il lui dit: Marche, là, devant moi, sur cette ligne-. Et elle marcha; mais en lançant un regard desarmant, si doux, si touchant, qu'il nous fit impression. En-effet, cette soirée-là, les Filles-du-Palais-royal étaient le jouet de la Jeunesse indisciplinée, qui les entourait, les troussait, ét les fouettait. Nous ne sommes ni les soutiens, ni les apôtres du vice: Mais nous disons que cette coupable licence, que l'on souffre, sans mot dire, accoutume un Jeunesse,

composée d'Apprentifs, à devenir cannibale.... Aussi, la pauvre Zaïre tremblait-elle que le jeune Garde-bourgeoise ne la livrât à ces *Tigrots*. Elle fit tout ce qu'il voulut. Nous observames qu'un des ordres qu'il lui donna, fut d'aler embrasser un Abbé; puis, de se trousser au-milieu de l'alée. Il falait voir l'air de Zaïre!... Elle nous fit pitié; nous la delivrames, malgré notre infirmité notoire.

XIII. Adelaïde: Grande ét charmante Fille, ayant l'air aussi decent, que son état l'est peu: Elle paraît rarement, ét toujours avec une grosse Femme, qui, dès qu'on l'a regardée, dit, *Nous alons à la maison*: Et elle y va. On la nomme l'Athenienne.

XIV. Dorine, ou la Philosophe. C'est une Fille de 24 ans, l'air distingué, ordinairement vêtue en mousse-

line ſur un fond rose : Elle marche avec grâce ét lenteur ; ce qui lui ſiéd, à-cauſe de ſa delicateſſe : Elle eſt très-polie, ét ſa converſation a des charmes.

XV. Coquine : C'eſt une petite Fripone, ſouvent en corſet rose, bleu-ciel, ou aurore, avec la jupe de gaze : Elle eſt très-jolie, très-effrontée, très-provoquante, & elle a choisi le nom qui la caracteriſe.

XVI. Élise : Femme tâillée par la Volupté, plûtôt que par les Grâces : Elle a 25 à 26 ans ; ſa tâille eſt épaiſſie, mais admirablement coupée ; ſa marche, ſon tour-de-jupe, ſon port-de-tête inſpirent la volupté. On ne la voit qu'en blanc, en jupe non-traînante ; celle à la mode, malgré ſa grâce, lui ferait perdre quelque-chose.

XVII. Éleonore : C'eſt une Eveil-

lée, le plûs-ſouvent en corſet brun, avec la jupe de gaze traînante: Elle eſt vive, enjouée, ét donne plûs de plaisir par Momus, que par Cypris.

XVIII, XIX, XX, XXI, XXII, XXIII, XXIV. Sofie, Angelique, Adèle, Zefire, Zoé, Esther, Zilia: Jeunesperſones, qui viennent rarement dans le Jardin le ſoir, quoiqu'elles demeurent dans une maison voisine, chés une celèbre Matrullê. On les nomme les *Houris*. Sofie eſt brune, Angelique eſt blonde, Adèle eſt rouge, ét Zefire cendrée. Lorſque vous entrez, on vous livre à Sofie, qui modeſtement parée, vous reçoit avec une politeſſe bourgeoise, ét vous perſuade, que vous êtes avec une Honnête-fille: Elle aigüise les desirs, ét ne les ſatiſfait pas. Au moment où vous devenez preſſant, une porte ſ'ouvre, vous pourſuivez la

Belle, ét vous tombez dans les bras d'Angelique, qui a beaucoup plûs d'éclat.

Vous trouvez ici une douce langueur, ét tout ce qui peut flater la vue, des pieds à la tête : Excité par tant de charmes, vous voulez jouir... Angelique se derobe, ét vous trouvez Adèle.

Cette belle Rouge ne blesse par aucun defaut de sa couleur ; elle n'a ni odeur, ni taches rousses : C'est une blancheur éblouissante ; elle est plûs parfaite qu'Angelique : Vous êtes en feu. Elle disparaît, comme les deux Autres, ét vous trouvez Zefire.

C'est une celeste Creature que celle-ci, ét la plûs belle des quatre : Ses cheveux fins, son air touchant, ses manières caressantes vous empêchent de regretter ses Compagnes. Vous ne vous possedez plus, ét la delicate Zefire ne pourrait se defendre d'un Homme

vigoureux. Quatre nouvelles Filles très-jolies viennent à ſon ſecours, vous enlèvent, elle fuit, ét vous vous refroidiſſez avec Une des quatre.

Zoé eſt deſtinée à doubler Zefire, ét non à la remplacer : c'eſt une charmante Blonde! mais ce n'eſt pas Zefire.

Eſther eſt une Noire parfaite, ayant l'air tendre, languiſſant : Elle parle à-peine français : Mais ſes demi-expreſſions ſont touchantes ét voluptueuses : Elle eſt née en Afrique, au royaume de Juida ; c'eſt une des Filles d'un Grand du pays ; le Fils-aîné, heritier unique du Père, la vendit avec ſa Mère aux Europeans.

Zilia eſt metive, un-peu cuivrée, & paraît deſcendre d'une Peruvienne ét d'un Français : Elle a de belles couleurs rosées, ét la peau d'un ſatiné admirable. On vous demande votre goût : On vous donne Eſther, ſ'il

eſt noir; mais on ne vous la laiſſe pas: Zilia ſurvient. Elle eſt unique, ét jamais elle n'accorde le complement; de jolies, mais ignobles Creatures la ſubſtituent.

On donne, pour tout-cela, depuis un louis, jusqu'à deux, ét l'on a de la volupté pour ſon argent. Mais après avoir paſſé par les mains de ces Creatures, il n'eſt plus d'Homme qui ſoit homme avec les Femmes-honnêtes; il les fuit, il eſt blâsé; il eſt nul pour le mariage ét la generation: Un Jeuneſeigneur, pour avoir un Heritier, a été dernièrement obligé de conduire ſa Jeune-épouse dans cette maison, ſans la lui faire connaître; elle a ſuccedé à Zefire, ét elle eſt devenue mère. Je ne ſais; mais il me ſemble que l'Enfant, ainſi conçu, dans le delire de l'imagination d'un Père affaibli, ſera languiſſant, imbecile, ou vicieux. Les ſix

Belles, Sofie, Angelique, Adèle, Zefire, Esther ét Zilia, se nomment les *Houris*: On assure qu'elles sont encore vierges, ét qu'au moment où elles auront cessé de l'être, la Matrullê leur en substituera d'Autres, qu'elle fait élever pour ce rôle, dans une maison separée.

XXV, XXVI, XXVII, XVIII. DOROTHÉE, JEANNE, AGNÈS, CORISANDRE: L'art de la debauche est aujourdhui porté, à Paris, beaucoup audelà de ce qu'il était chés les Romains, du temps de Petrone, de Juvenal ét de Martial; c'est-à-dire, sous les Neron ét les Domitien: Les quatre Filles que nous venons de nommer, expriment, par leurs noms, leurs charmes, ét leur caractère, celui des quatre Heroïnes de la *Pucelle* de Voltaire: Pour un louis, elles se succèdent; pour six

francs, on n'en a qu'Une, ét l'on choisit: L'Un veut Jeanne, qui eſt terrible; l'Autre la douce ét tendre Dorothée; Celui-ci Agnès la timorée; Celui-là, la ſote Corisandre.

XXIX, XXX, XXXI, XXXII. Une autre Matrullê du Palais-Royal, a trouvé un moyen nouveau de gâgner de l'argent: Elle eſt riche; elle a fait en grand ſon metier, qu'elle a pris par goût: avant d'être Artiſte, elle était *amateuse*: Elle cherche partout de jolies Fillettes, qui reſſemblent aux plûs belles Femmes de la Cour ét de la Ville; elle les leur fait voir, par des moyens qu'elle paie ſans-doute aux Domeſtiques, les leur fait imiter du plûs près poſſible; les habille comme elles; leur fait affecter le même ſon-de-voix, les mêmes nua [illegible] adopter les mêmes mots favoris, les mêmes tournures;

ét quand elle a reüssi, elle decouvre les Hommes hors-de-portée, qui sont amoureux de ces Dames, ét leur fait payer chèr une illusion *Ixione*. Elle a ainsi vendu en effigie tout ce qu'il y a de grand à la Cour ét dans le Royaume: Elle donne à ces Filles les noms de leurs Ressemblances; ét comme les Dames sont plûs-âgées, la Matrullê, par la parure, fait avancer l'aiguille du temps sur ces Statues animées. On n'ose ici dire les noms qu'ont porté les quatre Filles, dont il est question dans cet article. On les appelera seulement, GERTRUDE, ISABELLE, ROSIÈRE, ét POLHIMNIE: La Matrullê se nommait CUNEGONDE.

Parlerons-nous des Crabes, des Grenouilles, des Araignées, des Chauve-souris du Palais-royal?

D'une *Louise* deja vieillote, qui fait l'Enfant,

l'Enfant, à-cause de sa petite tâille?

D'une *Marguerite*, qui se fait appeler *Amenaïde*, ét qui va toujours disant, qu'elle vous a reçu chés elle, en vous citant le jour ét les circonstances?

D'une *Rose*, avide sangsue, qui accoste les plûs jolies Filles, pour se donner un prix?

D'une *Françoise*, qui se fait appeler *Française*, parcequ'elle va toujours avec une certaine *Fanni*, qui se dit Anglaise, ét qui fait l'Auteur?

D'une *Denise*, vieille Comtoise, qui en impose le soir, par sa tâille guêpée.

D'une *Reinette*, grande grenadière au ton soldatesque?

D'une *Trotine*, ainsi nommée de sa marche provoquante, ét de son air affairé?

D'une *Toinette*, que sa petite tâille fait paraître une Enfant de cinq ans?

D'une *Louise*, qui, malgré sa figure

commune, ſe croirait deshonorée, ſi elle ſe promenait dans les Alées, ou ſi elle paſſait ſous les Arcades du Club?

D'une *Jeannette*, qui ſe met en petite Couturière propette, paſſe auprès de vous, en vous lançant un long regard modeſte; mais qui n'en eſt pas moins une inſatiable Harpie?

D'une *Claudette*, qui fait la niaise en parlant ét en marchant, mais auprès de laquelle vous ne trouvez rien de naïf, dans le tête-à-tête?

D'une *Raimonde*, blonde très-jolie, qui ſ'eſt recrêpie on ne ſait comment; car elle paraît plûs jeune qu'il y a dix ans, ét deux dents qui lui manquaient ſur le devant ſont revenues?

D'une *Mimi*, qui porte ce nom par antiphrase; car c'eſt un coloſſe, qui ſe met en cuisinière propre: ſa tâille n'a de grâce que pardevant?

D'une *Aimée*, petite honteuse, qui

a l'art de rougir, dès qu'on la regarde, ét qui ſemble toujours être à ſon premier raccroc?

D'une *Nina*, eſpèce d'endolorée, qui affecte de faire la folle, ét de ſe coîfer comme Mad. Dugazon?

D'une *Renaudette*, qui reſſemble fort à Mademoiselle Renaud l'aînée, reſſemblance qui lui aurait immanquablement procuré quelques bonnes-fortunes, ſi elle n'était par amoureuse de tous les Jeunes-gens de ſeize ans, ét auſſi groſſièrement impudente, que ſon Modèle eſt timidement modeſte?

(Elle a, dans le commerce, deux Sœurs; une Cadette très-jolie, qu'on nomme *Josefine*, ou la *Cerise*; ét une Aînée, dite la *Graveline*, d'environ vingtcinq ans, belle-femme, mais très-mechante: C'était un beau ſang! On doit regretter que trois belles Filles ſe ſoient perdues pour la generation pre-

sente, dans la clâſſe precieuse des Artisans, pour être des catins mediocres ?

D'une *Nicolette*, jolie, charmante! qui retrace les attraits d'une Brune brillante, qu'on rencontre ſouvent dans la rue Saintjaques : Elle eſt douce, complaisante ; mais elle manque d'eſprit ; elle ne parviendra jamais ?

Non-plûs qu'une *Mariejeanne*, jolie poiſſarde, toujours mise dans ſon coſtume, mais qui ayant eu le malhenr de ſe laiſſer contagier, à ſon premier debut, a pris au traitement, un fumet oral; ſon ſouffle repouſſe Ceux qu'attirait ſa beauté ?

D'une *Pelagie-Teillovi*, qui ſ'eſt debaûchée, pendant que ſon Père était Colporteur au Palais-royal : Elle a ſeduit, avec des chateries, trois Sœurs qu'elle a, *Florence*, *Reine*, ét *Tobiette*?

D'une *Nannette*, une fille de Fruitière, qui vous conduit dans des alées,

à-l'aide d'un petit Frere qui fait le guet: Cette Infortunée sera perdue, avant que d'être fille ?

D'une petite *Manette*, orfeline de neuf ans, dont une odieuse Creature s'est emparée, pour en profaner l'enfance : Elle demeurait chés un Chandelier, à la Porte-Bussi ?

D'une *Flipote*, jeune femme d'Ouvrier, debaûchée par la Corruptrice de la Precedente; sous pretexte que le Mari étant valetudinaire, elle a besoin de gâgner ?... &c.

Non, non, nous ne parlerons pas de ces ignobles Malheureuses, dont hier nous defendimes Une des plûs jeunes, contre les attaques de dix Petits-garsons, qui la voulaient obliger à satisfaire, dans le jardin-même, le Plûs-âgé d'entr'eux. Car la Police est horriblement negligée, depuis quelque-temps !

Nous conduirons ensuite nos Lec-

teurs au CIRQUE, ét nous paſſerons en revue differens Ordres de FILLES, qu'il ſera bon de faire connaître, dans les deux *Parties* ſuivantes: Savoir;

Les SUNAMITES, ou les RESTAURATRICES; qui deviennent enſuite,

BERCEUSES;

CHANTEUSES, ou CANTATRICES;

Et CONVERSEUSES.

Enfin NOUS terminerons, par cinq Hiſtoriettes intereſſantes, les IV GENTILSHOMMES POPULAIRES, avec la MÉRE GRANDOMANE, ét le CURÉ PATRIOTE.

Mais, revenons à l'Hiſtoire de chaqu'une des FILLES de l'ALÉE-DES-SOUPIRS, telle que nous ſommes parvenus à la decouvrir, en employant les moyens les plûs adroits.

I.re FILLE:

Filumène.

Pour lancer une Femme dans le grand-monde, il faut un puiſſant reſſort. Des diſpositions naturelles ſont neceſſaires, pour faire un grand rôle, pour le faire avec grâces, avec aisance, avec goût. En voyant Filumène au grand jour, on ſ'aperçoit aisement que tous ſes traits ſont reguliers, doux, ét qu'ils étaient faits pour la vertu. Cette obſervation, que nous fimes, en lui rendant visite à onze heures du matin, nous donna un preſſentiment de ſon hiſtoire. Nous lui dîmes, qu'elle était d'une condition non-commune, qu'elle avait été honnêtement élevée, ét que nous ſerions charmés de la connaître à-fond?

Filumène ſourit, tergiverſa, nous mentit, ét nous renvoya inſatiſfaits.

Nous eumes recours au Regître de l'Infpecteur, ét nous y trouvames les vrais noms de la *Fille*, fa rue, la condition de fa Mère. C'en fut affés; nous nous rendimes dans la rue *Mazarine*, ét à-force d'informations, nous y apprimes ce que nous voulions favoir.

En 1770, il y avait dans ce quartier, une Jeune-parfumeuse, à laquelle on ne voyait pas de Mari. Elle en avait un cependant. C'était un affés bel-homme, l'air diftingué, toujours en jolie perruque blonde, qu'on appelle bonnet, en habit gris très-propre, avec un collet violet, des bas-de-foie blanc-perle, culote ét vefte de fatin de même couleur. Cet Homme était extrêmement poli pour les Voisins. On le voyait rarement; mais il foupait tous les dimanches - foir avec fa Femme. —Le joli menage (disait-on)! Quel dommage que l'emploi de cet Honnête-

homme l'oblige à s'éloigner de son aimable Femme !... Ne coucher avec elle qu'une-fois par semaine ! c'est terrible !.... —Il est apparemment homme-d'affaires d'un Grand-seigneur-... Tels étaient les discours du Voisinage.

Mad. *Torel*, c'est le nom de la Mère de Filumène, eut une Fille, qui fit l'admiration de tout le monde par sa gentillesse : Elle en eut ensuite une seconde, appelée *Sofie*, plûs mignone encore. Ces Enfans avaient eu de superbes layettes, ét l'on disait, dans le quartier, que M. l'Intendant fesait bien ses affaires. Jusqu'à l'âge de 12 à 13 ans, c'est-à-dire, jusqu'en 1784 ét 5, les deux Sœurs étaient mises comme des Jeunes-persones de-condition. Persone ne soufflait; on croyait savoir ce qu'était leur Père; on avait même decouvert qu'il était l'Intendant d'un Evêque.

Mais tout-à-coup, en 1786, la Parfumeuse parut trifte, éplorée : elle prit le deuil-de-veuve. Ses Filles étaient encore plûs-jolies, fous ce trifte coftume. On vit alors paraître quelques beaux Mesfieurs à la boutique de la Mère, qui abandonna fon commerce : Elle difparut avec fes Filles.

C'eft que leur Père, non l'Intendant, mais l'*** de *** lui-même, était mort d'appoplexie, fans avoir pu rien faire pour fa Femme, ni pour fes Enfans. Nous disons fa Femme : c'eft qu'effectivement le faux Torel l'avait épousée, fous le nom de fon Valet-de-chambre, ét qu'il f'était fait recevoir marchand-Parfumeur. Auffitôt après fa mort, Mad. Torel, qui n'avait pas menagé, fe trouva prefque fans reffources, avec fa mauvaise-boutique. Quelques Connaiffances de fon Mari vinrent la voir, ét fe proposèrent pour entretenir fes Fil-

les, après lui avoir declaré, ce qu'était ſon Mari; car elle l'ignorait.

Le plûs Scelerat d'entr'eux, riche beneficier deguisé exprès ſous l'uniforme de la Marine, eut Filumène, l'aînée. Il la ſeduisit, la corrompit, ét quand il en fut las, il la mit chés une Matrullê, qui profita de la ſeconde fleur de ſes charmes. Filumène, qui ſe vit recherchée, ſentit enfin tout ce qu'elle valait: Elle voulut ſe mettre à elle, ét loua un bel appartement, celui qu'elle occupe aujourd'hui, 3 auguſte 1789, ét où elle exerce ſon art: Car celui des Filles comme elle, n'eſt pas un metier, à-cause de ſes fineſſes exquises. Filumène tâche d'avoir des grâces, de la politeſſe, des talens: Elle eſtropie un-peu tout-cela; mais on lui tient-compte de la bonne-volonté.

Nous en reſterons-là, pour cette première *Fille*.

Quant à Sofie, sa cadette, plûs heureuse que son Aînée, elle eut pour Amant un premier Commis des Bureaux de Versailles, qui devint veuf la seconde année de *l'entreiènement.*

Il était si charmé de la beauté, des grâces de Sofie, si touché de son attachement, qu'il l'a épousée. Elle est passablement heureuse. On dit qu'elle ignore le sort de sa Sœur. Elle l'apprendra par cette historiette : Car, vu la celebrité de notre nom, nous esperons qu'elle sera lue de tout le monde.

Nota. Filumène n'est plus Fille-publique aujourdhui 15 decembre 1789 : Elle est montée d'un cran.

II.de FILLE:

BOUTONDEROSE.

Cette Enfant n'a pas 14 ans : Elle a ſans-doute pris ſon nom de ſa jolie figure, ornée d'une bouche mignone. Son origine reſſemble beaucoup à celle de Filumène.

Deux Sœurs, l'une appelée *Rosette*, l'Autre *Rosalie*, vivaient avec leur Mère, veuve qui avait-été belle-femme. Rosette était-une majeſtueuse Fille, d'une belle proportion, d'une grande beauté; ayant tout parfait, la main, la tâille, la jambe, le pied; de beaux cheveux noirs, un air noble &c.

Rosalie était blonde, plûs petite; elle avait- un visage arrondi, un joli ſourire, &c.

Un Homme riche, qui vit Rosette, eut-envie de lui faire un Enfant. Il presuma qu'en jetant ſa Progeniture dans

un ſi beau Moûle, il aurait un Resultat ſuperbe, auquel il ſ'attacherait, ét qu'il legitimerait, d'après les circonſtances. Il fit connaiſſance de la Mère, femme du-commun, que le Père des deux Belles avait épousée par amourette, ét hasarda ſes propositions, de cet air philosophique qui perſuade, quand il eſt accompagné d'or. La Mère l'écouta, fut convaincue, ét lui procura un entretien avec ſa Fille la brune.

L'Homme riche n'était pas un de ces Seducteurs à paroles emmiellées; il parla ſans detour, fermement, ét avec des raisons: —Mademoiselle (dit-il à Rosette), vous êtes belle, ſuperbe! je voudrais avoir un Enfant de vous, parcequ'il aurait ſans-doute quelque-chose de cette belle forme qui vous diſtingue. Conſentez-y, ét je vous fais 2400 livres de rentes aujourd'hui-? Rosette, étourdie de la proposition, ét de la manière dont

elle était faite, demanda du temps pour ſe conſulter. La Maison était gênée; on accepta le contrat, qui fut paſſé devant Notaires, ét le ſoir-même, le Donateur fut admis auprès de Rosette.

L'Homme *dormit* avec elle, juſqu'à ce qu'elle fût enceinte : dès que les premières indices de groſſeſſe parurent, il dit à la Belle : — Mademoiselle, je ne ſuis pas un libertin: je ſuis même très-peu ſenſible aux plaiſirs de l'amour : je ne le ſuis qu'à ceux de la paternité : vous êtes *priſe?* (à ce que dit votre Mère) : je me retire, ét ne veux plus vous gêner-. Il ſe retira en-effet.

Il eut cependant l'œil ſur la conduite de Rosette. La Belle avait du tempérament. Un joli Jeune-homme lui plut, ét elle eut quelques faibleſſes... Le but de l'Homme riche avait été, ſi elle avait une Fille, de tâcher de lui faire un Garſon, ét alors de l'épouser.

Mais l'infidelité l'éloigna pour jamais. Il avait resolu, ſi c'était un Fils, de le faire enlever, & de l'élever lui-même. Ce fut une Fille, qu'on nomma Rosette, ou Boutonderose : il ne ſ'en inquiéta plus, ét la laiſſa chés ſa Mère, en lui conſtituant, neanmoins, une rente égale à la première. Ce qui l'écarta encore, ce fut de voir Boutonderose petite ét délicate. Il perdit de vue la Mère ét la Fille.

Boutonderose avait dix ans, ét elle était en penſion, avec ſa Mère, dans une maison de la rue *Saintmartin*, près l'Opera, quand ſa gentilleſſe, frappante dès-lors, ét ſa propenſion à careſſer les Hommes, donnèrent à un Libertin, premier commis de l'Intdnt', l'envie de l'enlever. Il ſe fit aimer de Boutonderose, ét un beau jour, dans l'aprèsdînée, qu'elle était reſtée ſeule à la maison, avec une vieille Servante, il entra, ſans être vu, dans le cabinet

où la Petite dessinait, lui fit ses propositions, lui decouvrit sa naissance, ét que sa pretendue Mareine était sa mère, la persuada, & l'emmena.

Rosette fut deflorée par ce Miserable, avec des peines infinies. Il la garda un an; s'en lassa ensuite, en prenant du goût pour une Fille faite, ét la remit à une Matrullê du Palais-royal.

Boutonderose est restée dixhuit mois à rapporter gros à cette Famme. Mais bientôt elle s'est ennuyée de la servitude, ét conseillée par une Cuisinière de la Matrullê, elle s'est mise à elle, à quatorze ans ét demi, ce 1.er 7bre 1789.

Nous esperons que le Père de Rosette, après avoir-lu cette histoire, viendra au secours de son infortunée Fille!.. Sa Mère aumoins la reclamera.

III.me FILLE:

Melanie.

Un Abbé fort laid, exjeſuite, ſ'établit à Paris, rue *Sainthiacinte*, en 1765 ou 6. Il avait ſa penſion, quelque patrimoine, ét une Sœur un-peu plûs riche que lui, attendu qu'elle avait été ſeduite par un riche Prlt, à l'âge de quatorze ans. L'Abbé *Naya* fit venir auprès de lui Mlle *Melanie*-Naya ſa ſœur, ét ils mirent en commun leurs deux *avoirs*. Aubout de ſix mois de ſocieté, Melanie accoucha d'une Fille. Son Frère avait dit à tout le monde, au commencement de la groſſeſſe, que ſa Sœur était veuve.

L'Enfant était deſtinée à l'hôpital: mais il arriva que la Mère eut trop de lait; le Medecin lui conſeilla de nourrir. Elle alaita ſa Fille. Voila comme la petite Melanie-*Levêque* fut

élevée. On s'y attacha : l'Oncle s'était fait Journaliste ; il vivait dans l'aisance, ét cette Enfant l'amusait.

La jeune Melanie grandit. Elle n'était pas belle ; mais elle était faite comme on sait ; elle avait la peau blanche, ét ces cheveux si noirs, qu'on admire. Il venait chés le Journaliste Naya, beaucoup d'Auteurs, petits, grands, riches, pauvres, beaux, laids, froids, chauds, &c. Un d'eux, qui était riche, laid ét chaud, trouva plaisant de seduire la Nièce du Journaliste, qu'il croyait sa fille, pour se venger de la manière persifflante dont Naya avait annoncé sa Production la plûs-cherie. M. *Rocher* guetta la petite Melanie, dont l'esprit était nourri de la lecture de tous les Romans ét de toutes les Poésies érotiques qui se fabriquaient dans la Capitale. Il la trouva un-jour au Luxembourg avec sa Mère. Il était

accompagné d'un Ami très-doré : Il pria Celui-ci d'occuper la noire & laide Melanie, tandis qu'il parlerait à la Jeune. Mlle Naya-mère fut éblouie par la dorure, ét trouva très-ſpirituelles les choses que le Verluisant lui debitait : Elle fut diſtraite. M. Rocher ne ſ'oubliait pas auprès de la Petite. Il lui fit des propositions brillantes, ét qui parurent ſi reelles à la Jeune-perſone, qu'elle fut determinée ſurlechamp. Le riche *Lettreur* en fut ſurpris, ét ne la crut pas innocente. Cependant il profita de l'occasion. Il emmena la Petite, alors âgée de dixſept ans-ſix-mois.

Aubout de la grande alée, la Mère ſe retourna; elle ne vit pas ſa Fille. Rocher, qui venait de la mettre dans une maison voisine, paraît alors, ét demande à la Dame, ſi elle a maltraité ſa Fille? Mlle Naya convient d'une querelle aſſés forte le matin. Rocher

lui dit, qu'elle vient de fuir; qu'elle voulait qu'il l'accompagnât; qu'il s'y est refusé; qu'un autre Homme de la connaissance de la jeune Melanie étant survenu, la Petite était alée se jeter dans ses bras; qu'ils étaient montés en fiacre, ét qu'il accourait pour l'avertir. Il dit le n.°, ét promit de decouvrir la retraite de la Demoiselle.

Grande rumeur! On s'en retourna. L'Abbé-Journaliste mit tout en combustion, ét ne retrouva pas sa Nièce, qui était chés M. Rocher.

Celui-ci, que la facilité de Melanie-Levêque avait mal-prevenu, la traita lestement, ét ne crut pas à son bonheur reel. Il fit pis encore: Animé par la vengeance, il voulut lui faire multiplier les écarts, pour aggraver l'avilissement de la Fille de son Critique: il ceda Melanie à un Ami: Celui-ci à Un-autre. Elle passa par dix mains, avant d'être placée

chés une Matrullé, avec quî elle eſt reſtée deux ans. Elle ſ'eſt enfin mise à elle depuis la mort de ſa Mère., arrivée en 1788. Elle n'eſt pas jolie : mais elle a des Amateurs, qui vont la visiter, pour ſatiſfaire le plaisir de la vue.

Nota. Melanie était encore au Palais-royal, mardi 15 decembre. Elle nous parut fort triſte ! Nous lui en demandames la raison ? Elle venait d'entrevoir ſon Oncle. Ceci nous a donné l'idée de la ſervir. Nous avons averti m. Naya le dimanche 20 ; ét le lundi 21, il avait retiré Melanie du desordre.

IV.me FILLE:

AGLAÉ.

Une riche Marchande de la rue *du-Roule*, avait deux Filles très-jolies: Elle maria l'Aînée à un Intrigant, qu'elle crut un bon parti, lequel en eut une Fille, ét fit mourir la Mère de chagrin.

Cette Enfant fut élevée au Couvent jusqu'à l'âge de dixhuit ans, que sa Grand' mère maternelle mourut. Le Père alors, profitant de l'inexperience de sa Fille, la tira du Couvent, ét s'appropria tout son revenu, qui était d'environ sixmille liv. C'était une trouvâille, pour un Joueur, un Chevalier-d'industrie, qui, depuis quinze ans, ne vivait que d'escroqueries. Il joua; perdit. Mais comme il ne pouvait toucher au fonds, il eut l'infamie de chercher une ressource dans la beauté de sa Fille.

Pour parvenir à realiser ſon horrible deſſein, il voulut qu'elle eût une faibleſſe honteuse, ét voici comme il ſ'y prit. Il fit-voir ſa Fille à une Matrullê celèbre. Cette Femme vint à la maison, comme une Connaiſſancehonnête ét après une ſorte d'intimité, demanda quelquefois Aglaé, à laquelle on le procura le divertiſſement du ſpectacle, chés *Audinot* ét *Nicolet*, ces corrupteurs des mœurs publiques, qu'ils attaquent dans la clâſſe la plûs ſeductible ét la plûs utile de la Société. Ces ſpectacles obſcènes égayèrent la vertu d'Aglaé. On la fit trouver à quelques ſoupers de *parties*; mais elle ne vit pas encore l'arrière-ſcène. Enfin, un-ſoir, on l'enivra, ét elle paſſa la nuit avec un Homme!...

Ce Libertin fut ſi content d'Aglaé, qu'il offrit de l'entretenir. On l'y fit conſentir avec adreſſe. Elle retourna

chés

chés ſon Pére. L'Entreteneur pourvoyait aux besoins de ſa Maîtreſſe, ét le Père conſumait tout le revenu. Il emprunta même quelques ſommes à l'Amant de ſa Fille. Celui-ci ſe laſſa de prêter, ét fit ſortir Aglaé de la maison. Le Père l'attaqua en rapt, pour avoir de l'argent. L'Entreteneur prouva qu'il avait trouvé la Demoiselle dans un lieu-publiq. Alors le Père coupable & denaturé denonce ſa Fille, ét la fait mettre à l'Hôpital...

Elle en ſortit trois jours après, par le credit de ſon Entreteneur. Mais ce fut une tache aux ieux de cet Homme, qui ne vit plus, dans la Jeune-perſone, qu'une Malheureuse, flêtrie par une condamnation à l'Hôpital....... Il l'abandonna peu de temps après.

Aglaé ala demeurer chés ſa Corruptrice, qui la traita comme ſes *Filles* ordinaires. Aglaé ne put ſupporter ce

genre-de-vie cruel, qui n'eſt propre qu'à des Femmes du bas-étage, accoutumées aux orgies, à ſe gourmer, enun mot, à un train-de-vie ſoldateſque : Elle a quitté la Matrullê, ét ſ'eſt mise à elle.

Il faut eſperer que la lecture de cette hiſtoire lui fera ouvrir les ieux ſur ſon miserable état, qu'elle changera de conduite, elle qui eſt née honnête, ét qui n'eſt pas volontairement tombée dans le vice; qu'elle ſ'adreſſera aux Magiſtrats, contre ſon indigne Père, ét qu'elle meritera qu'on lui rende juſtice.

V.me FILLE:

ROSEMONDE.

La ſeconde Fille de la Dame de la rue *du-Roule* avait épousé un Medecin celèbre, qui fut appelé en Allemagne auprès d'un Souverain puiſſant. Cet Homme était vicieux. Il devint riche de 40 mille liv. de revenu, ſe degoûta de ſa Femme, qu'il renvoya en France avec une petite penſion, ét garda auprès de lui les deux Filles qu'il en avait eues.

Pigeonier (c'eſt ſon nom), aimait ſes deux Filles, ſurtout l'Aînée, qui était une Beauté. Mais il n'en était pas plus économe. Il avait des Maîtreſſes, auxquelles il prodiguait ſon argent, ét loin d'économiser avec ſes 40 mille liv. d'honoraires, il ſ'endettait. Sur la demande de ſa Femme,

il lui envoya leur Cadette. Cette Jeune-perſone arriva dans la Capitale à la fin de 1785.

Pigeonier ne voulait pas que ſon Aînée ſût l'adreſſe de ſa Mere ét de ſa Sœur ; il ſupprimait leurs Lettres depuis longtemps. Il ſe livra plûs que jamais à la débaûche, qui lui causa enfin la mort, au mois de ſeptembre 1786.

Perſone n'écrivit à la Veuve : ſes Lettres brûlées ne laiſſaient pas ſavoir où elle demeurait. Dailleurs, les dettes abſorbèrent bien audelà de tout le mobilier.

Rosemonde, jeune, belle, formée à l'art de plaire, par des Femmes peu-decentes, ſe trouva ſeule, abandonnée, n'ayant de Connaiſſance intime que ſon Ennemie la plûs cruelle, la dernière Maîtreſſe de ſon Pere, qui avait toujours été jalouse d'elle. Cette

Femme la prit avec elle, vendit ſa fleur à un Homme riche, ſans trop ſ'embarraſſer de ſes larmes, puis l'amena dans Paris, où elle la proſtitua.

Cette abominable Creature mourut ſix mois après, d'avoir mangé goulument un reſte de poiſſon, accomodé de la veille, ét gardé dans un vase de cuivre mal-étamé.

Rosemonde ſe trouva ſeule, ét fut l'heritière de cette Femme, qui lui donna tout en mourant. La Jeune-infortunée continua ſon vil commerce. Mais nous avons ici un denoûment recent, poſterieur à l'impreſſion du *Preambule* de ces hiſtoriettes : Il eſt du 6 octobre 1789.

Madame Pigeonier ét ſa Fille-cadette étaient alées dîner ce jour-là chés une Tante, dans la rue Saintvictor. Un Homme très-repandu ſ'y trouva. On parla de differens évènemens, entr'au-

tres des malheurs d'Aglaé, qui venaient de se decouvrir à sa Famille. L'Homme repandu, à cette occasion, parla des Filles du Palais-royal : —Je n'en connais pas (dit-il), de plûs interessante qu'une Jeune-allemande, appelée Rosemonde. C'est l'enjoument, la douceur, l'amabilité, la decence personifiées ; mais ce qui me surprend, c'est qu'elle a des traits de Mademoiselle-! (montrant la Cadette).

Ces mots frappèrent Madame Pigeonier, ét tout le reste de la Compagnie. Malgré le mauvais-temps, on resolut d'aler au Palais-royal. On sait que cette soirée du 6, toutes les boutiques étaient fermées, ét que le Café *Manouri* fut clos, pour la première ét l'unique fois, depuis quarante ans. On ne trouva Persone dans l'Alée-des-Soupirs. On voyait seulement quelques Grouppes sous le passage

du Cirque, dans les Galeries-en-bois, ét au pied du grand escalier du Palais.

Le Conducteur dit alors aux Dames : —Je sais la demeure de Rosemonde : alons chés elle-? On y consentit.

Le Conducteur se presenta seul : mais la Mère était à la porte. Dès que Rosemonde eut ouvert la bouche, avant même de la voir, Madame Pigeonier la reconnut : Elle s'élança dans l'appartement, en s'écriant. —Ma chère ! ma pauvre Fille ! en quel état je te trouve ! —Et elle l'embrassa. Rosemonde la reconnut également, ét ne sentant pas son ignominie, elle lui rendit ses caresses. On lui presenta ensuite *Annette* sa Sœur. Rosemonde paraissait transportée-de-joie. Elle offrit d'aler sur-le-champ avec sa Mère. On règla tout, on renvoya sa vile Domestique, on ferma les portes, ét l'on partit.

On n'avait rien demandé à Rosemonde, dans un lieu dont on voulait promtement ſortir: Mais lorſqu'on fut à la maison, la Mère ét la Sœur-cadète s'informérent des details... La Jeune-Pigeonier les donna, ſans hesiter. Ils nâvrèrent l'âme-maternelle!... Une ſeule chôse conſola; c'eſt que le cœur était innocent.

Rosemonde a repris le chemin de la vertu plûs facilement qu'elle ne l'avait quitté. On a vendu tout ce qu'elle avait dans ſa demeure, ét ſa Mère a purifié ce produit, par l'usage qu'elle en a fait..... Que nous ſerions heureux, ſi nous avions plûs ſouvent un denoûment pareil!

VI.me FILLE:

BIENFAITE.

Je crois cette Jeune-persone de la Famille du sieur Bienfait, qui a quelque celebrité. Quoi qu'il en soit, voici quelle est son histoire.

Bienfaite, dont le nom-de-batême était, je crois, *Terèse*, fut mise de bonne-heure à danser parmi les Enfans, chés *Nicolet*. Mais jamais elle n'eut assés de souplesse ou de force dans le jarret, pour devenir Danseuse. Elle fut le mepris de ses Compagnes. Une voix rogue empêcha de la destiner aux rôles. Cette Enfant cependant était jolie. Mais comme elle était meprisée, à cause de son manque-de-talent, elle était le plastron de toute la *Sautaille* ét de toute la *Baladi-*

naille de *Nicolet....* Sa Mère fut obligée dela tirer de là.

Cette Femme, qui n'était pas ſans une ſorte d'aſtuce, prit un appartement, ét donna ſa Fille, dans le quartier, pour la *Julie* d'*Audinot*. Le bruit ſ'en repandit; ét comme Ceux qui pouvaient verifier le menſonge étaient rares, il ne le fut pas. C'était Mademoiselle Julie, dans l'opinion.

Un Aveugle fort riche, aſſés vieux, ét nouvellement veuf d'une très-mechante Femme, entendit parler de ſa jolie Voisine. Il ſavait que Mademoiselle Julie avait de la reputation: Mais comme il n'alait jamais qu'à l'Opera, il ne connaiſſait-pas le ſon de ſa voix. Cependant, ſur le recit de ſes charmes, de ſon talent, il ſ'informa d'elle, ét vit ſa Mère. Il ſut alors, que la pretendue Julie était à *louer*. Il ſe la figura merveilleuse,

ét proposa mille francs par mois, outre les étrennes, ét deux bouquets, aux deux fêtes de la Belle, *Sainte-Julie*, ét *Sainte-Terese*; ce qui devait composer la somme de 50 louis.

Ce marché conclu, Bienfaite vint auprès de son Galant, aveugle comme l'Amour. Elle adoucit sa voix, au point de prendre celle des Masques: Elle ne lui a jamais parlé autrement. L'Aveugle trouva des charmes parfaits, paya bien, ét fut heureux. La Mère ét la Fille l'accoutumèrent à des seances silencieuses, pendant lesquelles la fausse Julie, qui se disait sujète à un mal-de-gorge, ne pouvait parler. Elle était alors remplacée par une petite Voisine, fille-publique de son metier.

La raison de cette conduite, était non-seulement l'éloignement qu'inspirait l'Aveugle, laid, vieux, ét fort-

ſale, comme tous les Gens de ſon état; mais encore l'envie qu'avait Madame ſa Mère, de tirer d'un Sac deux moutures. En-effet, tandis que la Petite *Zaïre* était auprès de l Aveugle, ét ſurveillée par la Mère, Bienfaite recevait d'autres Amans, ét gâgnait au double.

Tout alait aſſés bien, lorſque l'Inſpecteur-de-police du quartier tira toute l'avanture au clair. Ce Coquin intereſſé, comme tous ſes Pareils, fut indigné qu'il ſe commît du mal dans ſon arrondiſſement, autrement que par ſa protection payée. Il fit deguiser un Eſpion, qui ſe presenta comme Amant chés Bienfaite ét ſa Mère. Il fut reçu. L'Inſpecteur, qui fourniſſait l'argent, ſavait bien comment le retirer. L'Eſpion obtint les faveurs de Venus, ét donna les amertumes veneriennes....

L'Aveugle y fut pris : Il éclata. L'Inſpecteur accourut à ſon ſecours, enleva la Mère ét la Fille, les conduisit à *Saintmartin*, qui exiſtait encore, ét ſ'empara de tout leur avoir, devenu conſidérable ! Ce-fut un coup d'or !...

On fit traiter Bienfaite à Bicêtre, c'eſt-a-dire, de la manière la plûs cruelle ét la plus imparfaite ; manière deteſtable, effet de l'ignorance, ét dont *Preval* ét *Mittié* demontrent ſi bien les dangers, en en presentant une meilleure. Bienfaite, de tous ſes charmes, ne conſerva là que ſa tâille. Elle ſortit de l'Hôpital, pauvre ét bourſoufflée ; ſa Mère, moins heureuse, y était morte. Le Dernier-rejeton de l'ancienne Famille des *Bienfaits*, qui peutêtre était greffée ſur celle des *Briochés*, ſe trouva ſeule, isolée, ſans asile ; Ellé entra chés une Matrullê,

gâgna quelques nipes, se mit à elle, acheta un karako brun-rayé, vint briller le soir au Palais-royal, en cachant à-force de rouge certains ravages, ét est enfin parvenue à la gloire d'être une de nos Heroïnes.

Observons ici, que les anciens Exempts Inspecteurs-Espions, faisaient plûs de mal aux mœurs, en un an, sous les Lieutenans-de-police, que tous les Magistrats de ce nom redouté, n'ont fait de bien, en un siècle... Y avait-il quelque-part une Jolie-fille honnête ét pauvre, on la *catinisait*, malgré elle, en l'arrachant des bras de sa Mère épouvantée!

VII.me FILLE:

FAYELLE.

Un Marchand-Tabletier, des environs du Palais, avait pour Fille une grande Blonde très-aimable: La bouche de cette Jeune-persone alait presque de l'une à l'autre oreille; ét cependant elle se donnait, par son sourire, un charme inexprimable.

Un Huissier-priseur, qui fesait le beau fils, en devint amoureux, ét l'épousa. Fayelle mariée, fut dabord heureuse: Elle aimait son Mari, elle en était aimée: Ils vivaient doucement ét dans l'aisance, quand un Jeune Beneficier du voisinage vint deranger tout-cela.

Un-jour il aborda Fayelle, qui montait les degrés du Palais. Il donna des louanges à ce qu'il voyait, au piéd,

à la jambe...... Fayelle ſe retourna. —Je ne m'étonne pas! (ſ'écria le Beneficier). Hé! mondieu! Mademoiselle! comment ſe fait-il que vous ſoyiez ici? à piéd! à l'heure qu'il eſt! Vous jouez aujourdhui? —A quel jeu, Monſieur l'Abbé? —Mais, dans *Rose-ét-Colas-*. Fayelle éclata-de-rire. —Vous êtes fou, Monſieur l'Abbé! —Et, vous, Mademoiselle, vous êtes charmante!... Parbleu! (ſe dit il à lui-même); c'eſt Mademoiselle *Du-Fayel* des Italiens! —Non certainement. —Car... vous êtes mieux-.

Ce fut ainſi que commença la connaiſſance. Le Beneficier était bel homme; il plut: On le reçut, de l'aveu du Mari. Aubout de quelques mois, il ſeduisit la Femme. L'Huiſſier ſ'en aperçut: il n'avait pas eu d'enfans; il était ſans occupation, à-cause des

affaires actuelles: Il chassa son infidelle Epouse de chés lui.

Fayelle ala trouver l'Abbé. En ce moment même, il venait de recevoir la nouvelle de la suppression de son benefice. Il était au-desespoir, ét reçut mal sa Maîtresse.

Fayelle n'osa pas retourner chés ses Parens. Elle connaissait deux Sœurs, ouvrières en-modes, qui tenaient une boutique au Palais. Elle les ala trouver, les pria de la recevoir, ét de la faire travailler. Les deux Sœurs l'accueillirent, ét lui donnèrent un mantelet à tâiller. Elle l'acheva dans une journée. —Qu'est-ce que nous vous paieront, ça? (lui dit l'Aînée): quinze sous de façon. Ce n'est paspour vivre. Nous vous donnerons le moyen de gagner six-francs en un quart-d'heure-. Fayelle la remercia. Un instant après, Quelqu'un en-

tra : C'était un Homme. —J'ai une Jolie-femme, toute-fraîche (dit l'Aînée des deux Sœurs) : C'eſt l'Epouse d'un Huiſſier, que les circonſtances mettent hors d'état de ſoutenir ſa maison : Elle fait comme elle peut-. En achevant ces mots, elle le conduisit auprès de Fayelle. —Causez vous-deux (dit-elle, en les enfermant). L'Homme ſ'expliqua clairement. Fayelle voulut resiſter : mais ſa nouvelle Hôteſſe était à la porte ; elle la gronda fortement, ſans ouvrir.....

Pour achever cette triſte avanture, nous dirons, que Fayelle eſt reſtée un mois chés les deux Sœurs ; que ſon Mari a été tué ; qu'elle ſ'eſt auſſitôt mise à elle, ét qu'elle va au Palais-royal. C'eſt-là que ſa reſſemblance lui a donné plusieurs Amateurs.

Le Premier qui fut pris à cet appât, était un Jeune-homme de pro-

vince. L'Huiſſière lui dit en confidence, ce qu'elle pretendait être. Ce Jeune-homme était delicat, ſans-doute, quoique gaſcon : Il fut dans l'ivreſſe.... Mais il ſ'en-retournait dans huit jours ſur les bords de la Garone. Il amena Un de ſes Amis à Fayelle. Celui-ci était un Brutal. Perſuadé de la pretendue verité, il fit ſouffrir cent humiliations à Celle qu'il croyait avoir admirée....... Il ameuta d'autres Brutes, comme lui, en grand nombre!... Auſſi l'Infortunée paſſe rapidement!... Elle ne doit entrevoir qu'un effrayant avenir, à-moins que Quelqu'un de ſa Famille ne vienne à ſon ſecours. Nous publions ſon hiſtoriette deguisée, dans le deſſein d'avertir les Perſones qu'elle intereſſe, ou Celles qui ont de l'humanité.

VIII.me FILLE:

CHOUCHOU.

Une Jeuneperſone très-aimable, mais ſous la conduite de Surveillans ſevères, eut le malheur qu'on reçut dans la maison-paternelle un Cousin d'environ dixſept ans. *Leonore* (c'eſt ſon nom), ſe laiſſa prendre le cœur, ſans preſque ſ'en-apercevoir. Les Parens, de leur côté, ne ſe doutaient pas que leur Neveu, originaire d'un Village, ſe fût corrompu à Paris. Mais ce Jeune-garſon, ſous l'exterieur le plûs innocent, cachait les mœurs les plûs depravées. Il avait été l'élève d'un Musicien, qui avait le goût dit *philosophique*, ét qui avait ſoumis le jeune *Lionci* à ſes caprices criminels. Tel était le Sujet qu'on avait admis, pour commenſal, dans une maison honnête,

ét qui ſe trouvait, à chaque inſtant avec une Jeuneperſone aimable.

Lionci n'avait jamais eu de goût pour les fantaisies rebutantes de ſon Maître: mais elles lui avaient donné de fatales lumières, ét une experience precoce. Il ſeduisit, ou trompa ſa Cousine, qui devint groſſe.

Il eſt impoſſible d'imaginer avec quelle adreſſe cette Jeune-perſone cacha ſon état à ſes Parens!... Elle accoucha même dans ſa chambre, preſque ſous leurs ieux, ſans qu'ils ſ'en aperçuſſent. Une Femme reçut l'Enfant, qui était une Fille, ét l'emporta. Leonore ſe retablit petit-à-petit. On n'avait-pas le moindre ſoupçon! Elle paya les mois-de-nourrice ſur ſes petites épargnes, ét elle tint ſa Fille à la campagne juſqu'à l'âge de quatre ans.

Leonore la fit alors venir à Paris, ét la mit, comme une Orfeline, fille

d'une Amie qui venait de mourir, en pension chés deux bonnes Demoiselles du faubourg *Saintmarcel*, qui fesaient des Elèves. Chouchou, dont le veritable nom était Victoire, fut élevée dans la modestie, ét fort-malmise. Mais elle était si jolie, à onze ans, que sa mutine figure frappait Tous-ceux qui la voyaient. Ce fut sa gentillesse ét sa maussade parure, qui causèrent sa perte.

Une Matrullê [*] du Palais-royal l'aperçut, ét s'informa. On lui dit, que

---

[*] Ce mot revient souvent, dans ces Historiettes : nous ne l'expliquerons pas clairement, ét nous renvoyons pour cela au *Pornographe* de M. *Restif-de-la-Bretone*, ouvrage *ad-hoc*. Nous dirons seulement que Matrullê est le feminin de certains Hommes, qui portent le nom du Poisson des mois de mai, juin, juillet, dont la sauce se fait aux groseilles. *Qui potest capere, capiat!*

Chouchou était une Orfeline. C'était deja quelque-chose ; mais la Matrullê voulut ſavoir, quels étaient ſes Parens, ét elle remonta par degrés juſqu'à la ſource. Elle decouvrit alors la verité, car elle parvint juſqu'au premier échelon, la Sagefemme, qui ne la connaiſſant pas, ét trompée par ſon air honnête-affecté, lui fit une demi-confidence ; c'eſt-à-dire, qu'elle lui dit tout, excepté le nom ét la demeure de la Mère. Ce fut alors que la Matrullê ſentit qu'elle n'avait rien à craindre.

Elle guetta Chouchou, ét à ſa première ſortie, pour une commiſſion, elle l'aborda. Elle lui fit honte de ſa *miſe*, ét loua ſa gentilleſſe. Elle lui proposa une parure charmante, dont elle lui montra l'échantillon ſur une petite Fripone laiſſée dans le fiacre, lui promit l'oiſiveté, des divertiſſe-

mens, ét des bonbons. Elle determina même la vocation de la timide Victoire, par un-peu de violence, aidée de mensonges : Elle dit à quelques Femmes du marché, qu'elle venait de la part de la Mère de cette Enfant, ét la fit, monter malgré elle, dans la voiture. On roula, ét Chouchou une-fois arrivée rue de *Richelieu*, fut si bien traitée, les premiers jours, qu'on lui fit tout oublier. On la mena aux *Variétés*, chés *Nicolet*, chés *Audinot* ; elle y brilla, ét aubout de quinz jours, on offrit de la rendre à ses Institutrices. Elle declara qu'elle voulait rester. On mit des conditions : Ce fut de recevoir certains Vieillards. Pour garder ses beaux habits, Victoire se soumit à tout : Elle devint rapidement ... ce qu'elle est aujourdhui, Une des plus effrontées petites Creatures du Palais-royal.....

Disons ici, en passant, que si les

Devotes

Devotes inſtitutrices l'euſſent mise convenablement, elle n'aurait pas fixé l'attenion de la Seductrice qui la crut une Servante, ét qu'elle n'aurait pas été auſſi facile à ſeduire.... O vous, qui avez de la fortune, je viens de vous devoîler le ſort de cette malheureuse Enfant! daignez venir à ſon ſecours, ét la ſauver! Il en eſt temps encore: Elle n'a vu que d'impuiſſans Vieillards!

Nous le repetons, nous ſommes la Sentinelle des bonnes-mœurs, ét cet Ouvrage, futile en-apparence, eſt un des plûs utiles qu'on puiſſe publier.

IX.me FILLE:

CECILIA,

ou la BLONDE-VOLUPTUEUSE.

Quand nous étions autrefois à Paris, frequemment, il nous arrivait de nous promener avec des Amis choisis, ét de nous exercer à deviner la condition, les mœurs, les dispositions des Persones, à l'aspect de leur exterieur. C'était dans les commencemens du Livre fameux de *Lavater*, Livre aussi vrai, que ceux de *Schullembourg*, ausquels des Insensés ont osé le comparer, sont faux ét chimeriques. En voyant, l'un de ces soirs d'Octobre 1789, l'interessante Cicilia, sous les arcades du Club, qu'elle paraît preferer, nous nous dimes à nous-même: —Cette Fille n'est-pas née du sang grossier d'un Homme ét d'une Femme obligés au

travail... Et pour nous en aſſurer, nous l'avons abordée. Or, comme nous ſommes grand, jeune encore, que nous avons le visage à la romaine, le néz aquilin, de beaux ieux, notre figure la frappa. Elle dit à ſa Chambrière : —Alons à la maison-. Nous les ſuivimes.

Nous fumes ſurpris, en les voyant à la lumière, de la delicateſſe des traits de Cicilia. Nous lui fimes des complimens, ét l'on ſait que Nous excellons en ce point. Elle parut nous écouter avec plaisir. Mais comme nous ſavons que l'interêt eſt le dieu des Hommes ét des Femmes, nous lui proposames *douze-francs*, pour une heure d'entretien, montre ſur table, ét nous la priames d'employer ce temps à nous raconter ſon hiſtoire. Elle daigna y conſentir, ét voici preſque mot pour mot ce qu'elle nous dit :

»—Je ne me targuerai pas d'une il-

lustre origine : Je suis cependant fille d'une Femme qui porte le titre de *Comtesse* ; mais elle ne l'était pas, lorsqu'elle m'a donné le jour : Ainsi, je suis roturière. Mon Père était Inspecteur-de-police ; il a 40-mille livres de rentes, ét la croix-de-saintlouis : Il a été joli homme, comme presque tous les Exempts ; je ne sais trop pourquoi cela. Il connut ma Mère très-jeune, ét parfaitement jolie, ét il contribua beaucoup à la mettre dans le commerce du monde. Elle devint grosse de moi, par lui ; ce qui l'éloigna. Elle me donna le jour à 15 ans 2 mois. Elle demanda des secours à mon Père, en lui annonçant que j'étais d'une si jolie figure, qu'elle aurait voulu m'élever. Mon Père, qui était fort-bien avec le Lieutenant-de-police, lui fit dire de bouche, que si elle lui écrivait encore une-fois, il la mettrait à

l'hôpital de la *Salpêtrière*, pour le reste de ses jours. Ma Mère se tut, ét ne pouvant me nourrir, elle me donna pour surnumeraire à une grosse Brune, sa voisine, qui, bien qu'elle nourrît, était encore obligée de perdre son lait. J'eus ce surplûs, ét elle me traitait à-peuprès comme ces petits Chiens dont se servent d'autres Femmes. Je tetai dixhuit mois, sans presque prendre d'autre nourriture.

A cette époque, ma Mère, qui était devenue Fille-publique, me fit une marque, ét me porta sur les marches de l'Eglise des Enfans-trouvés, où elle me laissa. Elle avait à-peine tourné le dos, qu'un Chevalier de Saintlouis vint à passer. Il m'entendit, non crier, mais jaser. Il vint à moi, ét me trouvant bien-mise, il fut surpris de mon exposition! Il était une heure du matin. Il fesait un beau clair-de-lune;

il me prit dans ſes bras, me regarda, ét me trouvant jolie, il m'emporta.

Un fiacre le ſuivait; il m'y plaça, ét je fus mise, à ce qu'on m'a dit depuis, ſur les genoux d'un Commiſſaire en robe.

Le Chevalier de Saintlouis était mon Père lui-même, qui alait faire une Capture. Cette Capture était une Femme: On entra chés elle; on la prit, on la conduisit à la Baſtille. J'étais toujours-là: La Dame pria inſtamment qu'on me laiſſât avec elle. Mon Père, qui ſans-doute la voulait favoriser, ne dit pas j'étais une Enfant-trouvée, ét le Gouverneur de la Baſtille, ce même *Delaunai*, qui vient de perir ſi malheureusement, me croyant à la Dame-prisonniere, conſentit à la ſollicitation du bon M. *Delolme*, ſi cruellement maſſacré dans les bras d'un Ami, à me laiſſer avec elle.

Je ſuis reſtée cinq ans à la Baſtille. J'en ſortis avec la Dame, à ſix ans-ét-demi.

Cette Femme était une Intriguante qui donnait à jouer. Elle me garda chés elle, ét me fit paſſer pour ſa Nièce.... J'oubliais de vous dire, qu'elle avait trouvé ſur moi un billet de ma Mère, dans lequel étaient toutes les circonſtances relatives à mon origine. Mon Père n'avait pas vu ce billet, ét l'on n'avait pas visité mes langes. Mad. *Sangoin*, ſurprise d'avoir la Fille de ſon Ennemi, ét d'une Femme devenue celèbre depuis cinq ans, ne parla pas, durant ſa detenſion, de peur qu'on ne la privât de ma compagnie : Et lorſqu'elle fut dehors, elle ne l'osa plus, de peur d'être punie de ſon ſilence. J'ai vingtquatre ans : Je n'en avais que douze, ét nous étions en 1777, lorſque ma *Detentrice*, entraînée par deux

paſſions, la vengeance, ét l'interêt, ſuccomba au plaisir de ſatiſfaire la première : Mais d'une manière atroce ét digne de ſon caractère ſcelerat.

Elle ſavait que l'Exempt qui l'avait arrêtée, était le plûs libertin ét le plûs blasé des Hommes : Elle me para voluptueusement : Et comme j'étais grande pour mon âge, elle me fit trouver ſous les ieux de cet Homme, amateur des fruits verts, ét d'un goût depravé. L'effet repondit à ſes vues. Le coupable *Deremhi* me convoita, ét je lui fus livrée, pour ſatiſfaire des fantaisies atroces : Ce qui arriva plûs d'une-fois. Ma Detentrice avait alors le projet de paſſer en Angleterre, où elle eſperait des avantages conſiderables, offerts par un Lord joueur. Elle ſe proposait, à ſon arrivée à Londres, où elle devait m'emmener, d'écrire à mon Père ét à ma Mère tout ce qu'elle avait fait de

moi, pour les mettre en fureur. Elle executa ce dessein.

Arrivée à Londres, elle fit écrire à la Comtesse, alors dans la plûs haute faveur, ce que Deremhi avait fait de moi : Elle lui donnait copie du Billet trouvé sur moi, ét lui continuait mon histoire, jusqu'à l'âge de 13 ans, que j'avais alors.

Mais cette année même, ma Mère perdit tout son credit, ét mon Père était si corrompu, qu'il n'eut pas la moindre horreur de ce qui était arrivé.

Je suis restée dix ans à Londres, ét j'y étais entretenue : ma Detentrice mourut. Les Escroqs dont j'étais environnée me privèrent de sa succession, qui me paraissait devolue, ét je suis revenue à Paris, il y a deux ans; j'y ai vu mon infortuné Père, qui se cache aujourdhui, après avoir resigné ses places. Je me propose de l'obliger,

par la terreur, à me faire une pension alimentaire de mille écus, ét de quitter mon malheureux metier, dès que je l'aurai obtenue-».

Tel fut-le recit de Cecilia, faite, on ose le dire, pour un meilleur sort. Nous l'engageames à ne pas avoir de mauvais-procedés envers son coupable Père, ét elle nous le promit avec joie.... Puisse la publication de cette h.stoire, faire trembler Deremhi, ét le contraindre à rendre promptement ce qu'il doit à sa Fille-naturelle! Puisse la Mère, qui est plûs riche encore, connaître par nous le sort de Cecilia!

X.me FILLE:

CECILE ét ROSETTE.

Quand on voit la Jeuneſſe ét la Beauté, corrompues, on doit presumer qu'il exiſte des causes puiſſantes de cet excès de depravation.

Une Fille comme il faut, qu'on appelait *Ninette*, ſ'était mis dans la tête de ne jamais ſe marier, ét d'être une ſeconde *Ninon*. Mais elle manquait des principaux moyens, fortune ét beauté. Elle commença l'execution de ſon projet par le côté le plûs facile; elle fut galante.

Parmi ſes Amans, il y eut un Poète, jeune alors, d'une aſſés jolie figure, ét très-exalté. Ninette ſe prit de belle paſſion pour cet *Ovide* nouveau, ét de leur érotico-platonique intimité, nâquit une Fille angelique, plûs belle

que ſa Mère, ét libertine comme ſon Père. L'Amant fut enchanté d'être père par ſa jeune Muse: Celle-ci en était au-deseſpoir, ét preſſa vivement Ovide de la garantir des ſuites physiques de leurs doux embraſſemens. Le Poète imagina des moyens ſi gaûches, que la Belle fut obligée de ſe confier à ſa Mère. Celle-ci fut touchée de la ſituation embarraſſante de ſa Fille, ſituation qui avait été la ſienne, à l'âge de Ninette; elle lui ſervit de Sageſemme.

Auſſitôt après la naiſſance de la petite *Cecile*, on confia cette Enfant au Père, qui avait loué une petite chambre dans la maison voisine: Il y mit ſa Fille, avec une petite Gouvernante, de quinze à ſeize ans. Ovide ét Ninette étaient remplis de la lecture de *Jean-Jaques-Rouſſeau*, ils avaient formé leur plan, depuis que la diſcrette Maman de Ninette avait reçu l'aveu de ſa Fille

avec indulgence. On avait-percé un mur mitoyen, pratiqué une porte recouverte de la tapiſſerie, ét la Jeune Maman venait alaiter ſa Fille. Son plûs grand plaisir, dans ce nouveau genre-de-vie, était de ſe faire ſurprendre par Ovide, dans une de ces attitudes maternelles, ſi touchantes en peinture: Et alors, il falait entendre les belles choses que ſe disaient les deux ſpirituels Amans!... Mais, helas! dans notre ſiècle, que les Hommes ſont immoraux! Que les Femmes ſont peu fidelles! Que les Filles ſont ſeductibles!

Un-jour, il y avait un grand dîner chés Ninette. Elle nè put venir auprès de ſa Fille, à l'heure accoutumée, ét Ovide ſe trouva ſeul avec la Gouvernante. Celle-ci était d'une jolie figure. Ce jour-là ſurtout, elle ſ'était appropriée, par l'ordre de ſa Maîtreſſe, qui devait, à la fin du dîner, faire apporter ſa Fille à la Compagnie, com-

me une petite Orfeline, dont elle prenait ſoin. Il y avait, entr'autres, dans la Compagnie, un Celibataire fort riche, appelé M. *De-Blemont* : Ninette eſperait le toucher pour l'Enfant, ét l'engager à ſe charger de la depenſe de ſon éducation. On va voir ſur quoi la jeune Maman était fondée. Mais revenons.

Rosette, la petite gouvernante de ſeize ans, était appropriée, ét fort appetiſſante. Ovide, non cet Ovide delicat de l'ancienne Rome, mais le groſſier Ovide Parisien, fut ſenſuellement touché des charmes de Rosette, ét dans une effervefcence plûſque poétique, malgré la vue de ſa Fille, il commit l'inconvenance de vouloir lui donner pour ſœur, l'Enfant d'une Chambrière... Rosette ſe defendit. Mais quelle eſt la Fille ou la Femme qui puiſſe reſiſter à un Ovide ?... Il était fort occupé de ſon action, lorſque Ninette

vint pour alaiter sa Fille, ét la montrer ensuite.

Elle fut très-surprise des attitudes qu'elle entrevoyait! Elle écouta, ét convaincue, que sa petite Chambrière cedait à une seduction audessus de ses forces, elle ne voulut pas l'effrayer. Elle ala prendre sa Fille, laissée toute-seule, se mit dans une attitude touchante, ét l'alaita philosophiquement.

Ovide, après son incongruité, laissa Rosette à elle-même, ét entendant un petit bruit, il ala voir. Quelle fut son prodigieux étonnement! Il demeura immobile!... —Votre forfait (lui dit Ninette), meriterait que vous fussiez changé en pierre, comme *Phinee*: mais je vous pardonne, ainsi qu'à la perfide Rosette. Cependant, retirez-vous: Votre présence troublerait mon lait-. Il n'y eut rien à repondre à cela. Ninette acheva d'alaiter sa Fille: Puis

appelant Rosette, elle lui fit repeter ſa leçon, pour ſe presenter à la Compagnie, ſans y mêler un mot de reproche : Elle connaiſſait trop cette Fille innocente, qui aurait été capable de tout confondre, ét de joindre à ſon rôle la gronde de ſa Maîtreſſe. Ninette rentra.

Un inſtant après, Rosette parut, tenant dans ſes bras la petite Cecile. Cette Enfant, qui était raſſaſiée, ſourit à tout le monde, particulièrement à M. De-Blemont, auquel Ninette dit un mot à l'oreille. Le Libertin-celibataire était bien-plûs-touché des grâces naïves de Rosette, que des charmes enfantins de Cecile, quoiqu'il ſe crût père de cette Enfant... puiſqu'il faut le dire. Ce fut Rosette ſeule, qui determina cet Avare à ſ'en charger.

Dès le lendemain, on ſevra Cecile, ét M. De-Blemont la reconnut pour ſa Fille-naturelle: Ninette ſ'était con-

duite de-manière à le lui persuader. Le Celibataire logea l'Enfant ét sa Gouvernante dans une maison à lui, *rue-Thevenot*, fit sa Maîtresse de la seconde, ét ne vit plus Ninette que rarement. C'est ainsi que cette Muse fut debarrassée de sa Fille.

Neuf mois après sa translation, Rosette devient mère à son tour. Comme M. De-Blemont l'avait exactement surveillée, il se croyait beaucoup plûs sûr de cette paternité, que de la première. Il éleva les deux Enfans, dans la resolution de les faire ses héritières, chacune pour un tièrs. Il avait chés lui une grande Fille, qu'on appelait Mlle *Agathe-De-S.-L.* grande de toutes manières, grande tâille, grand visage, grand piéd, &c. à laquelle il avait déja legué l'autre tièrs.

Les deux Enfans grandirent. M. De-Blemont les mit au Couvent, ét

maria leur Gouvernante à un Mercier de la rue Saintdenis.

Cecile était charmante ét blonde; Rosette était moins jolie, mais très-aimable, ét surtout careſſante comme ſa Mère. Blemont les aimait fort toutes-deux. A cette époque, Ninette, degoûtée du celibat, ſ'avisa de ſe marier. Ovide l'était longtemps auparavant. Un-jour, Blemont, qui voulait ſ'amuser, ſ'avisa de les inviter à dîner enſemble. Fatal dîner!... Il y avait grande Compagnie, entr'autres nous-mêmes, avec une charmante Perſone, nommée *Aglaé*, amie de Mad. *G—dot*, ſa Mère étſa Sœur. Cecile ét Rosette parurent pour la première-fois à la maison. Elles firent l'admiration de toute la Compagnie. Ovide ét Ninette, qui n'étaient pas inſtruits, ne ceſſaient de les conſiderer. C'eſt que Cecile reſſemblait en beau à Ninette ét à ſon

Père Ovide; ét que Rosette ressemblait également à son Père Ovide, ét à sa Mère Rosette.

Blemont remarqua cette attention, donnée à ses Filles par les deux anciens Amans. Il lui parut plaisant de leur fournir l'occasion d'un entretien particulier, qu'il entendrait. Il appela Ovide dans sa bibliothèque. Il le quitta brusquement, ét envoya Ninette auprès de lui : Puis il se plaça dans un cabinet. —Gaje que ces deux jolies Filles sont nos Enfans ? (dit Ovide). —Cela est certain! (repondit Ninette). La Plûs-jolie nous ressemble à tous-deux; l'autre à vous ét à Rosette, avec laquelle je vous surpris le jour que je montrai notre Fille à M. De-Blemont-... Ils entrèrent ensuite dans beaucoup d'autres details confirmatifs.

M. De-Blemont devorait leurs paroles. On croirait qu'il fut fâché ?

Non : c'était un *Crâne* (qu'on nous passe cette odieuse expression) ! il ne fit que substituer froidement une idée à une autre.

Quelques jours après sa decouverte, il enleva l'innocence à Cecile. Peu de temps après, il fit le même tort à Rosette. Le Miserable ne songea plus à rien laisser à ces deux Enfans. Il mourut intestat, à leur égard, le 25 fevrier 1789 : Cecile ét Rosette se trouvèrent sans ressources. Un Scelerat, qui porte le même nom que Ninette, flateur envain de M. De-Blemont, les croyant ses filles, les voulut avilir, pour se venger de l'Avare, dont il avait esperé un legs. Il mit ces deux pauvres Enfans chés une Matrullê, qui les prostitue aujourdhui.

Si Ovide ét Ninette ont de l'âme, ils viendront au secours de leurs Filles. Ils n'ont d'Enfans ni l'un ni l'Autre ;

qu'ils les ſauvent ét les adoptent ; ou, quelque jour, nous les feront rougir de leur indignité. Nous osons auſſi preſſer vivement une Marchande-Orfèvre, principale heritière de M. De-Blemont, ét qui eſt également ſans Enfans, à faire quelque-chose pour les deux jeunes Infortunées !

NOTA. Ce M. De-Blemont était un grand fou ! Il pouvait ſe faire-aimer de ſon vivant : Il l'a negligé : Il pouvait ſe faire-celebrer après ſa mort ; il l'a oublié. A quoi donc a ſervi à Blemont ſa grande fortune ? A donner une opulence inſolente à de ladres Collateraux, dont il deteſtait la crânerie ét l'eſprit-borné... Grande leçon !

XI.me FILLE:

ZAIRE, ou SAINT-F.*

Un-ſoir, qu'il fesait mauvais-temps, nous alames au Palais-royal, malgré la pluie, à-cause des nouvelles importantes qu'il y avait ce jour-là (6 octobre 1789). Nous venions d'apprendre tout ce qui ſ'était paſſé à Verſailles, ét de voir l'arrivée du Roi, de la Reine ét de toute la Famille-royale. Nous avions ſenti couler nos larmes, en contemplant le petit Dauphin ſaluer les Français, ét.... Un recit touchant de ce qui ſ'était paſſé le matin entre les Gardes-du-Corps, ét les Grenadiers-Gardes-françaises, qui ſ'étaient embraſſés à la porte de la Reine, couronait l'intereſſante Relation : Nous ne pouvions plus rien ſupporter : Nous ſortimes de la boutique de notre Libraire,

ét nous alames nous abandonner à notre émotion, ſous les arcades plûs ſolitaires du *Club.* C'eſt-là, que nous aperçumes une Fille charmante, qui marchait triſtement.

Surpris de ſa beauté, de ſa modeſtie, de ſa douleur, nons l'abordames, pour lui demander, Si nous pouvions lui rendre quelque ſervice? Elle ſoupira, ét nous repouſſa doucement de la main, ſans nous repondre... Étonnés de ſon action, nous inſiſtames, en employant les expreſſions les plûs honnêtes ét les plûs affectueuses..... Elle revint ſur ſes pas, nous regarda, ét nous dit: —Peut-être en-effet, n'en êtes-vous pas! Hâ! Dieu! des Hommes!... Des Ogres, plûtôt!... Oui, MONſieur, vous pourriez me rendre-ſervice... Mais il faut auparavant me connaître. Où voulez-vous m'entendre? —Chés vous, ſ'il eſt poſſible. —J'y conſentirais, ſi, en

entrant chés moi, vous ne vous compromettiez pas-. Notre étonnement croissait, à chaque mot qu'elle proferait. Nous nous determinames à la conduire dans un petit logement que nous avons au premier Pavillon de la *Place-Dauphine.*

A notre arrivée, nous reconnumes la Jeunefille, pour Celle que nous avions sauvée, quelques jours auparavant, des mains des Tigrots. Elle nous avait également reconnus, ét elle nous dit obligeamment, que c'était par un effet de la confiance que nous lui avions inspirée, qu'elle était venue avec nous. —Monsieur (ajouta-t-elle), je suis la plûs infortunée des Creatures. Il semble que tous les genres-d'humiliation s'accumulent sur moi! Hier, le même Homme que vous avez-vu l'autre jour me tiranniser, m'a fait une scène sous les arcades, ét j'ai été... fouettée..... Je

veux

veux quitter mon état... Voici comme j'y ſuis tombée....

Je ſuis ſœur d'un Homme très-connu, ét je vous confierai ſon nom. Il vint à Paris, où il ſ'eſt fait une reputation de beau Parleur, ét même de bon Ecrivain, quoique ſa mechanceté lui ait attiré certains desagremens. Il fait à-preſent un Journal ariſtocratique. Il nous fit venir de Straſbourg, ma Sœur ét moi, après qu'il ſe fut ici marié, à une Intrigante beaucoup plûs âgée que lui, ét auſſi belle parleuse, qu'il eſt beau parleur. Vous ſentez qu'ils ne demeurèrent pas longtemps enſemble; ils ſe ſeparèrent, ét mon Frère fut bien-aise, de nous avoir, pour tenir ſa maison.... Je vous avouerai, avec confusion, qu'il nous fit ſervir à tout. Il nous livra, ma Sœur ét moi, à ſes Protecteurs, à ſes Prôneurs, ét même au vieux Medecin, qui le traitait gratis, dans ſes

accidens amoureux. Il falait ſe prêter aux choses les plus repouſſantes : Il nous fesait uneſperer fortune. En effet, cette année même, elle nous a ſouri, ét pendant quinze jours, nous avons eu 25-mille-livres de rentes à nous-trois. Mais nous avons tout perdu par les circonſtances, mon Frère ſ'eſt expatrié, ma Sœur-cadette l'a ſuivi, ét moi, je ſuis reſtée ici, pour être la correſpondante.

Mon Frère ne m'a rien laiſſé à ſon depart. Ses principaux Amis, ét les nôtres, à ma Sœur ét à moi, ont quitté la Capitale, ét je me ſuis trouvée... dans la plûs profonde penurie.

Obligée de paraître, pour mon Frère, je n'ai pas osé vendre mes habits, dont j'aurais eu dailleurs peu de chose, ne poſſedant que des colifichets de gaze, de linon, ét une robe de ſatin, avec une peliſſe, pour l'hiver. Je vins da-

bord honteusement au Palais-royal, me tenant dans les endroits écartés, ét m'adressant timidement aux Hommes de l'exterieur le plûs honnête. J'y ai souvent été trompée. Mais c'est un inconvenient de ce malheureux metier! Plûs j'étais circonspecte ét craintive, ét plûs les Libertins paraissaient disposés à m'insulter. Je crois aussi, que quelques Connaissances de mon Frère, qui a des Ennemis nombreux, m'auront reconnue, ét m'auront fait remarquer. Cela va au point, que je me vois obligée de deserter le Palais-royal. Que faire?... J'ai pris le parti d'aler chés deux Sœurs, nommées *Leblanc*, qui demeurent l'Une rue Saint-jacques, l'Autre, rue de-l'Hirondelle; ét là, sous un costume ignoble, de me donner aux Gens-du-commun, pour la pièce-d'argent la plûs-basse, Car il y a moitié pour la Maîtresse, quart pour la

Procureuse, ét le reste pour moi. Le total était 24 sous.

J'écris à mon Frère tout ce qui se passe, sous un vocabulaire dont nous sommes convenus. Il profite de mon travail; mais il est insensible à mes besoins, ét il m'écrit, que je fasse comme je pourrai, jusqu'à la fin des troubles ».

Zaïre nous nomma son Frère, ét nous fumes du plûs grand étonnement! C'est un Homme très-fameux. Nous fumes touché de la beauté, de la douceur de phisionomie de la Jeuneperson, ét nous l'avons recommandée à Mad. la Mère, qui a bien voulu en prendre-soin. Que tous les Honnêtes-gens tâchent de faire comme nous, ét de tirer du malheur, les Infortunées qui ont conservé quelques sentimens.

XII.me FILLE:

ADELAÏDE.

Une Jeunepersone, fille d'un Artiste celèbre (nous designons sous ce nom, les Auteurs, les Medecins, les Acteurs; tout-comme les Musiciens, les Mathematiciens, les Peintres, les Sculpteurs, les Graveurs, &c.) Une Fille d'Artiste celèbre, dont le Père avait carosse, grande, faite au tour, fut recherchée en mariage par un Parti considerable. Tout lui riait; elle comptait alors sur le bonheur. Mais son Père était un libertin, dont la fortune boursoufflée ne contenait que du vent. Il avait chassé sa Femme de chés lui, quoiqu'il eût gardé ses Enfans. Cette Epouse irritée ne rêvait que des projets de vengeance.

Le Mari, au-milieu de toutes ses

chimères de grandeur, vint à mourir. La Mère rentra alors dans la maison. Elle trouva un mobilier immense, ét des dettes plûs considerables encore. L'Amant de sa Fille survint. On calcula. Tout compensé, il s'en manquait une rente de cent-écus à payer à un Domestique, qu'il n'y eût un sou de reste.

L'Amant regardant alors sa Maîtresse, cette Fille charmante, devant laquelle, du vivant du Père, il n'était qu'adorateur, il offrit de l'entretenir!... La Mère indignée le prit par le bras, ét le mit à la porte.

Lorsqu'il fut parti, elle dit à sa Fille: — Adelaïde! il faut nous venger de tous ceux qui nous ont dedaignées! Tu ressembles à ton Père: Ton Amant est un infâme..... Laisse-toi conduire. Adelaïde jura une entière soumission à sa Mère.

Cette Femme était une mauvaise-

tête ét un mauvais-cœur. Cependant, elle aimait sa Fille. Elle va la traiter comme elle-même. Considerant, que son Mari avait été honoré du titre de Conseiller-d'Etat, du Cordon-noir, &c. &c. elle voulut s'avilir, pensant que son âme en serait temoin (car cette Femme croyait à l'immortalité), qu'elle en enragerait, ét que son Epouse serait vengée. Que fit-elle? On aurait peine à le croire, sans l'évènement! elle se fit Matrullê, ét prostitua sa Fille... Elle tint, sous son nom, une maison-de-debaûche... où elle avait une douzaine de Malheureuses!... Mais elle ne perdait jamais de vue Adelaïde: Elle ne lalaissait pas un instant seule avec un Homme. Au mois de septembre 1789, peu de mois après la mort de son Père, Adelaïde prostituée, trouva un Entreteneur. Elle était si belle, si honnête, qu'elle le captiva:

C'était un Anglais. Il apprit ſon hiſtoire. Il en fut ſi frappé, qu'il lui fit douze mille liv. de rentes. Il la voulait emmener : Tout était prêt pour le depart, quand il fut attaqué dans une rue par des Brigands, qui ſe trompaient, ét maſſacré....

Adelaïde redevenue maîtreſſe d'elle-même, éclairée par ſon Amant, refuſa de mener la vie de *Fille*. —Tu as raison (lui dit ſa Mère, ou plutôt ſa Furie); je veux te marier... Elle quitta ſa maison, qu'elle fit gouverner, en reprit une-autre, ét resolut de tromper ſa Fille, par un faux-mariage. Un hasard heureux protegeait Adelaïde: Le Complice, qui la croyait une Fourbe, ét de-concert avec ſa Mère, ſ'avisa de lui dire, Qu'il n'était pas dupe, ét il lui detailla le plan. Adelaïde fremit ! Elle chaſſa l'Impudent, avec indignation.

Sa Mère tâcha de ſe juſtifier dans ſon

esprit : Elle rappela l'ancien Amant choisi par la Père. Il revint. On sent bien qu'il ne savait pas l'avilissement d'Adelaïde.

—Monsieur (lui dit la Furie), vous êtes le choix de mon Mari : Je vous prefère par cette raison. Un tresor confié, qu'on nous a remis de la part du Père de cette Enfant, m'a donné le moyen de lui constituer douzemille-livrès de rentes, sous le nom d'un Donateur en l'air : Je vous l'offre-? Le jeune ét celèbre Artiste accepta. Il a épousé Adelaïde ces jours derniers. Nous l'avons su trop-tard. Il a tout appris le surlendemain. Il voulait tuer sa Femme. Nous l'assurons, par cette *Nouvelle*, qu'elle n'a aucun vice dans le cœur ; il est pur, ét la Mère seule est coupable. Nous le jurons, parceque nous le savons.

XIII.me FILLE:

Dorine ou la Philosophe.

Nous avions-vu plusieurs-fois, sans lui parler, Dorine dans l'alée qui règne à-côté de celle des-Soupirs: Son air serieux, reflechi, nous la fit prendre dabord pour une Femme-honnête, un-peu cynique, qui se promenait seule, en bravant la decence. Enfin, un-soir, nous l'abordames.

—Mademoiselle (lui dimes-nous), vous paraissez si raisonnable, que je pense, qu'il y aurait à-gâgner à votre conversation-? Elle sourit. —Êtes-vous femme-du-monde, ou une Femme ordinaire? —Quand on ne rougit pas de son état, on peut l'avouer: Je suis femme-de-plaisir. —Vous me surprenez, par la manière dont vous faites cet aveu! Voila six francs: Donnez-

moi le ſeul plaisir que je ſuis capable de goûter avec vous : C'eſt - à - dire, causons, ét racontez-moi votre hiſtoire-? Elle y conſentit.

»—Je ſuis fille d'un Marchand-drapier, non-loin de la rue *des-Prouvaires*, dans celle *Sainthonoré*. Je ſuis reſtée orfeline à vingt ans. J'avais une Sœur-aînée, deja mariée, qui me fit émanciper. Son mariage ne me donna pas envie de ſuivre ſon exemple : Toujours groſſe, toujours fesant des Enfans. Je m'informai à une Femme qui me ſervait, S'il y avait un moyen d'avoir un Amant, ſans devenir mère? —Non - ſeulement un (me repondit cette Femme), mais plusieurs : Le premier, le plûs ſûr, ét celui que je vous conſeille, c'eſt d'être ſage, de ne rien accorder-.... (Elle entra la-deſſus dans de longs details). Le ſecond, c'eſt de *tricher* : (elle en detailla les manières) : Mais ordinai-

rement l'Homme, de quî tout depend, vous ſacrifie à ſon plaisir; outre que cela eſt fort mal-! La Femme ſ'arrêta-là. Je la preſſai. —Il y en a bien un-autre, à ce qu'on dit, car je n'en ſuis pas ſûre: C'eſt de *voir* dabord beaucoup d'Hommes, ét de ſe blâser. Mais cette conduite a de grands inconveniens! Elle gâte une Femme ſans-reſſource; elle l'expose à prendre une honteuse maladie, ét elle detruit ſa reputation.

Je repaſſai dans ma tête les differens moyens. Je fus dabord ſage. J'emloyai enſuite le ſecond. Les premières-fois, je ne pouvais abſolument user des deux precautions ſubſidiaires: J'en employais une qui m'avait été ſuggerée par ma vieille Femme. Mais quelquefois, émue moi-même, je n'en étais pas la maîtreſſe. Enfin, par l'usage, je fus capable de preſcrire la plûs ample.

Le Premier auquel je proposai de *se vêtir*, me traita fort-mal ! Je fus honteuse de ce moyen. Je tentai le second.

Quelque petite que fût la parcelle de la production marine, elle se gonfla beaucoup, ét donna de l'inquiétude, quand on s'en aperçut : on me demanda, si je craignais de ne pas devenir assés tôt comme la Reine *Vasthi?* Ceci m'effraya.... Je me blâsai.

Dès que, par ce moyen, j'ai eu fait taire les desirs, j'ai exercé mon metier avec une froideur stoïque. Je m'amuse des Hommes, en les amusant, j'étudie la laide nature ; Jeuneshommes, Vieillards, tout m'est indifferent. La Nature m'a donné un cœur vicié ; je deteste les Enfans ; ét je ne suis pas la seule ici : Presque toutes ces Catins me ressemblent. Vous n'imaginez pas, malgré votre experience, à quel point

tous ces Êtres-là font meprisables! Ne regrettez pas leur perte; elles la meritent. —Il faut pourtant en excepter (lui dimes-nous), Celles qui, livrées très-jeunes par d'Autres, n'ont pas fuivi leurs difpositions? —Pour Celles-ci (repondit-elle), ou elles quittent l'état à 16 ans, ou elles prennent les difpositions que j'ai dites, ét ces *Greffees*-là, valent moins que moi, parcequ'elles n'ont pas de principes. Moi, au-contraire, j'examine les écarts des Hommes ét leurs causes; je me fuis amusée à en perdre trois ou quatre; j'en ai fait perir cinq à fix: J'en ai fait rentrer en eux-mêmes dix à douze: Je les ai tellement blâsés, par la variété des jouiffances, que je les en ai degoutés; ils font devenus fages par fatiété d'un plaisir, auquel j'ai ôté tout le fel, en le prodiguant...

Je m'abftiens aujourdhui des Jeunes-

gens : J'ai été effrayée du ravage que j'ai fait ſur une vingtaine, devenus, par mon art, incapables du mariage».

Mais les ſix-francs ſont gâgnés. Je m'offre à vous faire, au même prix, pendant les trois jours qui vont ſuivre, l'hiſtoire de trois de mes Compagnes. Profitez-en ; car je vous declare qu'après, vous ne me retrouverez plus. Blâsée moi-même ſur tout, le genre-de-plaisir que je vous donne, ét que je goûte en vous le donnant, ne me piquera qu'un petit nombre de fois. Adieu».

Elle nous quitta. Nous la reverrons ; nous avons deja pris notre parti, ét nous donnerons l'hiſtoire de cette Femme.

XIV.me FILLE:

COQUINE.

La soirée suivante, nous vînmes chercher Dorine. Elle n'était pas encore arrivée. La Petite au-corset-rouge passa près de nous, ét nous agaça. Nous la joignimes. —Comment vous nomme-t-on, mon Ange? —Qu'importe le nom? Ce n'est pas la demande qu'on me fait ordinairement.... Cependant, je veux bien vous le dire. Je m'appelle *Coquine*, à vous servir. —Coquine! —Oui. —Voulez-vous me raconter votre histoire. —Hâ! tiens! lui raconter mon histoire!... Il est bon là, le lapin!... Est-ce qu'il me prend pour un Orateur, ou une Motionneuse?... Alez-vous en au District. —Nous vous donnerons six francs, pour une conversation d'une demi-heure-. Ici, la

Petite fut prête à nous devisager : Elle nous demanda, combien nous étions ? —Seul-. Alors, avec un torrent d'injures, elle s'écria : Si nous la prenions donc pour une Vieille, qui n'était plus bonne que pour le conseil ?... En ce moment, par bonheur, nous aperçumes Dorine. Nous courumes la joindre.

Coquine nous poursuivit. —A-la-bonne-heure ! Voila ce qu'il vous faut. Alons, vieux Cuir ! (dit-elle à la Philosophe), repasse le rasoir de ce Néz-de-Perroquet, crochu partout-! Dorine sourit, en lui disant : —Il me donne six francs pour jaser, ét je jase... Donnez, donnez-? Nous lui remimes le brillant écu neuf; ce qui causa un-peu de jalousie à Coquine : —C'est en verité plûs que tu ne vaux en un mois ! (dit-elle). —Pour te punir de ton insolence (reprit Dorine), c'est ton histoire que je

vais lui faire ; ét je gâgnerai ſes ſix livres à tes depens-. Coquine ſ'en-ala depitée, chercher du renfort, pour la roſſer. Mais nous previnmes le coup, en paſſant dans les ſolitaires alées du Club, où nous fumes tranquiles.

»—Vous voyez bien cette petite Coquine ? (me dit la Philosophe) ; c'eſt un Monſtre, ét j'ai un trait horrible à vous raconter d'elle... Elle a ſeize à dixſept ans, quoiqu'elle n'en paraiſſe pas quatorze. A l'âge qu'elle indique, elle fut recherchée, non par un Vieillard, mais par un Jeune-homme aisé, qui la demanda tout-uniment à ſa Mère, marchande-de-maréeambulante. Cette Femme la lui vendit cent-écus. Le Jeune-homme était honnête : Il aima *Javote* de bonne-foi. Elle devint groſſe. La petite Creature en fut au deseſpoir : —Groſſe à mon âge ? (disait-elle à ſa Mère) : Non, non, je ne veux pas l'être-!

Son Amant la consolait, ét l'assurait qu'elle lui en était plûs chère. Cependant, surpris de ses sentimens, il la fit observer, ét l'observa lui-même.

Le moment de la crise arrivé (ce qu'on vit aux grimaces de Javote), le Jeunehomme redoubla d'attention, ét prit toutes les precautions possibles, jusqu'à mettre un filet dans les latrines; se doutant bien qu'on ferait le mal, avec beaucoup de precipitation, si on le commettait!... Il se tint à-l'affut. Au-milieu de la nuit suivante, il entendit quelques cris étouffés, ét des soupirs, ensuite ouvrir la porte. Un cri d'Enfant frappa son oreille. Le Jeunehomme courut à l'endroit dont on avait ouvert la porte, ét trouva l'Enfant dans le filet!

Il s'était précautionné d'une Nourrice. Il lui porta le Nouveau-né, ou plutôt la Nouvelle-née. Tranquilisé de

ce côté-là, il revint auprès de Javote. Il la trouva malade, mais courageuse. —Vous verrez (lui dit-elle), que je n'étais pas grosse-! Le Jeunehomme, qui l'aimait, malgré le crime affreux qu'elle venait de commettre, dissimula, ét courut avertir la Mère : Il lui decouvrit la verité ; mais il exigea d'elle le serment, qu'elle ne dirait pas un mot à sa Fille. Cette Femme lui tint parole. Javote se retablit.

Six mois après, le Jeunehomme lui proposa une promenade seul-à-seule. Il la mena dans l'endroit où était leur Enfant, qui était une charmante Creature. Javote la caressa. Le Jeunehomme comblé de joie, la prit à-part, ét lui declara, que c'était leur Fille trouvée de telle manière. Il lui protesta, qu'elle lui était également chère. Javote pâlit. Cependant elle embrassa encore l'Enfant. Ce qui rassura le Père.

Dans un moment où il avait affaire à parler à la Nourrice, il laissa Javote seule avec la Petite. Elle n'y eut pas été dix minutes, qu'on entendit cette innocente Creature pousser des cris desordonnés! La Nourrice accourut, en disant, On tue mon Enfant! On ne trouva aucune blessure. Cependant l'Enfant expira. Après sa mort, que Javote attribua effrontement à une colique, on trouva une petite marque rouge sur le cœur, ét l'on decouvrit, que la Cruelle avait enfoncé une grande épingle dans le corps de l'Enfant, qu'elle était enragée de voir vivre.... Son Amant tira son épée, ét l'en alait percer. Elle s'enfuit, tandis qu'on le retenait. Elle arriva seule à Paris, ét vint se cacher dans le *Porneïon*, où elle est encore.

Voila l'histoire de cette petite Insolente, qui a pris le nom de Coquine ».

Quand les lois auront repris leur cours, il ſera bon de ſequeſtrer ce petit Monſtre, qui n'eſt pas même bon à être exporté à l'Ile de *Bulam.*

NOTA. Cette Hiſtoire eſt très-vulgaire !... Elle eſt arrivée deux-fois à notre connaiſſance : Une Femme aujourdhui celèbre, en agit de-laſorte envers ſon premier Enfant. Nous ne nommerons pas ce Monſtre, qui depuis a eu un Fils et une Fille, morts tous-deux malheureusement. Cette Femme ne meritait pas d'être mère... Elle n'a pas tué Ceux-ci ; aucontraire, elle a pleuré ſa Fille, ſur la tête de laquelle était une penſion. *Que Celui-là entende, qui a des oreilles pour entendre !*

XV.me FILLE:

ELISE.

Nous revimes encore Dorine, la soirée suivante. Nous l'abordames, incertains qu'elle voulût bien recevoir nos sixfrancs, pour se promener en notre compagnie: Car elle paraissait nous fuir. En ce moment, il passa devant nous une belle Femme, qui causait avec un Garde-bourgeoise, tenant un Enfant par la main. La pauvre petite Creature avait l'air de boîter, ét d'être très-fatiguée: Comme la belle Femme la traînait un-peu, elle lui dit: —Veux-tu un gâteau-? Mais sans le lui donner. Et la petite Fille, accâblée de lassitude, n'eut pas le courage de le demander.

Cette Femme était Elise. Nous abordames Dorine, en lui disant: —Vous

ne refuserez pas de nous faire l'hiſtoire de cette Femme ſingulière ? —Non (nous repondit-elle), moyennant ſix francs.

» Elise, vous le voyez, eſt belle encore: Elle a été raviſſante : Mais c'eſt un mauvais cœur, comme le mien, ét comme celui de Coquine. —Quoi ! vous vous connaiſſez? —Certainement! Je ſuis philosophe, ét je m'apprecie....

Elle eſt fille d'un Marchand-chapelier de la rue *Sainthonoré*, près les *Hâlles*. Belle comme elle était, ayant au moins 60-mille livres en mariage, par la bienfesance de ſon Ayeule-maternelle, ancienne actrice de l'Opera, elle fut recherchée par des Partis bien audeſſus d'elle ! Des Avocats celèbres, des Gens-en-place, juſqu'à un Conſeiller-au-Parlement, la demandèrent en mariage. Elle refusa. Elle avait lu quelque chose de *Ninon-Lenclos*, de *Marion-*

Marion-Delorme, de Mad. *Geoffroi*, de Mad. *De-Tencin*, ét elle voulait, comme elles, avoir un culte ét des Adorateurs.

» Pour y parvenir, Elise, qui avait une ſorte d'eſprit, voulait épouser un Vieillard celèbre, riche, titré, mais ſur le bord de ſa foſſe. Elle rechercha le Duc *De-Richelieu*. Mais une Dame de naiſſance, ét d'un merite bien-audeſſus de celui d'Elise, l'emporta.

» Notre Heroïne attaqua enſuite M. *De-Beaujon*. Mais le Troupeau des *Berceuses* empêcha la belle Elise de percer. Elle voulut avoir M. *De-Beaumarchais*: Il venait de ſe marier. Enfin, elle pretendit à ſe faire entretenir par le jeune *De-la-Reinière*. Il quittait Paris le jour où elle prenait cette resolution.

» Elle fit encore d'autres tentatives, toutes infructueuses, parcequ'elle n'a-

vait pas aſſés d'eſprit. A quoi ſe determina-t-elle ? Le voici.

» Son Père ét ſa Mère n'étaient plus, depuis deux ans; Elise ſe trouvant ſa maîtreſſe, deteſtant le mariage, un ſeul Mari, des Enfans, &c. crut voir le bonheur dans la condition de ſon Ayeule. Elle voulut chanter. Elle n'avait pas de voix. Elle voulut danſer. Elle n'avait pas le jarret aſſés fort. Elle conſidera, que l'état de ſa Grand'mère avait deux parties, les talens, ét le catiniſme : Elle ne pouvait pretendre à la première; elle ſe contenta de la ſeconde.

» Comme elle craignait de tomber dans la misère, en prenant cette carrière ſcâbreuse, elle fondit tout ce qu'elle avait, ét ſe conſtitua quatre-mille livres de rentes. Elle n'avait gardé qu'un bel ameublement, ét des habits nombreux. La voila donc Ca-

tin, avant même que d'avoir un Amant.

» Le premier ſoir qu'elle vint ici, elle était fort gaûche. Comme elle n'avait pas de rouge, qu'elle n'affectait pas une marche laſcive, elle fesait peu de ſenſation. Cependant elle trouva un Homme. Elle l'emmena.

» Sa timidité, ſon manque-d'usage parurent ſotise. Le Monſieur ne daigna pas même cueillir la fleur, ét manifeſta la crainte desobligeante de contracter une ... des ſuites nombreuses de la debaûche... Elise ſourit dedaigneusement; ét comme, malgré ſa fraîcheur, elle n'était ni complaisante, ni usagée, l'Homme ne revint pas la voir.

» Elle vegeta ainſi quelque-temps; n'eſſuyant que des rebuffades, ét ne trouvant aucun agrement dans ſon état. Elle était encore vierge au-bout de deux-mois.

» Un-ſoir, elle ſ'aperçut qu'un Homme

de quarantecinq ans la ſuivait depuis ſon entrée dans le Jardin. Elle l'attendit : Mais il ne lui parlait pas. Enfin, elle entendit, qu'il disait: — Quelle marche voluptueuse ! Quel tour provoquant-! Elle ſ'arrêta, ét lui ſourit. L'Homme parut comblé. Ils alèrent enſemble à la *maison.*

» Jamais l'Amant le plûs tendre ne parut plûs épris ! L'Homme parcourut tous les charmes de la Belle, avec des éloges delicats, ét de temps-à-autre, il exprimait la plûs vive ſurprise !... Enfin, il chercha le bonheur, ét l'ayant trouvé, il redoubla les éloges, en temoignant ſon étonnement d'avoir deniché le *Phenix !* Elise ſourit, ét voulut diminuer ſon bonheur. — Non, ma Belle ! vous étiez pucelle ! On ne m'y trompe pas ! Je m'y connais trop bien-! Elise avoua pour-lors toute ſa conduite.

» Depuis ce moment, elle fut courue de tous les Libertins, ſoit que le charme fût rompu, ſoit que ſon Homme, que je vois ſouvent, ait fait ſa reputation, parmi ſes Connaiſſances, ét lui ait envoyé des Pratiques. Elle a eu, pendant quelque-temps, une ſorte de cour. Mais ſon mauvais-caractère ét ſon manque-d'amenité, ont éloigné tout le monde. Elle en eſt reduite au Public inconnu.

» Depuis quelque-temps, elle a une ſingulière manie! Elle arrive ſeule. Mais elle a une Femme à elle, qui lui tient un Enfant, ſous une des arcades. Quand un Homme, qui lui convient, l'aborde, elle lui dit: —Je ne veux pas vous compromettre; je vais vous donner l'air d'être en famille-. Et elle va prendre l'Enfant. On ſe promène à trois. Elle a deja fait mourir de fatigue deux ou trois Enfans, achetés

de Pauvres-gens, parcequ'elle les mène à ſes parties de promenade, ét qu'elle ne menage pas leur faibleſſe. Elle a preſqu'abîmé Celui que vous venez de voir avec elle ».... Adieu ».

Dorine nous quitta, en achevant ces mots.... Pour nous, il faut le dire, nous avons tâché d'empêcher Elise de faire perir des Enfans, à-l'avenir. On lui a defendu d'en promener; ét nous eſperons que la defenſe va ſ'étendre à toutes les Femmes de ſon eſpèce.

XVI.me FILLE:

ÉLEONORE.

Nous ne vimes pas Dorine, le ſoir, ét nous ne pumes joindre Elise, malgré l'envie que nous en avions. Tandis que nous étions dans une ſorte d'embarras, nous aperçumes une Jeune-fille, mise avec une grâce exquise, marchant en ſautillant, ét paraiſſant avoir la vivacité de l'Ecureuil. Son corſet brun, ſa jupe de gaze, ſa gorge, ſon air, tout était provoquant. Nous l'abordames.

Au premier mot qu'elle nous dit, nous crumes reconnaître ſa voix. Nous l'examinames avec plûs d'attention ; ét nous eumes l'aſſurance que nous ne nous trompions pas : C'était la Fille-unique d'un Traiteur de la rue des-*Marmouzets*, qui avait été debaûchée par ſon

Beloncle, c'eſt-a-dire, le Mari de ſa Tante : Non que cet Homme l'eût ſeduite; c'était aucontraire Eleonore qui en était devenue amoureuse, ét qui l'avait ſeduit. Nous ſavions tout-cela. Nous n'en dimes rien : Nous proposames nos ſix-francs à la Jolie-perſone ; elle les accepta, ét conſentit à nous raconter ſon hiſtoire, à une condition, qu'elle rirait, ét que nous ririons avec elle, des chose les plûs triſtes.

»—Je ſuis Fille d'un... d'un... Q'u'importe?... Ma Mere était une belle, très-belle Femme! Car je me ſouviens qu'un-jour, qu'elle paſſait ſur le *Petit-Pont*, me tenant par la main, deux gros Hommes, qui la ſuivaient, ſ'écrièrent : —Voila une belle B*** ! Je donnerais cent-louis, pour lui faire le pendant de cette petite Fille là-! Ma Mere ſourit, puis elle ſe mordit les lèvres, pour paraître ſerieuse.

» Ma Tante était auſſi une belle femme ; de beaux ieus ; une belle tâille..... Vous voyez qu'il falait bien que je fuſſe jolie....

» Je ne ſais comment il ſe fit, qu'à treize ou quatorze ans, je trouvai aimable le Mari de ma Tante. Enverité je ne ſais comment cela ſe fit ! Mais enfin, cela fut. Je me mettais ſur mon dixhuit, quand je devais aler chés lui, ou qu'il devait venir chés nous. Je l'agaçais, je le pinçais. Il me pourſuivait : Je me laiſſais attrapper ; ét lorſqu'il me tenait, je l'embraſſais....

Un-jour, qu'on donnait un grand dîner chés ma Tante, je me trouvai à-côté de ſon Mari. J'étais jolie... hô ! jolie... vous n'avez pas d'idée !.. Je lui marchais ſur le pied ; je le chatouillais.... On but. Je voulus auſſi me donner une petite pointe.... Mon Beloncle me repetait :.. Eleonore ! tu

ſerais une charmante Baccante ! grise-toi, mon Eleonore ! je t'en prie ! grise-toi un-peu ?... Je ſouriais ; je buvais ; il ſouriait, il buvait, ét me disait des douceurs ; je ne demeurais pas en-reſte... Sans-doute que ce jour-là, je lui inſpirais... Nous nous donnames un rendevous, à la chute du jour, au magasin... Je ne ſais comment il ſe fit que ce rendevous fut entendu de ma Tante... Elle resolut de me remplacer, pour en ſavoir le but. Elle ſe confia, pour ſe faciliter, à un Homme qu'elle eſtimait fort, ét dans quî elle avait d'autant plûs de confiance, qu'il était amoureux de ma Mère, depuis quinze à ſeize ans, c'eſt-à-dire, dès avant ſon mariage. Ce Monſieur avertit ma Mère de ce qui ſe paſſait. On crut devoir auſſi prevenir mon Père....

» Notez que nous avions tous la tête

échauffeé par les liqueurs, ét que mon Père aimait fort ma Tante, une des plûs atrayantes Femmes de Paris. L'heure du rendevous arrive. Nous nous éclipsons, mon Oncle ét moi.... Nous étions precedés par l'Homme qui avait averti ma Tante, par elle-même, par mon Père ét par ma Mère. Nous entrons. On ne voyait pas à se mettre le doigt dans l'œil. Ma Tante, suivant la convention, crut prendre le doigt de son Mari, qui me suivait, ét l'emmener à-l'écart : Elle prit mon Père. Ma Mère crut prendre son Mari, elle prit le Monsieur en question; ét moi je restait avec mon Beloncle. On ne devait point parler, à-cause d'un Garson, grand nigaud, qui couchait tout près, ét qui pouvait entendre. Tout le monde opera. Ma Tante disait : —Quelle ardeur ! le Traître croit être avec ma Nièce!... On lui en donnera, des petits couteaux

pour les perdre-! Ma Mère penſait: —Je ne reconnais pas mon Mari! ce qu'il entend, à-côté de nous, lui donne du cœur à l'ouvrage-! Pour moi, que l'on croyait abandonnée, je trouvais tout abſolument neuf, ét je m'en émerveillais.

» Dans un certain moment, je fis un cri (car je me croyais ſeule avec mon Oncle). Le miserable Garſon était dans ſon cabinet-à-coucher, prêt à éteindre ſa lumiere. Etonné de ce qu'il vient d'entendre, il ouvre bruſquement la porte, ét montre.... mon Beloncle avec moi, mon Père avec ma Tante, ét ma Mère avec ſon ancien Galant! Le tableau était ſuperbe! Tous ces Gens-là étaient au fort de l'ouvrage (dit Eleonore, en riant aux éclats): Ils ne ſe derangèrent pas du tout.... Le grand Nigaud cependant reſtait là comme une ſtatue, la bouche beante, les ieux im-

mobiles, en chemise écourtée.... Je fus la première qui le remarquai: j'éclatai-de-rire, comme tout-à-l'heure. Les Cooperans se levèrent en grommelant, très-fachés, non de leurs œuvres, mais de celles d'Autrui: Mon Oncle était charmé de m'avoir eue; mon Père d'avoir eu ma Tante; le Galant d'avoir eu ma Mère! Mais le Premier grommelait au-sujet de sa Femme, ét mon Père n'était rien-moins que satisfait d'avoir vu employer sa Femme ét sa Fille! Pour le Galant, il grommelait contre le grand Nigaud.

» Que dire? ses Dames étaient si honteuses, qu'elles se hâtèrent de descendre! Leurs Maris les suivirent: Le Galant resta seul avec moi. Il voulut me parler: Je crus bonnement qu'il alait me gronder. Je m'enfuis dans le cabinet du grand Nigaud. Celui-ci ferma la porte, ét mis hors de lui-même

par ce qu'il venait voir, il me donna un nouvel assaut. Le Galant de ma Mère trouva la porte en tâtonnant, ét courut porter cette nouvelle à mon Père ét à ma Mère. Il avertit également mon Beloncle ét ma Tante, puisque tout quatre étaient ensemble. On fit trève à une querelle violente, pour remonter avec des flambeaux. On frappa. Le Nigaud trop occupé laissa-faire. Mon Père enfonça la porte, ét prit le Nigaud par le milieu du corps. Celui-ci, comme un enragé, quoiqu'il fut à son second acte, se jeta sur ma Tante, qui se trouva la plûs proche, ét la renversa. Tout le monde courut au secours de la Maîtresse de la maison. Et moi je profitai d'un moment-de-liberté, pour m'échapper.

» J'avais vu, à deux maisons plûs bas, des Filles-publiques. Je me sauvai dans leur alée, ét j'alai frapper à leur porte.

Une groſſe Femme m'ouvrit. Je lui dis, qu'ayant été ſurprise avec un Amant, je fuyais la maison-paternelle. Elle me demanda, ſi j'étais deſlorée ? —Oui, Madame (repondis-je avec une reverance)... Elle ſ'en aſſura, ét me dit : —Puiſque vous n'avez plus votre pucelage, je puis vous garder. Un Homme arriva. Elle lui parla bas ; puis elle ajouta : —Tenez ? en voila une toute fraîche. Il me trouva ſi jolie, qu'il voulut coucher. On nous donna une petite chambre, ét je fus tourmentée toute la nuit.

» Le lendemain, la groſſe Femme entendit qu'on me cherchait. Elle eut peur. Le ſoir, elle me fit conduire dans ce quartier, chés la Maman que j'ai aujourdhui. Je ſors rarement, ét Perſone ne m'a encore reconnue. Voila mon hiſtoire : elle eſt courte ét bonne-».

Nous ne dimes mot. Mais nous la ſuivimes, ét le même ſoir, nous avons mis ſes Parens à-portée de la reprendre. Elle eſt au Couvent.

NOTA. Cette Hiſtoriette eſt très-libre, ét nous avons été tenté de la ſupprimer. Mais un motif nous a fait la conſerver. Dans combien de maisons de Paris, n'avons-nous pas vu, qu'on laiſſe prendre trop de familiarité, avec des Jeunesfilles, bien-aſſaisonnées de parure, bien-provoquantes, par des Beauxfrères, de Beauxoncles, des Cousins-mêmes? Souvent, nous en avons été indignés! Oui, nous connaiſſons trois Filles-publiques, qui le ſont devenues par leurs Beauxfrères, maris de leurs Sœurs... Nous avons donc rapporté l'hiſtoire d'Éleonore, duſſent les Puriſtes-aveugles froncer le ſourcil.

XVII.me FILLE:

SOFIE.

Nous cherchames ardemment Dorine: Mais ne l'ayant pas aperçue, nous eumes l'avantage inespéré de joindre Elise. Elle voulut aler chercher son Enfant. Nous lui protestames, qu'elle était si belle Femme, que nous nous trouvions fièrs de cheminer avec elle.

Dans ce moment, parurent six Jeunes-filles, les mêmes dont il est parlé dans notre Preambule, sous les n.os 18, 19, 20, 21, 22, ét 23. Elles nous frapperent tellement, que nous étions comme fachés de nous être embarassés d'Elise. Mais nous raisonions en aveugles. Les six Nimphes ne firent qu'apparaître un instant, ét rentrèrent aussitôt, pour ne plus resortir.

Nous demandames à Elise, si elle les

connaiſſait? —Ce ſont les *Houris*-! (nous repondit-elle). Nous lui offrimes nos ſix francs, pour une demi-heure de converſation. La Belle conſentit au marché. Mais elle voulut abſolument avoir ſon Enfant: —Si ce n'eſt pour toi (nous dit-elle), c'eſt pour moi: Je veux avoir l'air decent-. Nous lui fimes obſerver, que c'était un hommage que le vice rendait à la vertu. Elle en convint; ét comme nous la connaiſſions, nous lui fimes quelques reproches, ſur ſa conduite avec les Enfans. Elle brisa là-deſſus, ét nous offrit, d'elle-même, de nous faire, en ſix ſoirées, l'hiſtoire des ſix Jeunesfilles que nous venions de voir; même de la Noire ét de la Mulâtre. Nous fumes enchantés, ét nous lui promimes ſix francs pour chaque ſeance. Elle ala prendre l'Enfant, que nous voulumes porter; ét elle commença.

»—La Plûs-grande, qui eſt brune, ſe nomme Sofie. Elle a ſeize-ans. Il y a trenteſix Filles dans la Maison, gouvernée par une Femme ſingulière, qui ſe fait appeler Madame *Ogret*, par ſes Connaiſſances, quoiqu'elle porte un autre nom pour le Public. Cette Femme a enſeigné la geographie, ét elle a eu beaucoup d'Ecolières. Elle a été mariée, ét elle a ſes quatre Filles avec elle: Cependant ſon Mari a trouvé le moyen de caſſer le mariage, ét d'épouser une autre Femme, avec laquelle il vit.

» Dès que Mad. Ogret ſe vit declarée concubine, elle quitta ſon enſeignement, ét vint avec ſes quatre Filles, Sofie, Angelique, Adèle ét Zefire, qui ſans-doute ſont de quatre Pères differens (car la Dame était galante), s'établir aux environs du *Palais-royal*. Elle leur declara ſon deſſein. Les quatre Jeunesfilles ſe prirent à pleurer; elles

ſe jetèrent aux genoux de leur Mère ; ét la ſuplièrent de ne pas les proſtituer ! —C'eſt mon intention (reponđit Mad. Ogret) : Mais composons-. Et elle fit ſon marché avec elles, que jamais elles ne feraient le denoûment d'une avanture. Pour cela, Mad. Ogret prit chés elle plusieurs Filles, ét ſes Pratiques ont tellement augmenté, qu'elle en a Douzes à-demeure, outre les Six que vous venez de voir, ét dixhuit Externes (j'en ſuis une), qui viennent, quand elle les demande.

» Sofie n'eſt pas l'aînée; c'eſt Angelique: mais c'eſt la Première qui en a le titre, à-cause de ſa tâille ét de ſon genre-de-beauté. Cette Enfant a été très-malheureuse, toute ſa vie. Son Père, qui était un libertin, avant de faire caſſer ſon mariage, avait cèdé ſa Femme à un Abbé Journaliſte-Compilateur, qui en était devenu amoureux,

ét il avait pris, par économie, dans une de nos maisons, une grosse Fille excuisinière, qui lui coûtait moins que sa Femme ne lui raportait. Il avait gardé deux Enfans, Sofie ét Adèle : Sa Femme avait Angelique l'aînée, ét Zefire la plûs-jeune : L'Abbé, qui voulait avoir l'air decent, quand il se promenait avec Mad. Ogret, tenait Angelique par la main, ét fesait porter Zefire par une Gouvernante d'Enfans.... Mais revenons à Sofie.

» Dès l'âge de six à sept ans, qu'elle avait alors, elle était charmante. La grosse Cuisinière - concubine de M. Ogret, était une catin : Il le savait, ét comme il était laid à faire-peur, il l'avait prise ainsi, pour avoir moins de difficultés à surmonter. Mais pouvait-il prevoir ce qui arriva ? Il avait des jours, où il dînait, chés l'Abbé son cessionnaire, ou chés differens Direc-

teurs des Petits-ſpectacles : On ſavait l'heure à laquelle il devait rentrer. La groſſe *Gillette* en profitait, pour continuer ſon metier, dans la maison de ſon Maître. Elle ſortait, *fesait un Homme*, ét l'amenait à la maison. Dabord, elle fesait retirer les Enfans : mais inſenſiblement elle negligea cette precaution; elle affecta même de les parer. Un-jour, certain Libertin trouva Sofie charmante, ét il la careſſa... Gillette ſentit alors tout le parti qu'elle pouvait tirer des deux Enfans.... Elle gâgna gros, juſqu'au moment où un mal ſurvenu à la bouche de Sofie, obligea de la traiter. Le Père ét la Mère s'informèrent alors, ét apprirent du Voisinage l'étrange conduite de Gillette!... On la fit mettre à l'Hôpital; le Père ala en Province; tous les Enfans reſtèrent avec leur Mère, ét l'Abbé fut comme un bon Père-de-famille.

Mais il mourut. Ogret revint, ét d'après la loi nouvelle du divorce, fit casser son mariage, apparemment peu solide, ét se remaria. La Mère enseignait la geographie, depuis la mort de l'Abbé, elle avait trop de peine; elle prit le parti que je vous ai dit.

» Sofie, quand sa Mère eut fait son nouvel Etablissement, se ressouvint du metier qu'on lui fesait faire enfant: Elle seconda sa Mère auprès de ses trois Sœurs. Mais instruite à ses depens par la maladie, qu'elle avait eue, elle leur donna des lumières utiles:

»—Mes Sœurs (leur dit-elle), nous remplirons les vues de notre Mère, ét nous ferons venir ici l'abondance, sans qu'il en coûte rien à notre santé, ni même à nos charmes: Nous ferons des *Houris*, des Artistes, des Catins morales; ét nous aurons de viles Creatures, sans principes, pour faire le

materiel de la besogne. Regardez-moi, de ce cabinet obſcur, pendant quelques jours ; après quoi, vous m'imiterez. On ne me touchera pas même le ſein. Je veux le conſerver, comme le reſte. Quant à ma bouche, elle n'en ſouffrira jamais une-autre. Pour des baisers communs, à la bonne-heure. Je veux que notre état, ét les vues de notre Mère, à laquelle nous devons tout, depuis que notre Père nous a ſi cruellement abandonnées! ne nous empêchent pas de trouver un Marî, auquel nous porterons notre fleur, comme la plûs Honnête-fille. Et ne croyez pas, mes Sœurs, que le parti que je vous propose, nuise à notre profit! aucontraire: Les Hommes ont un plaisir infini à recevoir les careſſes d'une Vierge. Il faudra ſeulement avoir la plûs grande attention à nous remplacer rapidement. Je veux creer

un

un genre de volupté nouvelle: on nous aura toutes-quatre: nous previendrons par-là l'oubli, l'inconſtance, le degoût: La jouiſſance, que donnera une cinquième Fille, ne blâsera pas ſur notre compte, mais ſur le ſien.... Aureſte, laiſſez-moi vous conduire-.

» Ainſi parla Sofie. Ses Sœurs, attendries, l'embraſſèrent, ét ſa Mère l'admira: Elle fut proclamé l'Aînée.

» Dès le même ſoir, ſa Mère n'ayant encore qu'une Etrangère, elle mit ſa theorie en pratique. Mad. Ogret *fit un Homme* ſeule; en rentrant, elle le livre à Sofie, qui venait d'exercer ſes trois Sœurs: Sofie le *pelota*, ét Angelique la remplaça, lorſqu'elle ſ'enfuit. Cette jolie Blonde éblouit par ſon éclat. Elle eut bientôt tous les vœux du *Miché*. Elle ſ'échappe, à ſon tour, ét l'Homme tombe dans les bras d'Adèle! Il fut ſurpris... Mais à-peine eut-il

ſatiſfait le ſens de la vue, auquel les quatre Sœurs ne devaient rien refuser, que Zefire paraît, ét Adèle ſ'évade. L'Homme veut jouir avec cette aimable Enfant : Zefire avait des talens naturels ; elle porta le delire au comble..., La Manœuvre paraît alors, ét ſans beaucoup d'art, elle achève l'ouvrage.

» Mad. Ogret avait été temoin de tout. Elle pleura de joie, en embraſſant ſes Filles, ét elle dit à Sofie, ces mots remarquables : —Sofie ! la bien nommée, car tu as la vraie ſageſſe ! Sofie ! je ſuis ta mère ; mais je te ſerai ſoumise, plûſque tes Sœurs ! C'eſt toi qui eſt la maîtreſſe ici, ét tout ſ'y fera par tes ordres-!

» En-effet, Sofie conduit tout admirablement. Elle a des Filles de tous les genres-de-beauté ; c'eſt elle qui a fait acheter la *Noire* ét la *Cuivrée*, qu'elle a mises au rang des Houris, à-cause de leur *unité*.

» Sofie a fait un Amant, parmi les Hommes qui l'ont vue. Cet Homme, qui a du merite, après s'être assuré de la conduite de Sofie, en est devenu éperdûment amoureux. Mais quoiqu'elle l'aime, elle ne lui a pas encore accordé sa fleur : Elle veut le mariage, ét il s'y est determiné. Mais il n'obtiendra rien qu'après la conclusion ».

Demain, je vous ferai l'histoire d'Angelique : car je pense qu'aujourd'hui, je vous en ai donné pour vos six francs-. Elise nous quitta, ét nous vinmes écrire son recit très-singulier, très-étonnant! .. Paris! Paris! que tu es étrange!... Mais la Revolution diminuera les abus!

XVIII.me FILLE:

Angelique.

Après avoir reçu notre present, Elise prit la parole, en ces termes :

»—Ce que je vous ai dit hier, me dispense aujourdhui de tous les preliminaires.

» La blonde Angelique, quoique moins grande que Sofie, a quelque-chose de si seduisant, qu'on éprouve, après l'avoir vue, la soif hidropique de la revoir. Elle n'a pas voulu des hommages multipliés, que lui ont offerts tous les Hommes qui l'ont vue chés sa Mère, au-moyen du filet tendu au *Palais-Royal.*

» Un-jour (c'était un mardi), elle se trouva aux Italiens : On donnait la *Brouette*, ét Un Jeune-homme à l'amphitheatre, qui se trouvait

à-côté d'elle, ét qui la prit pour une Jeune Bourgeoise, lui marqua beaucoup d'attentions. A la ſortie, Angelique, qui était avec l'Auteur de la ſeconde pièce, remercia le Jeunehomme, qui parut comblé. Elle monta en voiture, ét arriva chés ſa Mère.

» Or il faut obſerver, qu'il y a pour cette maison, trois portes. La porte du Public ; la porte-derobée, ou des Perſonages graves, ét la porte honnête, par laquelle on reçoit les Gens pour affaires, ét les visites bourgeoises. On trouve égalcment trois ſortes d'appartemens, les publics, les ſecrets, ét les honnêtes. Ce fut par la porte honnête ét bourgeoise, qu'Angelique rentra. Les Voisins de cette porte ne connaiſſent Mad. Ogret, que pour une Bourgeoise vivant de ſes rentes. Ainſi le Jeunehomme, ayant vu rentrer ſa Belle, ét ſ'étant informé à un Marchand - Mer-

cier de la rue *de-Richelieu*, on lui dit, que c'était la feconde Fille d'un Dame aisée, qui payait bien, ét qui jouiffait d'une excellente reputation. Le Jeune-homme fut tout-à-la-fois enchanté, ét intimidé; il craignit que fa Maîtreffe ne fût trop audeffus de lui ..

C'était le fils d'un riche Marchand-de-draps, de la rue Saintdenis. Il n'avait plus que fa Mère, femme très-devote, ét fa fortune bien-liquidée, montait à centmille écus. Il revint le lendemain dans le quartier d'Angelique, ét l'ayant aperçue à la fenêtre, il la falua. On lui rendit fa politeffe. Enchanté, il monta. Angelique en fut furprise ! mais elle ordonna d'ouvrir.

—Mademoiselle (lui dit le Jeune-homme), pardon de ma temerité! mais je fuis épris, ét je fens que c'eft pour ma vie : Dites-moi fincerement, Si vous êtes trop audeffus d'un jeune Mar-

chand-Drapier, riche de cent mille écus-? Angelique rougit, en lui repondant : —Monsieur, je suis plutôt audessous, qu'audessus. —Hâ! je suis comblé! (s'écria le Jeunehomme).. Puis-je vous faire demander en mariage? —Si ma Mère le permet, Monsieur. —J'ai une Mère aussi : Elle viendra voir la vôtre? —Comme il vous plaîra-. A ce mot, le Jeunehomme se jeta sur la main d'Angelique, la baisa, ét se retira precipitamment.

» Deux heures après, il parut avec sa Mère. Les quatre Sœurs étaient ensemble. —Voila une jolie Famille! (dit la Devote). Elle pria qu'on l'introduisît auprès de la Mère. Angelique y conduisit la Dame ét son Fils. Mad. Ogret, deja prevenue, fut enchantée. Comme elle parlait bien, qu'elle avait le ton pathetique-affectueux, elle capta la Devote Drapière, qui dit à son Fils :

—C'eſt tout merite, dans cette heureuse Maison! Je ne m'ir fo me pas de la dot : Si Madame ét Mademoiselle y conſentent, voila ma bru-? Mad. Ogret donna ſon aveu ; Angelique laiſſa entrevoir le ſien, ét les articles furent preparés.

Or dans le même temps, Sofie avait amené ſon Amant à l'épouser ; ét Adèle ainſi que Zefire n'étaient pas moins avancées, comme vous le verrez demain.

¶ Cette ſeconde Hiſtoire repose unpeu l'imagination... Hâ! que n'avonsnous des faits attendriſſans à rapporter!

XIX.me FILLE:

Adèle.

Le jour ſuivant, Eliſe ne manqua pas au rendevous.

»—J'entre dabord en matière (ſon recit l'amuſait elle-même). Je ne crois pas que vous revoyiez jamais les quatre Sœurs dans ce Jardin, dumoins comme vous les avez entrevues.

» Adèle eſt la Rouge: Elle a fait ſon Amant d'une manière étrange! L'unique-fois qu'elle ſoit ſortie à-pied, depuis que ſa Mère eſt ... comment dites-vous cela? —Matrullê. —C'eſt un ſingulier mot!... Matrullê donc, elle fut aperçue par un Jeunehomme qui était dans un Hôtel-garni, n.° 22. Il ſortit precipitamment de l'Hôtel, ét courut après elle, tout-boté, tout-éperoné, qu'il était. Il accrocha un

de ſes éperons dans la jupe de gaze traînante d'Adèle ; ce qui la fit ſ'arrêter, ét ſe retourner. Le Jeunehomme, qui était un beau Brun, l'étreignit dans ſes bras, ét chercha ſa bouche, pour lui prendre un baiser. Adèle eſquivait, ét tout en ſe defendant, lui fesait des remontrances ſur l'indecence, ou l'inconvenance de ſon procedé; *inconvenance* fut ſon expreſſion. Le Jeunehomme n'en tenait-compte, ét l'ayant rencognée ſous une porte, il lui declara, qu'il ne la quitterait pas, qu'il n'eût ravi la faveur qu'il desirait. Adèle ſe defendit, ſi longtemps, qu'elle en était à nâge. Epuisée, elle ne donna pas, mais elle fut obligée de laiſſer prendre.

Le Jeunehomme lui dit alors: —Tout m'a reüſſi à-ſouhait: Je voulais reſpirer la pureté de votre haleine ; je voulais ſavoir ſi vous n'aviez aucune odeur, échauffée juſqu'à la ſueur. Tout eſt

comme je le desire : J'adore les Femmes de votre poil; mais j'en redoutais les inconveniens. Vous n'avez pas ces derniers ; vous êtes parfaite à mes ieux. Ainsi, Mademoiselle, si vous le voulez, je serai votre amant, votre mari, votre tout ce qui vous plaîra-? Adèle, rouge comme la cerise fraîche, baissa les ieux; mais un joli sourire la decela. Le Jeunehomme lui baisa la main, ét la suivit des ieux seulement. Elle revint, ét il la vit rentrer par la porte honnête. Il s'informa, ét on lui dit mille biens de Mad. Ogret ét de ses Filles. Il rendit une visite ; trouva les quatre Sœurs ensemble, avec les deux premiers Amans, ét devint le troisième, encouragé par l'exemple ».

Elise, en achevant ces mots, nous quitta subitement, malgré la briéveté de l'histoire. Nous nous en consolames, en examinant le tran-tran de ses Pareilles.... Il nous fit horreur ét pitié.

XX.me FILLE:

Zefire ét Zoé.

—Me voici (dit Elise, en accourant audevant de nous, dans la grande alée, en fortant des *Variétés*). —Alons, votre temps eft precieux; je vous écoute? (lui repondimes nous).

»—Zefire eft la plûs delicieuse Fille, qui foit au monde. Je vous ai dit, qu'elle avait un Amant, comme fes trois autres Sœurs. Il eft-beaucoup plûs relevé; car celui d'Adèle eft un Etranger fort riche, il eft vrai, mais fimple Colon des Iles.

» Un-jour, que Zefire recevait un Jeunehomme, que fes trois Sœurs avaient émouftillé, au-moment de f'échapper, elle ne fut pas affés promptement fubftituée. Le Jeunehomme fe voyant abandonné, dans le moment

le plûs voluptueux, ſ'écria: —Hé! quoi, celeſte Houris! vous me quittez!... Hâ! ne croyez pas qu'Une-autre puiſſe vous remplacer, comme vous-même en avez remplacé trois! Non! non! je renonce à l'amour, à la jouiſſance, au plaisir, à la volupté, ſi vous ne me les procurez-! Zefire ne voyant Perſone, revint auprès de lui, avec autant de legèreté qu'elle avait diſparu. —Je ne puis faire ce que vous me demandez, quoique... je vous prefère à tous les Hommes (lui dit-elle). Je ſuis une Houris mortelle; je ne puis continuer à l'être, qu'en me comportant comme je le fais... Adieu... Voici la *Volupté*, qui vient à vous-. A ces mots, elle ſ'enfuit, legère comme le Vent dont-elle portait le nom.

» Une Joliefille entra: C'était une Vierge. Elle ſ'approcha timidement du Jeunehomme, ét lui dit: —Je me

nomme *Zoé*: Je n'ai pas le privilége, comme les quatre Houris, de l'être toujours: mais je le ſuis aujourdhui; ét Madame, mère des quatre Sœurs que vous venez de voir, m'envoie à vous, pour vous recompenſer de votre bonne-conduite avec elle. —Comment êtes-vous Houris, aujourdhui? —Je ne ſuis ici que depuis quinzejours: Madameme reservait pour une bonne occasion: Elle a penſé qu'elle ne pouvait en trouver de meilleure, pour donner le tresor que je poſſède encore. —Alez, ma Fille! (dit le Jeunehomme): Jamais je ne verrai d'autre Femme que Celle qui me quitte: Qu'elle dise à quel prix elle ſe met: Je lui donnerais mon ſang, ſi elle l'exigeait-. La Jeuneſille ſe retira.

»Dès qu'elle fut partie, Zefire rentra, mais avec ſa Mère. Zefire courut ſe jeter dans les bras du Jeunehomme,

en lui disant. —Je me donnerais tout-à-l'heure, ſi Maman y conſentait. Mad. Ogret obſerva au Jeunehomme, Que Zefire, était ſa quatrième Fille : Qu'elle était pucelle ; que ſes trois Sœurs-aînées avaient chacune un Amant, dont elles alaient devenir les épouses : Qu'il ſe tâtât, pour ſentir, S'il aurait la force de les imiter ?

Le Jeunehomme était trop épris, pour hesiter. Il jura d'épouser Zefire. On lui repondit, qu'il ne la poſſederait, qu'après le mariage. Il falut ſe ſoumettre. Il demanda ſeulement, qu'on ne le fit pas languir. Il ſortit ».

Je pourrais vous quitter ici. Mais je ne veux pas vous faire payer ces Hiſtoires plûs chèr que vous ne les vendrez au Libraire. Je vais vous donner le denoûment.

» Sofie ét Zefire étaient connues de leurs Amans pour ce qu'elles étaient.

Mais Angelique ét la rouge Adèle étaient regardées comme des Filles ordinaires. Le même jour que Zefire eut un Amant, elle fortit le foir avec fes Sœurs (c'eft le foir que nous les avons vues); Elles venaient prendre l'air un inftant. Mais ayant aperçu le Marchand-Drapier, elles rentrèrent precipitamment, non de peur d'en être vues, mais pour ne pas fe promener avec lui dans le Jardin, ét ne pas donner occasion à Quelqu'un de l'inftruire. Le Marchand-Drapier les voyant fuir, les fuivait, quand il fut arrêté au pied de l'efcalier-de-paffage, par le Chevalier *des-Monettes*, amant d'Adèle.

»—Vous courez après ces Jeunes-perfones (dit le Chevalier). —Oui. —Les connaiffez-vous ? —Oui. —Qu'en dites-vous ? —Mais beaucoup de bien ! Je dois en épouser Une. —Laquelle ? —La Plûs-belle. —Qu'eft leur Mère ?

—Une bonne Bourgeoise, qui vit de ſon bien. —Bon !... Moi j'épouse auſſi la Plûs-belle. —Hâ ! mon Beaufrère, ou mon Rival ! Entrons enſemble pour nous éclaircir ? —Non ; causons unpeu. Ils rentrèrent dans l'alée.

» Au même inſtant, un Orloger, de la connaiſſance du Drapier, les aborda. —Tu étais ſur les pas des Houris ! (lui dit-il). —Qu'eſt-ce que les Houris ? —Ces ſix Belles, qui viennent de rentrer. —Comment ſais-tu que ce ſont des Houris ? L'Orloger lui raconta ce que je vous ai dit. Le Drapier ſe mordit les lèvres : mais il ne dit mot. Il quitta l'Orloger, ét dès qu'il fut ſeul, il ala ſe presenter à la porte deshonnête. La Portière l'introduisit miſterieusement. On lui donna ſucceſſivement quatre Joliesfilles, mais ce n'étaient plus Sofie, Angelique, Adèle ét Zefire : Elles n'exer-

çaient plus leur art voluptueux, depuis que les mariages étaient assurés. Le Drapier ne vit rien.

» On le fit sortir, après lui avoir offert la Noire ét la Cuivrée, qui s'esquivèrent comme les Houris. Il ne fut pas très-pressant avec elles, il aimait trop Angelique. Il ala chés elle par la porte honnête.

» Franc ét sincère comme il était, mais polie, aulieu de lui ouvrir son cœur, en blessant la delicatesse, il demanda un entretien à la Mère, pour lui conter tout ce que l'Orloger lui avait dit. Mad. Ogret ne lui repondit pas: Elle fit entrer ses trois Gendres futurs, qui venaient d'arriver, ét leur dit, d'agir avec le Quatrième, comme leur prudence le demanderait. On l'instruisit, afin qu'il prit des precautions; ét il épousera comme les Trois-autres ».

Elise difparut, en achevant ces mots.

J'ai fu depuis fon recit, que les quatre mariages f'étaient faits. Angelique eft devote avec fa Bellemère, dont elle eft cherie, ét qui la vante à tout le monde, comme un Modèle... ét fa manière de fe mettre eft fi differente de ce qu'elle était au *Palais-royal*, que Perfone ne peut la reconnaître à l'Apport-Paris. Adèle eft dans le Pays-étranger. Sofie eft montée dans la Magiftrature. Pour Zefire, idole de fon Mari, elle le fuit dans les Garnisons, ét lui eft fcrupuleusement fidelle...

Il nous refte à faire l'hiftoire des deux Houris de *couleur*.

XXI.me F I L L E:

E S T H E R.

Lorsque Mad. Ogret eut acheté cette belle Noire, (nous dit Elise), elle l'amena d'abord à ses Filles, qui s'éprirent pour elle d'une telle amitié, à-cause de la douceur de sa fisionomie, qu'elles supplièrent leur Mère de la traiter comme elles-mêmes. Mad. Ogret, malgré tout, est bonne mère; elle y consentit. Sofie ét ses Sœurs apprirent le français à Esther, qu'elles nommèrent ainsi; car elle n'est pas encore batisée: ét c'est ce qui sera son bonheur.

» Dès qu'Esther sut parler, les Jeunes-Ogret s'empressèrent de lui demander son histoire. Esther avait alors douze ans; il y en avait quatre, qu'elle avait perdu son Père, trois qu'elle avait

été enlevée d'Afrique; deux qu'elle était arrivée en France, ét une, qu'elle était au Couvent des Houris. Je vais tâcher de vous rendre ſon recit tel que je l'ai entendu; car j'étais alors une des Materielles de la Maison. C'eſt elle qui va parler.

» Je ſuis née dans un Pays bien chaud, comparé à celui-ci, ét qu'on nomme chés nous *Iouda*, ét vous *Juida*. Mon Père était vieux ét riche; il alait tous les jours chés le Roi. Or il faut ſavoir que, chés nous, tout appartient à l'Aîné des Fils, les biens, les Femmes, les Enfans de ſon Père. Nous étions plûs de cent Enfans; ét notre Aîné, qui avait trentecinq ans, était bien dur, au ſentiment de tout le monde. Et mon Père lui disait ſouvent: —Nouhah! Nouhah! tu-eſt trop dur! ét j'émanciperai toute ma Famille, en mourant, depeur que tu ne la traites

en esclave, ét que tu ne pousses la barbarie jusqu'à la vendre aux Europeans-! Et Nouhah repondait : —Vous êtes le maître, mon Père-. Mais le Mechant craignit l'effet de cette menace, ét il commit un crime horrible.

» Il ala trouver le Roi, qui était à-peuprès de son âge, ét qui l'aimait beaucoup, ét il lui fit entendre, que le zèle de sujet l'emportant sur la piété-filiale, il lui devoîlait un complot de son Père, pour livrer le Royaume au Roi d'Agra, ancien Suserain d'Iouda. Le Roi crut le mechant Fils : Il manda le Vieillard, lui fit mille caresses, ét au moment où mon Père s'inclinait devant lui pour le remercier, il tira son sabre, ét lui fit tomber la tête.

» Tous les biens, les Femmes ét les Enfans d'un Homme tué des mains ou par les ordres du Roi, sont confisqués, ét ce sont les Femmes du Roi qui vont,

comme des furies, faire la confiſcation; parcequ'elles n'ont que cela ét leur travail pour ſubſiſter. Mais le Roi declara, qu'il remettait la confiſcation au Fils-aîné, du Puni. Ce qui mit toutes les Reines bien en colère!

» Or ma Mère était l'épouse favorite de notre Père. Mon Frère-aîné, par la loi du pays, a le droit de prendre ſes Bellesmères pour femmes, d'en faire ſes Servantes, ou de les vendre : Mais ſ'il couche avec elles, il ne peut plus les faire ſes eſclaves, ni les vendre ; elles deviennent ſes femmes. Nouhah brûlait pour ma Mère. Dès que ſon Père fut mort, il vint lui demander, ſi elle était enceinte? Ma Mère, qui voyait ſes ieux étinceler, ét qui ne ſavait quel était ſon deſſein, voulut éviter de paſſer dans ſes bras, le jour même de la mort de ſon Mari : Elle le pria d'attendre quelques jours,

pour ſ'aſſurer qu'elle ne l'était pas : car ſi un Fils *voyait* la Femme de ſon Père enceinte, c'eſt comme ſ'il voyait ſa propre Mère; il ſerait inceſtueux, ét puni de mort. Nouhah fremit de rage ét de luxure. Alors m'ayant apperçue, il demanda, ſi j'étais nubile; car on l'eſt dès huit ans, dans notre pays. Mais moi, j'étais plûs tardive, peutêtre, parcequ'il y avait du ſang portugais dans celui de ma Mère; une de ſes Ayeules étant de cette Nation ; je n'ai été nubile qu'à dix ans.

» Sur la reponſe de ma Mère, que je ne l'étais pas encore, le brutal Nouhah nous prit toutes-deux violemment par le bras, ét nous fit jeter au rang des Eſclaves. Quelque-temps après, il nous conduisit à un Vaiſſeau europeau, qui ſetrouvafrançais, ét nous vendit. Nous partimes par un beau-temps. Nous ne fumes pas enchaînées. Ma Mère fut

deſtiné

deſtinée aux plaisirs du Capitaine. Pour moi, des Europeans, ét ſurtout des Français, devaient me regarder comme une Enfant : on ne fesait pas attention à moi.

» Un-jour, le Pilote, homme fort ét vigoureux, trouva ma Mère ſous ſa main. Il lui fit ſigne, en jurant, de ſe coucher. Elle refusait. Il la renverſa, ét la força. Elle ne cria pas cependant, depeur de causer un malheur. Mais le Capitaine ſurvint. Il tua du même-coup le Pilote ét ma Mère, dont les corps furent jetés à l'eau. Cette action aliéna l'Équipage : On ſe jeta ſur l'Aſſaſſin, on le lia, ét l'on le amena le Vaiſſeau à un port de France.

» Le chargement n'était pas en Eſclaves ; il ſ'y en trouvait très-peu. On me vendit, à Larochelle, ét ce fut une Dame, toute prête à ſe rendre à Paris, qui m'acheta. Le Fils de cette Dame

me trouva de ſon goût, ét voulut m'aſſujetir à ſes fantaisies. Sa Mère nous entendit, accourut, le gronda, d'une manière très-inſultante pour moi, ét chercha l'occasion de me vendre. Elle choisit votre Mère, dont elle connaiſſait l'état, pour m'éloigner d'autant plûs ſûrement de ſon Fils.

» Vous ſavez le reſte de mon hiſtoire, mes Bonnes-amies: Vous m'avez traitée en ſœur; votre Mère m'en a ſervi, ét j'ai encore ma fleur; bienfait ineſtimable! puiſque ſi je trouvais mon Jeune-amant, je mettrais mon bonheur ét ma gloire à la lui faire cueillir ».

» Voila ce que dit Eſther. C'eſt à moi d'achever.

» Un de ces jours (car c'était à la fête des noces des quatre Sœurs), un Jeune-homme en deuil aperçut Eſther, qui montait en voiture. Il fait un cri, ſ'élance à la portière, au riſque de ſe

faire écrâser, ét parle à la belle Noire. C'était ſon Amant. Elle lui permit d'entrer auprès d'elle. Ce Jeunehomme n'a que dixhuit ans. Il apprit à ſa Maîtreſſe, que ſa Mère était morte; qu'il était émancipé, ét cependant ſous la dependance d'une Tante fort-devote. Ils renouvelèrent ainſi connaiſſance, ét ſe promirent de ſe voir tous les jours.

» Il vint dès le lendemain. Mad. Ogret était prevenue par Eſther, ét par ſes Filles, qui ſ'intereſſaient vivement à la Jeune-Noire, alors âgée de 13 ans, mais parfaitement developée. Madame Ogret reſta presente à l'entretien, examina le Jeunehomme, le ſcruta, ét le trouvant aſſés amoureux pour épouser, resolut d'agir avec adreſſe.

» Elle ala chés la Tante devote, lui vanta la naiſſance, la beauté, le caractère, les mœurs d'Eſther: Et la voyant émerveillée, elle ajouta: —Elle n'eſt

pas encore batisée; elle le ſera la veille du mariage, ét vous donnerez à votre Neveu, une Epouse digne d'entrer au Ciel-. Telle eſt la force d'une raison donnée à-propos, par une Perſone adroite! La Dame ſ'attendrit; elle n'envisagea plus dans Eſther, que l'innocence baptiſmale. Elle la voulut voir: La Jeuneſille fut conduite chés elle, ét la charma par ſa douceur. On engaja la Dame à être ſa Mareine; ét alors, devenue ſa Mère-ſpirituelle, elle en prit tous les ſentimens: Elle disait à ſon Neveu: —Tu ſeras mon Gendre, ét Dieu te benira, en conſideration de la pureté-d'âme de ta Femme-.

» Eſther ſera batisée demain, ét mariée après ».

Tel fut le recit d'Elise, rencontrée aubout de quelques ſoirées d'abſence.

XXII.me FILLE:

ZILIA.

Je m'acquite aujourd'hui de mor bail avec vous (nous dit Elise) : Car en-verité, je me croirais mariée, ſi je continuais plûs longtemps à ne parler qu'au même Homme : Or vous ſavez quelle horreur j'ai du mariage !

» Zilia, la plûs ſeduisante des Creatures, car je l'ai vue avec les Hommes, nous eſt venue d'Eſpagne. Elle ne ſavait que ſa langue naturelle, ét un peu d'eſpagnol, quand un Juif, qui l'avait amenée à Paris, pour la proſtituer, eut occasion de connaître Mad. Ogret. Il voulait dabord la lui louer : mais les Filles de la Dame, ét Eſther elle-même, ne l'eurent pas plûtôt avec elles, qu'elles declarèrent à M. le Juif eſpagnol, qu'elles ne la ren-

draient jamais. Il voulut ſe plaindre au Lieutenant de Police M. *Decroſne*, qui exiſtait encore : Mais Mad. Ogret, qui eſt éloquente, ſe presenta, pour plaider ſa cause contradictoirement, la gâgna, ét l'Iſraélite fut honni.

» En ſortant, elle dit à cet Homme : —Je ſuis plûs honnête que vous : Je vous offre une ſomme. —Je veux cent louis-! (repondit le Juif). Mad Ogret qui a l'âme grande, le conduisit chés elle, lui en remit centcinquante, lui fit donner quittance, ét devant lui, remit le papier à Zilia, en lui disant de le conſerver. Le Juif ſe retira, ſurpris, mais ſans avoir pu concevoir ce que c'eſt que la generosité : c'eſt une vertu trop loin des mœurs de ſa Nation.

» Zilia fut aſſimilée aux Filles de la maison, ét à la Belle-Noire : Elle reſta Houris. Inſenſiblement, elle ap-

prit le français, ét ce fut lorsqu'elle ſut parler, qu'on lui demanda ſon hiſtoire. Il faut dire ici, qu'Eſther ét Zilia, nées dans des climats chauds, portaient le charme des preludes plûs loin que les quatre Sœurs ; c'eſt pourquoi elles leur ſuccedaient, aulieu de les preceder. Elles donnaient le dernier periode de la volupté, ét en ſortant de leurs mains, ſouvent un Vieillard, mari d'une Jeune-épouse, qu'il amenait par la porte honnête, ét qu'il fesait tenir dans une chambre voisine, ſe trouvait dans le cas de la feconder, quoique ſeptuagenaire. Ce qui prouve que MAD. Ogret, femme très-philosophe dans notre état, ſait joindre l'utile à l'agreable.

—Nous ne ſavions pas ce trait! (interrompimes-nous), ét nous vous en remercions.... Il eſt très-intereſſant de le ſavoir... (ét de le publier-!) penſames-nous.

» Ne m'interrompez plus, ou je termine la ſeance, ét il vous en coûtera ſix francs de plûs, pour une ſeule phrase...

» Zilia commençant à écorcher le français, les cinq Amies la prièrent de leur faire ſon hiſtoire, que je vais tâcher de rendre le mieux que je pourrai.

»—J'ai quatorze ans: Je ſuis originaire de *Quito*, capitale du Perou, ét née à Boſton. Ma Mère, deſcendante des Incas, par ſon Père ét ſa Mère, dont la Famille avait toujours vêcu ſous la protection des Vicerois, était deſtinée à épouser Un de ſes Cousins; lorſqu'elle fut aperçue par un Jeune-Français, marin de profeſſion, qui était envoyé à Quito par le Gouvernement. Soit que ma Mère fût reellement belle, ſoit que le Jeune-Français n'eût pu trouver d'autre Femme, il la pourſuivit de la manière la plûs vive ét la

plûs secrette. Ma Mère sans-doute le trouva aimable, ou il lui fit violence ; c'est ce que j'ignore : mais elle devint enceinte de ses œuvres. Sa Famille en fut très-fâchée, lorsqu'elle s'en aperçut ! On n'osait se plaindre au Viceroi, depeur d'être puni : On n'osait pas nonplûs proposer au Jeune-Français d'épouser ma Mère. Il falut devorer sa douleur.

» Cependant le temps fixé au Jeune-Français, pour s'acquiter de sa commission, venait d'expirer. Il annonça qu'il alait partir. Comme on s'imaginait qu'il n'avait *comprimé* ma Mère qu'une-fois, ét qu'il ignorait son état, l'on était dans la securité. Mais ils s'étaient revus ; ils s'aimaient, ét le Vaisseau étant parti le soir, par un vent frais, pour retourner dans l'Amerique anglaise, alors à la veille de se soulever, on ne trouva plus ma Mère.

» Elle arriva, prête à me donner le jour, à *Boston*, où je vins au monde. Mon Père ét ma Mère se rendirent à *Philadelphie*, où ils me laissèrent, âgée de 15 mois. Mon Père ala combatre, ét disparut. Ma Mère revint auprès de moi, sans pouvoir encore se faire entendre, ni en français, ni en anglais: Elle m'éleva, des debris de sa fortune, jusqu'à l'âge de sept ans, en me parlant toujours peruvien. Mais j'appris un peu d'anglais avec mes Compagnes. Elle partit alors pour le Perou, où elle arriva, lorsque j'eus huit ans.

» Son Père ét sa Mère étaient morts. Le Viceroi s'était emparé de leur fortune, ét il traita ma Mère d'imposteuse, quand elle se nomma. Il la fit mettre en prison, où elle mourut de douleur.

» Quelque-temps après, mon Père, qui avait été fait esclave ét retenu par les Sauvages, se presenta, pour

reclamer ma Mère, ét moi avec elle. On le reçut fort mal ! Il m'enleva ; j'avais alors neuf ans, ét me conduisit en France. Ce fut de là, qu'il adressa ses plaintes au Gouvernement espagnol. Mais il disparut, avant d'avoir obtenu justice.

» Il m'avait donné pour duègne, une Mulâtre-creole des *Antilles*, qui s'empara de tout ce que me laissait mon Père, ét me conduisit à Paris, où elle m'a vendue à votre Mère, comme étant sa fille. Je ne la suis pas. Je ne pus alors la dementir, n'entendant pas le français : mais j'ai souvent entendu raconter à ma Mère, ét à mon Père lui-même, ce que je viens de vous dire- ».

» Tel fut le recit de Zilia la peruvienne. Vous savez son emploi chés Mad. Ogret. Elle y était la dernière des Houris. Un de ces jours, il est

venu chés MAD. Ogret, par la porte des *Filles*, un Homme basané, qui paraiſſait fort triſte. Eſther n'était deja plus au nombre des Amuseuses; Zilia était la ſeule reſtante des ſix. On hesitait à la faire paraître. Mais cet Homme était plongé dans une rêverie ſi profonde, qu'on voulut l'en diſtraire. On introduisit Zilia auprès de lui. Elle ſ'avança vivement, ét lui prit la main. Il leva les ieux ſur elle, fit un mouvement bruſque, la regarda encore, ét lui demanda, Quî elle était? —Zilia De Fremont... —De-Fremont! Zilia!... Votre Mère?... —Eſt de Quito, fille des Incas; un Ieune-Français, M. De-Fremont... —Ma Fille!... oui, c'eſt elle.... Je retrouve ici ma Fille... proſtituée.... Je veux tuer la Malheureuse!... —Arrêtez, ô mon Père!... car je vous reconnais auſſi.... La Dame, chés laquelle je ſuis, eſt ma bienfai-

trice-!... Et elle lui conta, comment elle était encore pucelle ; comment la Duègne-creole l'avait vendue : Elle lui fit l'histoire du mariage des Cinq-autres Houris. M. De-Fremont l'écoutait, sans l'interrompre. Enfin, il lui dit plûs calme :

„—Ma Fille, ma chère Zilia! d'après ce que tu me dis, je vois que je dois beaucoup à la Dame Ogret; je lui en marquerai ma reconnaissance : Mais je punirai l'Infame qui t'a vendue... Alons, prepare-toi à quitter cette maison : C'est dans celle de ton Père que tu dois vivre. Je vais remercier Mad. Ogret, ét lui donner ce qu'elle me demandera, ne voulant pas disputer sur le prix de ma Fille-.

„ Mad. Ogret avait entendu les cris du Père ; elle accourait, ét se presenta. —Je ne demande rien, Monsieur, que votre amitié, son ressouvenir, ét

ſa reconnaiſſance pour mes Filles, qui l'ont aimée comme une Sœur. Emmenez-la ; voici tous ſes effets. Trop heureuse d'avoir conſervé une Fille à ſon Père ! —Vous êtes une bonne Femme ! (ſ'écria M. De-Fremont) : Alons, je ſerai votre ami. J'ai un parti pour ma Zilia. Il faut m'aider à lui donner d'honnêtes informations ? —Rien ne m'eſt plûs facile ! (ſ'écria Mad. Ogret): J'ai deux reputations differentes : Je ſuis une bonne Bourgeoise, vivant de ſon bien, en ſortant par ma porte de la rue de-*Richelieu*. J'ai marié mes Filles ; j'ai gâgné ; je vais me retirer, ét vous pouvez me nommer Mad. N*** (elle dit un nom très-approchant au ſien), comme tenant la penſion où votre Fille a demeuré-.

» C'eſt ce qu'a fait M. De-Fremont. Mad. Ogret quitte le *commerce*, ét la plûs Honnête-femme de notre art, va

l'abandonner à ſa turpitude, ſi quelque Femme, de-genie-comme elle, ne le relève ». Adieu-......

» J'alais oublier de vous dire un mot de la petite Zoé! J'aurais-pu vous faire une ſoirée à part de cette Hiſtoriette. Mais, je ne ſais; j'ai des preſſentimens, des inquiétudes! ét jamais ils ne me trompent! A chaque mot, que je vous dis, il me ſemble, que c'eſt pour la dernière-fois que je vous parle. —Ne croyez-pas à ces chimères! (lui dimes-nous): à-moins que vos inquiétudes ne ſoient des remords-. Elise ſoupira.

» Le ſort de Zoé à tellement touché le cœur des quatre Sœurs, ſurtout de Zefire, qu'elles l'on regardée comme un Objet ſacré. Elle avait échappé au peril, avec l'Amant de Zefire; elles n'ont plus permis qu'elle y fût exposée. En-conſequence, dès le même jour, elle fut declarée Fille de la maison,

du consentement de Mad. Ogret, ét elle n'entre, elle ne sort plus que par la porte-honnête. C'est le Mari de Zefire, qui lui cherche un établissement; ét les Hommes des cinq autres Belles veulent contribuer à sa dot. Le Jeunehomme qu'on a trouvé, est d'une jolie figure: mais il est sourd à-demi. C'est un Etranger, d'un pays limitrophe à la France. Il en est devenu éperdûment amoureux. On aura soin que jamais il ne soit instruit. La Petitepersone, de son côté, est ravie d'être tirée d'un état, qu'abandonnent ses Protectrices. Car vous sentez que Madame Ogret va vendre son fond. J'en serais bien tentée! Car il faut une Femme d'un certain merite, pour en tirer parti. Une Matrullê ordinaire tromperait grossièrement, detruirait la confiance, ét tout s'écroûlerait-».

Nous observames à Elise, que nous

ne lui croyions pas le talent neceſſaire: qu'il falait avoir un fond-de-bonté, d'humanité, qui lui manquaient, pour remplir la place de Mad. Ogret. Elle nous regarda d'un air enflâmé: Puis tout-à-coup ſe rendant-juſtice, elle nous repondit: —La bonté, la vertu, tout ce qu'on loue tant, dans le monde, ſert-il reellement à quelque-chose? Cela peutêtre; mais je n'ai pas la faculté de le ſentir-!

Elise nous quitta, en achevant ces mots... Helas! cette Infortunée n'a pas la faculté d'être vertueuse!... Elle était à la veille d'éprouver le plûs grand des malheurs. On a été inſtruit de ſa cruauté envers les Enfans des Pauvres-gens, dont elle ſe ſervait, ét on a cru, hier, devoir la ſequeſtrer de la Société. Elle eſt condamnée à dix ans d'Hôpital!

XXIII.me FILLE:

DOROTHÉE.

Mad. Ogret n'eſt pas la ſeule Matrullê ingenieuse du Palais-royal. Un-ſoir que nous nous y promenions, en regrettant qu'Elise eût ſi bien merité d'être ſequeſtrée, nous aperçumes quatre Nimphes, qui traverſaient rapidement le bout du Jardin, pour gâgner l'eſcalier de l'hôtel Penthièvre. Nous les ſuivimes, ét notre empreſſement ayant été remarqué, l'Une d'elles ralentit ſa marche, pour nous attendre. Nous lui fimes notre proposition ordinaire, qu'elle communiqua aux Autres; ét l'on conſentit à nous la laiſſer, à-condition, que nous ne nous promènerions que dans l'Alée des *Honteuses*, la plûs voisine du *Club*, ou ſous les Arcades, du même côté.

Celle que nous avions retenue, s'appelait *Corisandre*; ét ses trois Compagnes, *Dorothée*, *Jeanne*, ét *Agnès*.

»—Vous voulez que je cause avec vous une demi-heure (nous dit elle): votre proposition est honnête, ét je voudrais que tous les Hommes ne m'en fissent que de pareilles. —C'est votre histoire, ou celle de l'Une de vos Compagnes, que nous vous demandons (lui repondimes-nous). —Je ne vous ferai pas la mienne: mais pour celle de Dorothée, la plûs belle de mes trois Compagnes, je suis prête à vous la conter? —Parlez-? (lui dimes-nous).

»—Dorothée est fille d'un très-vilain homme, appelé je crois *Quistrin*, ét d'une Mère charmante, fille d'un Homme très-connu. Elle a un Frère-aîné. Comme son Père est unscelerat, sa Mère ne put resister à ses mauvais-traitemens; elle le quitta, ét en se sepa-

rant, elle lui fit proposer de garder le Fils, ét de lui donner la Fille, qui était en nourrice? Mais le Monſtre, qui craignit que ſa Femme ne retirât l'Enfant, repondit que la petite Dorothée venait de mourir. La Mère le crut, ét demeura tranquile.

» Lorſque Dorothée a eu dix ans, ſon execrable Père, qui l'avait laiſſée au Village, étant alé la voir, il la trouva jolie; ét comme il avait tout diſſipé, il lui vint dans l'idée de ſe faire une reſſource de ſa Fille. Il l'amena donc à Paris. Mais il ne put executer par lui-même ſon mauvais deſſein. Il vint ici, trouva notre Maman *Yverkop*, par-hasard, ét lui proposa d'acheter ſa Fille, qu'il tenait par la main. Maman voulut ſavoir toutes les circonſtances ét dependances. Quiſtrin les dit, ét même il nomma le Père de ſa Femme, Madame ſ'aſſura de la verité, avant

de payer la ſomme convenue ; car il lui laiſſa l'Enfant.

» Dès qu'elle fut bien-ſûre que la Mère ét le Grandpère croyaient Dorothée morte, elle paya le prix de la Fille, cent écus, ét le même jour, elle mit Dorothée au Couvent, où elle nous fesait élever, Jeanne, Agnès ét moi. Elle prevoyait ce qui devait arriver, avec un Coquin, comme Quiſtrin.

» En-effet, dès le lendemain, il vint avec un Inſpecteur-de-police, pour reprendre ſa Fille, qui (disait-il), ſ'était enfuie de chés lui, ét qui ſ'était ſauvée chés la *Ployet* (c'eſt le nom d'une Matrullê, qui demeurait alors dans la Cité, où elle était encore Marchande-lingère). Maman nia d'avoir vu la petite Quiſtrin. On fit perquisition partout, ét le mechant Homme n'ayant pu prouver ce qu'il avançait, quoiqu'il eût amené deux faux Temoins, l'Inſpecteur ſ'en retourna.

» Maman, après cette ſcène, changea de quartier, ét vint dans celui-ci. Nous avions alors, Jeanne treize-ans, Agnès quatorze, ét moi douze. Dorothée accompliſſait ſa onzième, elle était preſque formée. Maman avait pour connaiſſance un vieux Chevalier-de-Saintlouis, qui lisait ſouvent la *Pucelle* de Voltaire. Et il disait à Maman : —La jeune Quiſtrin reſſemble à *Dorothée* ; la jeune *Firmin* à *Jeanne-D'Arc* ; la petite *Desplans*, à *Agnès-Sorel*, ét la petite *Wardin*, à Corisandre. Il faut leur en donner les noms ; leur en faire prendre les manières ét le caractère, d'après la lecture que je leur en ferai, dans le Poème divin de la *Pucelle* ; ét quand les Hommes viendront, vous donnerez la carte : —Voulez-vous Dorothée la devote ? Jeanne la vigoureuse ? Agnès la pudoreuse ? ou Corisandre la naïve ? Vous n'avez pas

d'idée combien cet arrangement singulier vous attirera de Pratiques ! Mais vous aurez la plûs grande attention, à ce que non-seulement vos quatre Heroïnes, mais leurs Doublantes, conservent toujours leurs caractères ! Car il faut avoir des Doublantes, & même des Triplantes, pour les cas de maladie, ou d'occupation-.

» Nous en sommes-là, aujourd'hui : Maman a douze Filles, qui portent les même noms que nous, qui singent nos caractères, ét qui nous doublent, nous triplent, ou nous quadruplent : Ce qui fait que Maman nous peut menager».... Adieu : La demi-heure est au moins écoulée-.

Elle s'éloigna, en nous laissant l'adresse de MAD. Yverkop.

¶ Nous n'aurions jamais deviné ces faits : Où l'Auteur, homme très-repandu, les a-t-il trouvés ?

XXIV.me FILLE:

JEANNE.

Le lendemain, nous nous rendimes chés la Matrullê aux Heroïnes de la *Pucelle*. C'était le tour de Jeanne: Elle en était prevenue: Elle nous donna la main, ét le chapeau ſur l'oreille, elle vint au Palais-royal avec nous.

»—C'eſt ma propre hiſtoire que je vous ferai (nous dit-elle intrepidement): Ecoutez-moi.

» Je ſuis fille d'un Boucher, ét.... de ſa Sœur. Ainſi, vous voyez que je ne pouvais être avouée dans la Société; il falait que je devinſſe ce que je ſuis.

» Mon Père ét ma Mère étaient reſtés orfelins. Ils annoncèrent auſſitôt le deſſein de ne pas ſe marier, ét de

vivre

vivre ensemble dans un seul établissement. Le monde est quelquefois si bête ! qu'il n'y eut Persone qui n'approuvât ce projet, ét qui n'en louât l'execution : Cependant, il n'avait pas le sens-commun : Car, de deux choses l'une ; ou le Frère ét la Sœur devaient vivre ensemble celibataires, ét alors ils aneantissaient la maison de leur Père : Ou ils devaient faire des Enfans ; ét alors se cacher, vivre dans des transes continuelles, sans pouvoir élever honorablement leur Famille. Ce fut ce dernier parti qu'ils prirent.

Ma Mère était charmante ; mon Père bel-homme, ét ils s'aimaient d'amour autant que d'amitié.

» Je suis l'aînée. On cacha ma conception, ma naissance, mon éducation. J'eus successivement deux Sœurs ét un Frère. Tout cela vit : Mes Sœurs sont de mon état, ét notre Frère

eſt Jockei d'un Seigneur. Ce fut en lui donnant le jour, que ma Mère mourut. Notre Père en fut au-deseſpoir... Il ſentit qu'il ne lui ſurvivrait pas. Mais l'envie de nous élever lui fesait chercher de la diſſipation. Il traîna quelques années.

» A ſa mort, j'avais dix ans, ét mon Frère en avait cinq. Mes deux Sœurs étaient de neuf ét huit ans. On ne ſavait quî nous étions : on eut recours au regîtres, ét on ne trouva que des noms ſupposés. On ſe douta du vrai. Tous nos Parens Bouchers, qui heritaient de notre bien, nous regardèrent avec horreur. On ne daigna pas même nous mettre à l'hôpital : on nous laiſſa prendre aux Femmes du voisinage, qui ſ'entretenaient de notre origine, comme d'une monſtruosité. Je tombai entre les mains de Mad. Ployet, la lingère, qui était venue à la vente. Elle me

preferait à mes Sœurs, que prirent des Femmes-du-monde. Elles ſont aujourdhui très-jolies, quoique ſucées: L'Une eſt le petit Corſet-rouge, que vous voyez au Palais-royal, une badine à la main; l'Autre, qui eſt grande ét fluette, comme toutes les Jeunesperſones, a été plûs-heureuse; elle a trouvé un Homme qui l'entretient, ét elle l'aime beaucoup! C'eſt le caractère ét la reſſemblance de ma Mère.

» Pour moi, je ne ſais de quî je tiens: Je ſuis un Cesar. Dans les commencemens de mon ſejour chés une Femme-du-monde, je fesais, quoique malgré moi, tout ce qu'exigeaient les Hommes. Mais devenue plûs forte, il m'arriva par-hasard de me livrer à mon caractère. Cela me reüſſit: Je devins alors une tigreſſe: Je rebutai les Hommes, je me batis avec eux. Il y en eut qui trouvèrent cela delicieux. Madame

alors imagina de nous donner les noms des Heroïnes de la *Pucelle*, qu'elle nous fit lire tous les jours, jusqu'à ce que nous la sussions par-cœur. Je fus Jeanne. On n'entrait dans mon boudoir, que pour faire assaut, au fleuret, à la lute, à l'adresse : Mon Homme commençait par payer, ét il m'avait, s'il pouvait me soumettre. Il arrivait de-là, que je renvoyais la plupart du temps mes Amans l'oreille basse, ét batus. Ils revenaient ordinairement jusqu'à ce qu'ils m'eussent subjuguée, ét j'en ai vu plûs d'Un n'obtenir la palme, qu'à la quarante ou cinquantième visite.

» Voila où j'en suis. Mais à-mesure que ma raison se develope (j'ai dixsept ans), je sens combien mon état est miserable! Ce que je fais, me va, parceque je suis jeune, fraîche, assés jolie : mais dans quelques années, Per-

ſone ne ſ'embarraſſera de me vaincre. Alors, reduite au rôle de mes Pareilles, je vegeterai dans la honte ét le mepris.... Hâ! que j'aurais de reconnaiſſance pour l'Homme, ou la Femme, qui me tirerait de ma triſte ſituation-»!

Ce fut ainſi que ſ'exprima Jeanne. Nous en fumes ſi touchés, que nous resolumes de la presenter à Madame la Mère, dont le cœur eſt ſi bon! Nous ne doutons pas, que ce recit extraordinaire, que nous alons lui faire lire ſur l'épreuve, ne l'intereſſe, ét qu'elle ne deploie ſa bienfesance ſur Jeanne, ſur ſes Sœurs, ét ſur ſon Frère.

NOTA. Nous ne nous ſommes pas trompés: Madame la Mère a été intereſſée, à la lecture de cette hiſtoire; elle a voulu voir Jeanne, ét l'air fier de cette Jeunefille lui a plu. Elle a chargé deux Artiſtes, un Musicien, ét un

Maître-des-ballets, de ſavoir à quoi elle eſt propre. On eſpère que c'eſt pour la danſe. Madame la Mère eſt dans la diſposition de tout payer, pour former ſa Protegée, ét la faire recevoir dans un de nos Spectacles. Mais nous avertiſſons, qu'on n'en previendra pas le Public.

¶ Nous apprenons que d'avides Colporteurs, d'anciens Eſpions-de-police, &c. inſtruits de l'impreſſion de notre Ouvrage, veulent nous prevenir, par une de ces Productions infâmes ét calomnieuses, telles que *le Marechal-des-logis*, ét la *Liſte-des-C....* Nous n'envions pas leur coupable travail.

XXV.me FILLE:

AGNÈS.

Ce fut avec le plûs grand empreſſement que Dorothée, inſtruite par Jeanne, ſortit avec nous le lendemain.

»—Je vais vous faire l'hiſtoire d'Agnès (me dit-elle). C'eſt une charmante Fille! ét enverité, c'eſt un meurtre qu'elle ſoit dans une maiſon comme la nôtre! Elle eſt d'une pudeur... plûs grande que celle d'une Honnêtefille!... Mais cela eſt reel, ét point-du-tout affecté!... Elle ne ſe bat pas, comme Jeanne: mais quand on l'a miſe avec un Homme, elle defend tout l'un après l'autre, d'un air de langueur intereſſant, qui remue l'âme. Auſſi, a-t-elle toujours les mêmes Pratiques, qui ſont en petit nombre, mais fidelles.

» Elle eſt fille d'un Chanoine ét de ſa Nièce. Le Chanoine vit encore. *Agnès-Noyau*, ſa mère, n'avait pas quinze ans, quand ſon Oncle, gros homme court ét bourgeonné, qui ne ſ'embaraſſa pas trop de la ſeduire, entra dans ſa chambre la nuit, ſe mit dans ſon lit, ét ne l'éveilla que par ſon entreprise. Agnès pleura ; mais cela ne fit rien : L'Oncle revint tant qu'il voulut... La groſſeſſe ſ'étant déclarée, il la mit chés une Sageſemme, où elle reſta quatre mois. L'Oncle avait ordonné de porter Ce-qui-viendrait aux Enfans-trouvés: mais Agnès pria tant, promit tant, qu'on mit ſa Fille en nourrice.

» Après ſon retabliſſement, elle retourna chés ſon Oncle. Elle paya de ſon argent les mois de Nourrice. Elle fut encore violentée. Mais-pour-le-coup, elle declara qu'elle avait conſervé ſa Fille, ét elle ajouta fermement,

qu'elle n'accorderait rien, qu'on ne lui promit d'en prendre soin, ét d'un second Enfant, s'il en venait. Le Chanoine promit tout, ét Agnès se donna.

» La pauvre Jeunefille redevint enceinte. Elle ala passer quatre mois chés la Sagefemme; elle eut un Fils, ét mourut. Ce Garson fut mis aux Enfans-trouvés; ét comme la Fille était deja jolie, le Chanoine hesita sur ce qu'il en ferait. Il paya pour elle jusqu'à l'âge de dix ans, une mediocre somme: Mais la Nourrice s'en contentait parcequ'elle l'aimait comme sa Fille.

» A l'âge que je viens de vous dire, le Chanoine fit venir Agnès chés lui, ét la mit servante audessous d'une jolie Gouvernante qu'il s'était donnée. Cette mechante Fille s'aperçut bientôt que le Chanoine avait de la tendresse pour Agnès, ét ne sachant pas

ce qu'elle lui était, crut que c'était de l'amour: d'autant-mieux, que le Chanoine appropriait Agnès, ét lui donnait des choses audeſſus de ſon état de Servante. Elle en devint ſi jalouse, qu'elle la voulut empoisonner. Mais ayant manqué ſon coup, parceque l'Apotiquaire l'avait trompée, ét qu'il l'effraya, en la menaçant, elle prit un autre parti: Elle voulut qu'on mît Agnès en apprentiſſage pour le linge: Or elle connaiſſait Mad. Ployet pour ce qu'elle était; ce fut chés elle qu'elle la plaça. Madame trouva la jeune Agnès charmante, ét tâcha de la gâgner. Elle ſut ſon origine par la Gouvernante, qui avait eu l'art d'en tirer l'aveu: Elle en inſtruisit Agnès, en lui representant, qu'elle n'avait rien à eſperer, ni à menager dans le monde. Ce fut par-là qu'elle la rendit *Fille*. Mais Agnès a tant de pudeur naturelle;

qu'elle n'a pu encore devenir effrontée.... Si vous pouvez lui rendre service, ainsi qu'à moi, vous ferez une bonne action, Monsieur-»?

»Nous nous sentions disposés à servir ces deux Infortunées. Rien n'était plûs facile, pour Agnès, à ce qu'il nous parut. Aussi, dès le lendemain, nous alames chés le Chanoine : Nous lui fimes un recit exact, qui l'étonna : Car il ne voyait plus Agnès, depuis qu'elle était sortie de chés lui : On l'avait repoussée, lorsqu'elle s'était presentée, ét la Ployet elle-même supprimait les lettres, que la Jeunefille pouvait écrire. Nous convinmes, avec le Chanoine, de ce qu'il y avait à faire pour sa Fille, qu'il a placée dans une maison honnête, à-l'insu de sa Gouvernante.

» Quant à Celle-ci, elle a le sort le plûs-singulier. C'est un mauvais-sujet. Dans l'intention de faire du mal au

Chanoine, ſ'il lui venait en tête de ſecouer le joug, elle a cherché ſon Fils : Elle l'a retrouvé aux Enfans de la *Pitié*, moyennant les renſeignemens de la Sagefemme. Ce Garſon, âgé de quinze ans, était très-joli. La mechante Gouvernante en eſt devenue amoureuse. Elle l'a fait venir à la maiſon canoniale, comme domeſtique, ſous le nom d'un Parent à elle. Le Jeune-garſon, auquel elle avait recommandé le ſecret, ſ'eſt bien comporté. Aubout d'un an, lorſqu'il a eu quitté les manières ignobles des Hôpitaux, la Gouvernante, âgée de vingtſix ans, ét fort belle-femme, a conſtaté ſa naiſſance, comme bâtard, ét ſ'en eſt fait épouser ſecrettement, c'eſt-à-dire, à-l'inſu du Chanoine. Nous avons decouvert tout-cela, ét nous venons d'en inſtruire l'imprudent Eccleſiaſtique. Son étonnement a été extrême ! Mais il diſſi-

mule, sachant que la mechante *Waltrin*, sa Gouvernante, est capable de tout.

»A l'égard de Dorothée, il lui est arrivé aussi des évènemens: Quistrin, son indigne Père, est mort dans les prisons, où il attendait une condamnation capitale. Nous croyions cet Homme absolument ruiné, parcequ'il était reellement dans la misère. Mais, quel a été notre joie, à sa mort, il y a huit jours, en trouvant qu'il n'y avait que ses revenus de saisis, à-raison d'une substitution à ses Enfans! Nous avons aussitôt mis la main à l'œuvre, pour deblayer tout-cela; nous avons fait reconnaître Dorothée à son Frère, nous-nous sommes arrangés avec le Chanoine, pour donner Agnès au Jeune-Quistrin. Dans le même temps, la mechante Gouvernante vient de mourir, d'une suffocation causée par la colè-

re, ét nous alons donner Dorothée au Jeune-veuf. Tel eſt l'heureuse tournure que nous ſommes parvenus à faire prendre aux choses, à-force de ſoins ét d'attentions.

¶ Sans le celibat, imposé trop indifferemment à tous les Ecclesiaſtiques, l'infortuné Chanoine, aurait-il mené une vie coupable, toujours preſſée entre le crime, ét la peine ?.... Hâ ! Concitoyens ! la Motion de l'Abbé-*Cournand* eſt un chefd'œuvre de raison, ét les Sots, les *Ariſtocrates*, peuvent ſeuls la condamner, ou ſ'en-mettre en colère !

XXVI.me FILLE:

CORISANDRE.

Avant que je fiſſe pour Agnès ce qu'on vient de lire, nous eumes un entretien; dans lequel cette aimable Fille nous fit l'hiſtoire de la Quatrième de ſes Compagnes, de cette jeune ét jolie Corisandre, qui n'avait du caractère de ſa Patrone, que l'intereſſante naïveté.

»—Mon aimable Compagne (dit Agnès); (car nous nous aimons tendrement toutes-quatre); eſt comme honteuse d'exiſter, à-cause de ſon origine, qui eſt pis que la nôtre, à toutes. Elle doit le jour à ſa Grand'mère... Une Femme de Province, y avait-eu, pendant l'abſence de ſon Mari, un Fils-adulterin, dont elle accoucha ſecrettement chés une Sageſemme de la Ville, appelée MAD. *Bourgoin*. Elle

y laiſſa ſon Enfant, qui fut élevé chés la Sagefemme Bourgoin, comme ſ'il avait été ſon fils: on l'appelait Cadet, ét il portait le nom de la Famille.

» Sa Mère qui demeurait alors à Paris, le manda, quand il eut quinze-ans. C'était un Enfant beau comme l'Amour. La Dame, qui l'avait eu à ſeize ans, était belle-femme dans toute la force du mot: Cadet Bourgoin (car il conſervait ce nom), devint paſſionnement amoureux de ſa Protectrice, qu'il ne connaiſſait que ſous ce titre. Il en était cheri. Enfin, un-jour, qu'il était ſeul avec elle, il ſe porta aux attaques les plûs-hardies. La Dame, pour ſe garantir, ne trouva pas d'autre moyen que de lui declarer ſa naiſſance. Bourgoin, qui volait à la victoire, ne la crut pas; il regarda ce qu'elle lui disait, comme une adroite ſuppoſition, & redoublant de temerité,

consomma son triomphe..... Sa Mère parut inconsolable. Mais ses larmes ne persuadèrent pas Cadet-Bourgoin : Il continua de lui soutenir qu'elle se trompait... Elle l'aimait sitendrement, qu'elle s'aveugla. Il ressemblait à son Père, qu'elle avait passionement aimé : Cette Infortunée pardonna.....

» C'est-delà qu'est venue Corisandre. Sa Mère fut obligée de faire pour elle, étant encore mariée, ce qu'elle avait fait pour son Père. Mais ici le bonheur nefut pas le même : Il y eut des doutes. Le Mari fit partir Bourgoin pour les Iles, decouvrit la petite Fille, sans pourtant connaître parfaitement son origine, s'en empara, ét à l'age de onze ans, la fit livrer à Mad. Yverkop, afin que deshonorée par la prostitution, peutêtre consumée par la debaûche, elle ne pût venir se presenter dans sa Famille.

» Corisandre a ſu tout-cela, par une Femme-de-chambre de ſa Mère, qui avait feint de ſeconder toutes les mauvaises-intentions du Père-putatif. Elle n'a voulu encore rien declarer à ſa Maîtreſſe, à laquelle le malheureux état de Corisandre, causerait peutêtre la mort. Elle attend celle du Mari, qui eſt très-âgé. Vous ſentez qu'alors le ſort de mon Amie pourrait bien changer.

» Corisandre, inſtruite de ſon ſort, a mis toute ſon attention à conſerver ſa pureté, à laquelle on na porté de grandes atteintes, que dans les commencemens de ſon ſejour chés Madame. Mais elle était ſi jeune, ét l'operation fut ſi peu complette, que le Phenix eſt comme rené de ſa cendre. Nous n'avons rien de caché l'une pour l'autre: nous nous aimons comme ſœurs; nous nous ſecondons dans nos deſſeins, pour

conſerver notre fraîcheur & notre pudeur, autant qu'il eſt poſſible; dans une maiſon comme celle-ci. Nous accourons au ſecours de notre Compagne, quand elle eſt trop preſſée, & nous tâchons de ne pas deplaire, en refusant. Nous ſavons, qu'en-general les Femmes ſont faites pour les Hommes: Mais la Femme-honnête ne doit agir que conformement à la nature: aulieu que nous nous trouvons obligées, nous-autres, à ſatiſfaire les fantaisies, les caprices. Notre attention eſt de remplir ce but, ſans nous degrader, ſans avilir notre ſexe, ſans en degoûter. Et ce n'eſt pas un art facile! Nous ſentons combien il eſt aisé à une Femme adorée de tous les Hommes, independante, qui n'accorde qu'en fesant grâce, de conſerver la dignité de notre ſexe, ét de ſ'élever à une ſorte de divinité: Mais une Infortunée, qu'on aborde en

payant ſes complaisances, ſon aviliſſement, ſa degradation, dont on exige la violation de la nature, en marchandant l'une après l'autre, chaque infamie à laquelle on la ſoumet, comment fera-t-elle pour ſe preserver? C'eſt pourtant ce que nous avons fait, moi & mes trois Compagnes, en n'employant jamais autre chose que l'amabilité. Vous ſavez l'hiſtoire de Jeanne. Quoique ſpadaſſine, elle n'eſt pas la moins aimable; elle met de la grâce dans tout ce qu'elle fait, dans la ſubjection, comme dans la victoire. Corisandre emploie la naïveté, elle tâche de toucher le Plûs-brutal, ét de ſ'en rendre maîtreſſe, en paraiſſant lui ceder. Dorothée employait le langage de la tendreſſe; moi, la pudeur. Nous avons preſque toujours réüſſi, ét le nombre des Brutaux indomptables a été ſi petit, que nous avons pu les écarter, ſans

nuire beaucoup aux interêts de Madame-».

Tels furent ét l'hiſtoire que nous fit Agnès, ét le diſcours philosophique qu'elle nous tint.

Nous avons decouvert à Madame*** le ſort de ſa Fille. Son Mari eſt mort, dans ces entrefaites, ét nous avons reclamé l'état legal de Corisandre, née à Paris, d'une Mère vivant ſous le même toît que ſon Epous. Les Coheritiers n'ont pas plaidé. Nous nous proposons de donner Corisandre pour femme au Frère de Jeanne; ſa Mère ét la nôtre ont goûté cette idée... Que de biens ferait un Homme puiſſant & bon, qui penetrerait dans l'interieur de toutes les Familles!

XXVIII.me FILLE:

CUNEGONDE.

Nous n'avons pas dit aſſés, dans notre *Preambule*, lorſque nous avons annoncé, qu'une Matrullê, actuellement au Palais-royal, fesait imiter les Femmes-de-qualité par ſes Elèves. Cette Femme va plûs loin : Penetrée depuis long-temps du projet qu'elle execute, nous avons ſu qu'elle *commande*, ét qu'elle *fait-faire* des reſſemblances. C'eſt ce qu'on va voir.

Nous paſſions un-ſoir au Palais-royal, quand nous fumes frappés de la vue d'une Dame que nous avons tendrement aimée. Notre ſurprise fut extrême ! car non-ſeulement c'était elle, mais c'était cette belle Perſone, telle que nous l'avons aimée il y a ſept à huit ans, avant qu'elle fût épouse ét mère. Nous

volons ſur ſes pas. Elle fuit devant nous, ét monte un eſcalier des Arcades. Nous entrons avec elle dans un appartement ſuperbe. Elle paſſe dans une pièce du fond, ét une groſſe Femme ſe presente. Elle avait l'air commun, bas ét mechant; ſon ſourire même ne paraiſſait que le raſſemblage de toutes les perfidies.

—Nous vous guettons depuis quinze jours, Monſieur le Causeur avec les Filles! (nous dit-elle): Vous voila pris dans nos filets. On dit, que vous faites l'hiſtoire des *Filles du Palais-royal?* Vous aliez m'oublier, ſi je n'étais venue à votre ſecours: Il n'eſt pas d'hiſtoire plûs intereſſante que la mienne, ét celle de mes Filles: Or je ſuis bien-aise que l'Europe connaiſſe mon talent. *Hoffmann*, mon compatriote, polytipait les caractères d'impreſſion: moi, je polytipe les Fem-

mes : Celle que vous venez de voir eſt moûlée ſur Mad. Z*** votre couſine, ét pour vos 6 francs, vous alez causer un quart-d'heure avec elle. Pour moi, je vous raconterai mon Hiſtoire gratis.

» Je ſuis fille d'une Comedienne germanicofrançaise. Je ne ſais quel était mon père; mais apparemment ce fut quelque Prince, ou quelque Moucheur-de-chandelles; car je me trouvai abſolument ſans talent. On ne ſut que faire de moi. Si la nature m'avait donné la beauté, j'aurais pu avoir un Amant : Mais, jeune, ma laideur ſurpaſſait la difformité que vous me voyez; ma figure ſ'eſt adoucie : car vous ſavez, qu'il eſt un point dans la vie, où les Belles ét les Laides ſe rencontrent, ét où elles ſont égales : Enſuite les Laides deviennent des vieilles de moins-en-moins affreuses, tandis que les an-

tiques

tiques Beautés sont de-plûs-en-plûs difformes. Ma Mère me declara donc, qu'elle ne pouvait rien faire de moi, ét que le seul parti que j'eusse à prendre, pour voir le grand monde, était de me mettre servante de Cabaret.

» Je la pris au mot, ét je disparus. Tous ses Confrères furent indignés de sa dureté. Il y en avait Un, qui fesait les premiers rôles tragiques : C'était un Homme de cinquante-ans. Lorsque son rôle était jeune, il se rajeunissait à-merveille : Quand son rôle était decrepit, il se vieillissait prodigieusement. Cet Homme me deterra dans une Auberge, m'en tira, au grand étonnement de mes Maîtres! vu mon extrême laideur, me prit en-affection, me donna des leçons, ét me rendit, à-force de soins, un-peu Comedienne, mais dans un seul rôle. Malgré la dureté de ma tête, j'appris ce rôle par-

faitement ; c'était celui d'*Alzire*, dans la Tragedie de Voltaire.

» Un-jour, l'Actrice qui devait le faire, eut une colique dangereuse ét longue : c'est-à-dire, qu'elle accoucha. On était fort embarrassé ! Il falait changer la Pièce ; mais on n'avait pas d'Actrice, pour en jouer une-autre. Mon Maître vint me trouver où il me tenait cachée, me fit repeter, m'habilla des habits même de l'Accouchée, me fit grimacer, devant un miroir, les mines de l'Actrice, me fit mettre du rouge comme elle, friser comme elle, parler comme elle, marcher, gesticuler comme elle, ét courut annoncer qu'elle jouerait. Ceux de la Troupe, qui connaissaient le genre de sa maladie, furent très-étonnés !... Mon Maître revint : Il grimaça devant moi ; je fesais comme lui, ét je fus émerveillée de voir que je representais la Demoiselle.

» Je parus sur la scène. J'entendis de tous-côtés, les cris : —C'est-elle ! c'est-elle-! —Ce n'est pas elle ! Je viens de la voir au lit-! Je parlai. —C'est-elle ! c'est-elle-! Et les Plûs-assurés furent reduits au silence. Je fis le rôle, ét l'on m'applaudit.

» Après la pièce, un Prince-allemand, qui avait été amant de ma Mère, entra dans ma loge : —Mademoiselle (me dit-il), vous avez fait illusion à tout le monde : On vous croit Mlle *Singement* l'aînée : mais je viens de la voir au lit : Vous êtes une autre qu'elle, malgré le sentiment du Public : Recevez mes complimens, ét l'offre que je vous fais de ma protection-?

» J'acceptai tout ce que m'offrait le Prince : mais comme je n'avais ni logement, ni garderobe, j'eus recours à mon Maître, qui fut enchanté de mon succès. Je fus entretenue par le Prince :

mais il ne me vit jamais que parée. Malheureusement, on voulut me faire jouer d'autres rôles!... Je n'en avais qu'un dans le ventre : Je fus épouvantable dans *Zaïre*, malgré les efforts de mon Maître, pour m'y faire ſinger Mlle *Singement* cadette. Je reprenais à-tout moment le ton furibond de ſa Sœur. Je rendis paſſablement un rôle d'Hôtelière, dans un Drame allemand : Malgré ce leger ſuccès, mon averſion pour l'étude me rendit ſi mauvaise Actrice, qu'un-jour, ma Mère, après une representation de l'*Ecueil-des-mœurs*, me dit, Que je n'étais bonne qu'à faire une *Maqua* de Paris.

En fille ſoumiſe, je la pris encore au mot. Le lendemain, je vendis mes nipes, mes meubles, mes diamans ; j'enfermai l'argent que j'en tirai dans un petit coffre-de-fer, je repris mes habits de Servante, et je retournai dans mon Auberge, où

l'on me reprit, sans se douter du rôle que j'avais joué. J'y attendis une occasion de partir pour la Capitale de la France.

» Persone ne s'avisa de m'aler chercher-là, ét j'y entendis parler de moi tout à mon aise. Ma Mère, sut alors que c'était moi qui avait été entretenue par le Prince. Elle fit des cris épouvantables ; elle effraya le Prince lui-même, par une decouverte des plûs terribles ! Heureusement que dans le plûs fort de l'effroi, un vieux Moucheur la tira par le bras : —Hé ! là, là, Mademoiselle Cunegonde ! pas tant de bruit ! Ne vous souvient-il pas que la chose est aumoins douteuse, ét que vous m'avez aussi accusé de vous avoir fait l'Enfant, pour avoir mes petites épargnes ? Ce mot remit un-peu le Prince, mon Père en-partie.

» Le lendemain de cette scène, mon Maître s'avisa de venir à mon auberge.

Il m'y retrouva, ét ſon étonnement fut inexprimable. —Vous avez du caractère! (me dit-il); ſuivez vos deſtinées ét vos inſpirations; elles vous mèneront plûs loin que moi-. Il ne fut pas diſcret avec l'Hôtelière ma maîtreſſe. Celle-ci disait à l'oreille de toutes ſes Pratiques, Que j'étais une Actrice celèbre ét ſingulière! qui étudiait la nature. Malgré ma laideur, ét mon air ſouillon, j'eus beaucoup d'emploi!... au-point que je ne pouvais y ſuffire. Les ducats pleuvaient, ſans que je me doutaſſe de ce qui me les attirait... L'heureux temps!.. Mais rien de ſtable, en ce monde. *J'en fus attaquée : ce l'était!..* Je ſentis que c'était le moment d'aler à Paris, pour me faire guerir. Le Docteur *Guilbert-de-Preval* opera cette cure honorable. Je lui contai mon hiſtoire, qui le fit bien rire. Il me donna la connaiſſance de Mad. Janus,

que vous connaîtrez un-jour, ét celle de Mad. *Gourdan*, sa celèbre voisine. Cette Dernière me forma dans son art, ét je me sentis en état, non-seulement de l'égaler, mais de la surpasser.

» Dès que Mad. Gourdan fut morte, ét que j'eus son fond, je songeai à exercer mon art, d'une manière nouvelle, ét superieure à tout ce qui s'est vu dans Athènes, sous Periclès; à Rome, sous Neron, ét dans la Capitale des Français, sous Louis-XIV. Pour cela, j'écrivis à mon Maître, que son âge forçait à la retraite du theatre. Il accourut auprès de moi. Je le priai de me donner des leçons de *phisionomimie* (c'est le nom qu'il donnait à sa science), ét d'y former mes Filles. Je lui devoîlai mon plan, qui était de vendre aux Amans l'Image vivante de leurs Maîtresses; à certaines Gens l'effigie des plûs grandes ét des plûs belles Dames de la

Cour; aux Amans ſurvivans, la resurrection de leurs Belles; ét de me faire ainſi un revenu conſiderable. Je l'aſſociai pour un quart dans mon profit. *Garrickeit* (c'eſt ſon nom-de-guerre), ſ'acquita de ſa partie avec une de verité, une énergie, qui nous rendit très-habiles, mes Filles ét moi... Voici comme j'ai operé pour vous; ce que je vais dire, vous donnera une idée complette de ma manière.

» Ayant appris quî vous étiez, ét ce que vous fesiez au Palais-royal, tous les ſoirs, je fus curieuse de vous avoir pour hiſtoriographe, autant que pour prôneur. En-conſequence, ayant ſu que vous aviez-eu pour Domeſtiq un Allemand, nommé *Kofman*, je le fis chercher: On le trouva au château de Bicêtre, à la force, où ſa bonne conduite envers vous ét le Public l'avaient fait mettre. Je le tirai de là, ét je le

pris à mon ſervice. Je le queſtionnai ſur vos inclinations. Il me parla beaucoup d'une certaine Dame de L'Oiſon: mais je ne crus pas qu'une *Fille* de cette eſpèce eût conſervé ſur vous un grand empire. Enfin, à-force de queſtions, je decouvris que vous aviez aimé une Cousine charmante, qu'on avait enlevée à votre amour, en la mariant. Je la fis chercher: on la trouva très-aisement. Je lui fis voler un tableau, ſon portrait, à l'âge de dixneuf ans. Je comparai ſes traits d'alors à ceux d'a-present, ét j'en fis un composé reſſemblant, qu'on ſculpta: Un-jour, qu'elle alait à *Chatou*, je fis arrêter la voiture; deux Hommes ſe presentèrent à la Dame, en la priant de ne pas ſ'effrayer, ét lui appliquèrent ſur le visage une pâte, qu'ils y laiſſèrent quelques minutes. Ils l'ôtèrent enſuite, avec precaution, ét me

l'apportèrent encore molle. On la rectifia ſur la ſculpture. Cette pâte ſe durcit toujours: Dès qu'elle l'eſt ſuffisamment, pour ne pl s mollir, on l'applique ſur le visage d'une Fille, choisie de la même chevelure que Celle qu'on veut imit r, ét on la lie fortement. Auſſitôt le Maître ou la Maîtreſſe de phisionomimie ſ'exerce à lui faire imiter la manière, l'air de la Perſone calquée, en lui fesant les mines, ét lui montrant la manière de contracter les fibres du visage. On a, auparavant, exercé la Jeunefille, car il faut la prendre de quatorze ans au plûs, ét vierge exacte; c'eſt-à-dire, qui n'ait jamais éprouvé la première crise; il ne faut pas même qu'elle ſoit encore nubile. On la fait ainſi travailler pendant pluſieurs mois, en la forçant d'éprouver 8 à 10 fois le jour toutes les paſſions violentes, comme le rire

extrême, la colère, la douleur avec larmes, &c. On ne lui ôte le maſque, qui a la bouche, les narines ét les ieux percés, que lorſqu'il ne la gêne plus depuis quelque temps, quelque mouvement qu'elle faſſe, ét la reſſemblance eſt frappante, ſurtout ſi l'on ſ'aide de l'art de la phisionomimie. La Fille remet ſon maſque toutes les nuits, pour rectifier les traits, qui pourraient ſ'altérer en dormant.

» Voila, Monſieur, ét mon hiſtoire, ét mon art. Tout-à-l'heure, vous alez en admirer les effets, avec ma jolie Gertrude.

» Mon Maître eſt mort depuis quelque-temps. Mais je poſſède parfaitement ſon ſecret, qu'il m'a laiſſé, ainſi que ſa fortune.

» Il ne faut pas que j'omette de vous dire, la manière dont j'ai le *calqué* des grandes Dames, que je veux vendre

en effigie à leurs Adorateurs ſecrets, trop éloigné d'elles, ainſi que des belles Tigreſſes, inflexibles aux ſoupirs, inacceſſibles aux presens, &c. Je gâgne une Femme-de-chambre: On perſuade à la Dame de ſe mettre une pâte ſur le visage, pour ſe conſerver fraiche: c'eſt la mienne. On l'ôte au bout d'un quart-d'heure, parceque la Dame ſe trouve gênée, ét l'on en remet une autre. Cela fait, on m'apporte la pâte, encore ductible; je la fais adoucir ſur une ſculpture en plâtre, que je me ſuis procurée, ét qu'on a faite d'après un *calque* precedent. Le chois du Sujet demande del'attention! car il faut la même couleur de cheveux, de ſourcils; la même tâille, la même gorge à-peu-près, la même jambe, ét le même pied.

» Ce qui va vous étonner, c'eſt que j'ai à-present une *generofacture* de Filles. Je choisis deux Etres bien

conſtitués, ſains, non blâsés: Je les enferme dans une chambre ſur le derrière, où ils n'ont vue que ſur un mur ét un petit jardin. Dans la chambre ſont le portrait ét la ſculpture de la Dame à imiter; ſur le mur, ſon portrait eſt repeté; la ſtatue du petit jardin la represente. On me fait un maſque reſſemblant pour les voir ét leur parler. Ils font un Enfant. On éloigne l'Homme, dès que la Femme eſt groſſe. On calque en racourci ſur la ſtatue, ét l'on maſque avec ce calque, l'Enfant dès qu'il eſt né. J'ai deja obtenu de prodigieus effets de cette methode: vous en verrez des échantillons.... A-present, vous alez entretenir Gertrude, ou vous reviendrez demain-».

Nous repondimes à MAD. Cunegonde, que la ſoirée était trop avancée, ét que nous reviendrions le jour ſuivant.

XXIX.me FILLE:

GERTRUDE.

Nous accourumes le lendemain au *Palais-Royal*... Hêlas ! nous ignorions le ſort, qui nous y attendait ! Nous ne nous doutions pas que le charme d'un premier amour devait ſ'y renouveler, ét que nous devions y ceder à une illusion connue!

Nous traverſames les alées du Jardin. Jamais les Filles n'avaient été ſi jolies: Il ſemblait qu'un charme était repandu ſur toute la Nature. Nous avancions, ét nous étions près d'arriver, quand une Jeune-beauté nous aborda. C'était Gertrude.

—Maman, Mad. Cunegonde m'a dit de vous attendre : J'étais à la croisée: Je ſuis deſcendue audevant de vous-. Nous crumes entendre la voix

cherie de Celle que nous adorames, dans des temps plûs heureux, lorſque la main du Deſpotiſme ne ſ'était pas encore appesantie ſur nous. Gertrude marcha, ét nous crumes voir marcher le touchant Objet de notre premier-amour... Arrivé dans l'appartement, elle nous fit tomber ſur le même ſofa, où elle venait de ſe jeter, ét nous tint ce diſcours :

—O-Cher Cousin ! on veut me ravir à ton amour ! On veut que je donne à Un-autte ma main ét ma Perſone !... Hâ ! plutôt mourir ! (Nous étions dans l'enchantement ; c'était la belle, la jolie, la delicate, la raviſſante, la provoquante Gertrude d'autrefois ! nous n'eumes pas la force de l'interrompre. —Non, jamais Un-autre que toi n'aura mon cœur ! un ſentiment trop tendre m'attache à mon Cousin !... Viens, viens cueillir la rose, reservée, cultivée pour toi-ſeul- !

Elle nous attira dans ses bras: Le charme était tout-puissant: c'était Gertrude, à seize ans, lorsqu'à seize ans nous brûlions pour elle!... L'ivresse était insurmontable. Nous cherchames la volupté; nous la trouvames, avec tous ses accessoires, ét nous entrames, par la voie la plûs étroite, dans le temple du bonheur..... Même après l'illusion, le charme durait encore(*)...

»—Il faut mon Ami (dit alors Gertrude), que tu saches parfaitement quî je suis: Je diminuerai peutêtre ton illusion, par mon histoire, mais il est necessaire que tu sentes tout le prix de ce que je t'ai donné.

»—Je suis reellement ta Cousine; c'est pourquoi Maman-Cunegonde m'a

(*) Nous avons eu envie d'effacer cet alinea: mais c'eût été mentir... Nous le laissons malgré nous!

choisie: ſon calque, quoiqu'efficace, ne m'a preſque rien donné. J'ai ſeize ans, moins deux mois. En 1775, ton Oncle *** deja veuf, alait ſouvent chés un de ſes Confrères ét de ſes Amis, qui avait pour Fille une jolie petite Blonde de quatorze-ans. Un-jour, il la trouva ſeule. La Petite *Dauvernet* était rieuse; elle l'agaça. Elle était charmante; l'Homme fut ému; il lui ravit, ce que je viens de te donner... Il en fût très-faché! Cependant, il ſe tranquilisait, quand la Pauvre-petite vint lui reveler ſa groſſeſſe. On employa la plus grande adreſſe à cacher ſon état; on la fit accoucher par la *Saniez*, ſagefemme qui demeure encore rue Montmartre vis-à-vis l'Egoût, ét le Père ne ſut rien de cet accident.

L'Enfant, qui eſt moi, fut mise en nourrice. La jeune Maman acheva de ſe former, ét on la maria pour fille, à-dixhuit ans.

» Mon Père prit ſoin de moi, ét il m'aimait d'autant plûs, que je reſſemblais à ſa Fille cherie. Je fus mise en apprentiſſage de modes chés Mad. Monclar, au coin de la rüe de-*Grenelle-Sainthonoré.* C'eſt-là, que Maman Cunegonde m'a decouverte, ét d'où elle m'a retirée, pour me deſtiner à vos plaisirs. Depuis que je ſuis chés elle, cette Bienfaitrice ne ſ'eſt occupée que du ſoin de me faire reſſembler davantage à ma ſœur Gertrude, dont on m'avait donné le nom. Je n'ai-vu aucun Homme; vous êtes le ſeul, ét vous avez dû vous en apercevoir; car on m'a dit que les Connaiſſeurs n'y étaient jamais trompés-...

» Voila toute mon hiſtoire: le denoûment eſt entre vos mains... Aſſurez-vous auparavant, que je ſuis votre cousine; tâchez que j'approche mon adorable Soœur, ét notre familiarité augmentera mon peu de merite-» ?

Nous fumes enchantés de ce que Gertrude venait de nous apprendre! Les jours ſuivans, nous nous informames: Tout fut confirmé; puiſque notre Oncle a reconnu ſa Fille-naturelle, qu'il a même presentée à ſa Mère, avec toutes les precautions convenables..... Mais notre âme eſt dechirée de douleur, quand nous penſons qu'elle eſt ſans naiſſance, ét que nous ne pouvons plus jamais aimer qu'elle!..,.

On verra le denoûment, dans le courant de ces Hiſtoires.

XXX.me FILLE:

ISABELLE.

Tout-occupé de Gertrude, nous n'en étions pas moins curieux de ſavoir l'hiſtoire de ſes principales Compagnes. A la ſeconde visite que nous lui rendimes, comme il était arrêté qu'elle ſerait à nous, elle jouiſſait d'une entière liberté. Une de ſes Compagnes, la plûs aimée de toutes, vint l'en feliciter.

Nous fumes éblouis, en la voyant entrer. C'était une Reine, pour l'air, les manières, la beauté. Elle avait la chevelure dorée la plûs touffue; une éblouiſſante blancheur, & une tâille celeſte.

—Mon Cousin, nous dit Gertrude, j'ai prié *Isabelle* de venir nous faire ſon intereſſante hiſtoire: Car il ne faut pas que je m'occupe tellement de moi,

que je neglige ce qui peut vous faire plaisir-. Nous dimes à la charmante Isabelle, que nous étions prêts à l'entendre.

—Maman Cunegonde (dit Celle-ci), fonde ſur moi les plûs belles eſperances. Elle m'a choisie dès l'âge de huit ans, telle qu'il la lui falait, & elle m'a calquée avec la plus grande exactitude. Je n'ai pas encore été employée (comme dit Maman); mais je lui ai deja produit beaucoup d'argent, ſeulement pour être montrée à certaines Perſones; à-peu-près comme les Figures en cire de *Curtius*. Il faut que je vous compte cela; Si vous n'aimez mieux que je commence par mon origine?

» Je ſuis née allemande. Ma Mère que j'ai ſeule connue, était une belle Blonde, qui m'a toujours dit que j'étais fille du Duc de *D**-P***. Cela n'y fait rien. Je fus amenée à Paris à l'âge de quatre ans. Ma Mère devint liber-

tine, fut quittée, ét se mit Dame-de-plaisir. Elle ne savait trop que faire de moi. Dabord, elle me menait avec elle aux *Tuileries*, pour qu'on ne l'arrêtât pas le soir. Ce qui n'en empêcha plus, dès qu'elle fut connue des Suisses, qu'elle negligea d'interesser. On l'arrêta; on la mit à l'Hôpital, ét j'alais y être envoyée aussi, pour y être mise au rang des Enfans-de-la-maison, quand je fus aperçue par Maman-Cunegonde. Celle-ci avait de puissantes Protections. Elle m'eut, dès qu'elle en eut temoigné l'envie, ét j'entendis qu'elle disait à sa Cuisinière : —Je ne sais; mais je crois que cette Enfant sera une mine-d'or-...

» Je fus aussitôt calquée : Ce qui me deplaisait fort, ét me fit pleurer. Maman-Cunegonde me calmait avec des bonbons. Elle me fit apprendre à lire, la musique, à écrire, ét tous les jeux. Voila mon éducation. Je ne parle pas de l'art de la toilette, si naturel aux

Femmes ; Maman - Cunegonde m'a inſpiré le goût que vous voyez ; ou je le tiens de la nature.

» Dès que j'ai été grande, ét abſolument formée, Maman-Cunegonde (la ſeule qui me reſte, car je n'ai jamais revu ma Mère), me tint preſque toujours renfermée, ét ne me fesait voir que comme une curiosité. On entrait dans la belle chambre : J'y étais amenée. On ſ'approchait de moi ; on me fesait aler, venir, troter, danſer, parler, faire la reverence, chanter, ſourire, rire aux-éclats : Puis on ſ'en-alait. D'autres-fois (ét voici le plûs extraordinaire) on me fesait entrer nue ſous un grand bocal, on m'y fesait prendre l'attitude d'une ſtatue, ét il falait que je reſtaſſe ainſi, comme une figure de cire, dont je fesais le rôle, à ce que j'entendis.

» Je ne finirais pas, ſi je vous disais

tout ce qu'on me fait-faire, toutes les attitudes qu'on me fait-prendre ! Je suis aussi marionette. On éleve une sorte de theatre, sur le fond de la grande salle ; on met une gazedevant la scène, ét j'y danse, comme une Figure mue par un fils-d'archal. Je m'arrête immobile, ét j'entens tout le monde qui dit : —Elle est parfaitement ressemblante !... —Combien vous coûte cette Figure-là ? —Qui vous l'a faite ? —De-quoi est-elle ? Maman m'a prevenue, que dans quelques jours, elle me fera parler, comme Marionette-automate : Elle m'exerce à prononcer sept à huit mots, d'une certaine façon : *Bien ! très-bien ! Je suis contente de vous Monsieur le***-!* Je ne dirai que cela, de cette manière. Puis je resterai parfaitement immobile.... Voila où j'en suis : car Maman dit, qu'elle ne veut pas *m'employer* encore, afin de

de conſerver pour les Curieux, toute la beauté des formes ».

Nous fumes très-ſurpris de cette hiſtoire d'Isabelle! ét nous nous proposames de faire-en-ſorte, qu'elle ne fût jamais *employée* au profit de MAD. Cunegonde: Cependant, comme nous devons beaucoup à cette Femme, nous ne voulons pas la mortifier. Nous ferons pour le mieux.

NOTA. Les Filles de MAD. *Cunegonde* ſ'appellent, ou ſ'appelaient, les RESSEMBLEUSES: car on aſſure, qu'effrayée de la Revolution, cette Dame, ou cette *Artiſte* (nom qu'elle affectait), ſ'eſt doucement retirée. Certaines Gens disent qu'elle était ariſtocrate. Cela pourrait bien être. Mais elle n'a pas quitté le Royaume.

XXXI.me FILLE:

ROSIÈRE.

Tel eſt le nom que portait la Troiſième des Jeunesfilles, que Cunegonde appelait ſes *Chefd'œuvres.* On a vu quelquefois Rosière au *Palais-royal :* mais elle n'y feſait jamais qu'un tour. Elle eſt blonde, mignone, plûs petite qu'Isabelle, ét plûs jolie que les paſtels ; c'eſt un vrai bijou. Nous étions auprès de Gertrude, qui n'appartenait plus à la Dame Cunegonde, lorſque la jolie Rosière avança ſon petit néz par la porte entr'ouverte.

—Mon Cousin (nous dit notre jeune Parente), il n'eſt peutêtre pas prudent de vous procurer un entretien avec une Compagne auſſi charmante : mais je veux cependant le faire : car ſi vous lui resiſtez, vous me ſerez fidèle à-jamais.... Entre, mon Amie-?

Rosière accourut auprès de nous, ét vint ſans façon ſe mettre ſur les genous de Gertrude, dont ſon bras droit étreignit la tâille deliée.

—Tu veux que je tonte mon hiſtoire à ton Tousin. N'eſt-ce pas, ma jolie Tompagne? —Oui, ma Belle. —Je vais le faire pour toi, ét pour lui, car il eſt bien aimable, ton Cousin! —Je t'aurai obligation de ta complaisance, ma Fille-. Rosière ſe mit entre nous-deux, ét commença, en ceſſant de graſſéyer.

»—Je me nomme *Anna*: Je ſuis née à Paris, mais je ſuis fille d'un Suiſſe du Canton de *Berne*, ét d'une Mère native de *Zurich*. Mon Père avait la porte du Prince de-*, rue *de-Bourbon f.-ſ.-g*. La Princeſſe était une des plûs belles Perſones qu'on puiſſe voir. Elle devint groſſe au même temps que ma Mère; elles accouchèrent le

même jour, ét la Princeſſe ét ma Mère nourirent Chacune leúr Progeniture... Vous voyez tous-deux que je devais être jolie étant enfant. Je reſſemble à la Princeſſe. Mais il n'y avait pas-là le moindre doute: j'étais bien fille de ma Mère ét de mon Père, ét jamais nous n'avions été à-portée d'être changés, la petite Princeſſe ét moi.

» Nous grandimes un-peu: A huit ans, un-jour qu'on m'avait fait monter, pour amuser la petite Princeſſe, le Père ét la Mère étaient auprès d'une table, ét nous regardaient. J'oubliais de vous dire, que *Frederique-Eleonore de-S**, était fort laide, ét un-peu mechante. En jouant, elle me pinçait, me maltraitait, me disait que j'étais une Fille de baſſe-naiſſance, qu'on ne fesait monter que pour l'amuser. Je crois que c'était une Femme-de-chambre, dont je n'étais pas aimée, qui lui inſ-

pirait ces odieux ſentimens. Si je m'amusais, dans nos jeux communs, elle me disait: —Il te convient bien, petite *Gaûpe*, de prendre du plaisir? Tu n'es faite que pour m'en donner-.

» Le Prince ét la Princeſſe étaient bons, ét ils entendaient tout-cela. Ils ſe regardaient ét ſoupiraient, en ſe preſſant la main: car ils ſ'aimaient tendrement. Cependant ils ſe taisaient. En continuant de nous amuser, nous vinmes devant une glaſſe, où nous nous regardames. La Jeune-Princeſſe, âgée de huit ans, me dit, en nous montrant. —Tu crois peutêtre, vile Roturière, fille de Domeſtiques, que c'eſt toi, cela? Non; me voila-(montrant mon Image); ét c'eſt toi que voila- (ſe montrant elle-même). Croyant lui faire ma cour, j'en convins, contre l'évidence. —Hâ! orgueilleuse Servante! (me dit alors Frederique-Eleonore), tu te crois donc

bien jolie, que tu me donnes ta vilaine ét basse figure! Non, non, ce n'est pas moi, cette Coquine-là, qui a l'air d'une Catin (ceci voulait dire seulement *poupée*, dans notre langaje): Me voila, moi (se montrant): Regarde cet air noble! Je ne serai pas comme toi, faite pour l'amusement des Hommes; c'est moi qui les dominerai, sans leur plaire, comme il convient à mon rang-!

» Je m'aperçus ici, que le Prince ét la Princesse donnaient les plûs grandes marques d'étonnement!... Mais voila que tout-à-coup Frederique-Eleonore prit sur la petite table, un canif, ét vint à moi, en me disant: —Cependant, comme tu es orgueilleuse de ta sote figure, je veux te cicatriser, ét te crever un de ces vilains ieux, que tu as-. Et elle s'élança sur moi. Je previns le coup, ét je m'enfuis entre le

Prince ét la Princeſſe, qui ſe levèrent effrayés. Ils reprimandèrent leur Fille, ét j'entendis, qu'ils ſe proposaient de l'épier, ainſi que ſa Gouvernante, pour ſavoir, ſi Celle-ci donnait à ſon Elève de pareils ſentimens, où ſ'ils étaient l'effet d'un naturel pervers. On me renvoya chés mes Parens, avec defenſe de revenir à l'appartement, ét de parler à la petite Princeſſe, que par leurs ordres. On fit appeler ma Mère, pour lui intimer cette defenſe... En me regardant aler, le Prince ét la Princeſſe pleurèrent.

» J'ai ſu depuis, qu'ils avaient épié la Gouvernante, quand elle était auprès de leur Fille, ét qu'ils ſ'étaient convaincus, qu'elle entretenait les mauvaises diſpositions de ſon Elève, à mon égard. Quelle en était la raison ?.... Ils la chaſſèrent, ét en prirent Une-autre.

» La nouvelle Gouvernante me fit au-contraire beaucoup d'amitiés, ét j'étais presque tous les jours avec les Princesses, Mère ét Fille. Nous avions neuf ans. J'étais devenue si chère à la Première, qu'elle ne pouvait plus se passer de moi. Bien-plûs, souvent, elle ét son Mari, m'arrosaient de larmes, dont je ne concevais pas la cause. Observez que j'étais ressemblante à la Princesse, ét même à son Epoux, ét que la petite Princesse avait beaucoup de traits de la mechante Gouvernante renvoyée. Tout-cela était incomprehensible. Mais j'étais restée auprès de ma Mère après ma naissance, sans la quitter, ét la Princesse auprès de la sienne, sans qu'il y eût eu un seul moment d'intervale, ni d'absence. Je croissais heureuse, chérie : J'embellissais, à ce qu'on disait, ét à ce que vous pouvez voir, quand il m'arriva un grand malheur!

» Un-jour que j'ètais fortie, pour aler jusqu'à la rue *Dausine*, je fus environnée près celle d'*Anjou*, enlevée ét jetée dans une maison à-porte-cochère, tout-à l'entrée de cette dernière rue. Je fus mise dans une chambre, avec une autre petite ét jolie Persone de mon âge : C'est Polhimnie, notre compagne. Là, on nous traita toutes-deux assés bien. Polhimnie y était depuis huit jours. Elle arrivait d'un Village, où elle avait été élevée, comme la Fille des Paysans. Mais ces Gens, en la remettant à une Femme qui la redemanda, declarèrent assés durement, à la Petite, qu'un bruit, qu'ils lui avaient toujours nié, qu'elle n'était pas leur fille, était vrai, ét qu'ils la remettaient à sa veritable Mère. Polhimnie pleura beaucoup ! mais il falut suivre la Femme de Paris. Nous avions alors treize à quatorze ans.

» La Maîtreſſe de la maison où nous étions, ſe donnait pour Marchande-de-modes. Mais, dans la realité, c'était une Femme comme Maman-Cunegonde, ét beaucoup moins bonne : Elle ſe nomme Mad. *Liébaut*. Dès le lendemain de mon entrée, on introduisit miſterieusement auprès de moi, un eſpèce d'Abbé, qui avait l'air ardent ét caffard. On fit ſortir Polhimnie, ét je reſtai ſeule avec cet Homme, qui me regarda beaucoup! Il parut ſ'attendrir, ét ilrepetait ſouvent, —Quel dommage-! Il prit quelques libertés, que je fus obligée de ſouffrir, me recommanda de crier, ét en ſortant, me dit : —Je tâcherai de vous tirer d'avec cette Malheureuse! Msis ſi elle vous demande ce que j'ai fait, pleurez, ét ne lui repondez-pas. Il ne ſera jamais dit, que je vous ai plongée dans l'abime ; Mais qu'on le croye-.... En me

debattant, j'avais ſaigné du néz. L'Homme ajouta : —C'eſt une heureuse circonſtance-! Et ſans m'en dire la raison, il m'obligea de porter du ſang avec mon mouchoir, ailleurs qu'au visage...... Il ſortit enſuite, en me promettant ſon ſecours, ét en me recommandant de paraître bien desolée. J'étais ſi contente de ſes procedés, que je lui obeïs aveuglement.

» Après ſa ſortie, la Liébaut accourut auprès de moi, ét je vis avec ſurprise, qu'elle ſ'aſſurait du ſang repandu ! —Bon-! (dit-elle, en ſe parlant à elle-même).

» Quelques jours après, le même Homme revint. Ce fut moi qu'on fit ſortir, ét Polhimnie demeura. Il tint avec elle la même conduite, à ce que j'ai ſu depuis

» Dès le lendemain, nous entendimes beaucoup de bruit dans la maison !

Nous tremblames de tout notre corps. La Liébaut ét d'autres Femmes criaient avec elle : on les emmena, ét nous les vimes sortir, sans être aperçues des Gardes. On ne nous avait pas trouvées, parceque nous étions dans une chambre, percée dans une autre maison, ét que la Liébaut n'avait pas voulu parler de nous.

» Une heure après, nous entendimes ouvrir notre porte (car nous étions enfermées), ét le gros Abbé parut. Il nous emmena.

» Je lui demandai à être conduite à l'hôtel de-S*: Mais il me repondit, Qu'il falait agir avec précaution, pour convaincre la Liébaut. Polhimnie, qui se croyait la Fille de cette Femme, me demanda, si je la voulais abandonner seule? J'avais deja pris une amitié si vive pour cette Jeunefille, que je me jetai à son cou, en lui disant: —Ja-

mais! jamais! Et si elle est ta mère, comme je le crois, je ne dirai, que ce que tu voudras-.... L'Abbé nous amena dans cette maison.

» Je m'y suis trouvée, moi quatrième, avec Gertrude, Isabelle, ét ma première Compagne. On m'y a fait-faire mon rôle, que je vais vous dire. Les discours de l'Abbé, mon bienfaiteur & celui de Polhimnie, ceux de Maman-Cunegonde surtout, levèrent mes scrupules: On me fit envisager une vie heureuse, avec quatre Compagnes cheries, ét je me suis laissée gâgner.... Voila mon histoire, ét voici mon emploi.

» Tous les jours on m'habille d'une certaine façon, avec un grand panier; on me fait aler dans un bel appartement, ici à-côté: J'y represente pendant une, deux, ét quelquefois trois heures, avec beaucoup de dignité,

devant des Gens qui me traitent avec de grands égards : C'eſt l'Abbé qui eſt l'âme de tout-cela. On m'adeja mariée deux-fois, ſans que je ſache pourquoi, ni avec quî. Les noms ſont ſinguliers. On a employé la ruse, pour que je ne couchaſſe pas avec mes Maris, dont l'Abbé m'a dit que le Premier était mort. Le Second eſt actuellement malade, ſans-doute, parcequ'on m'en veut donner un Troisième. L'Abbé ſeul avec Maman, peut expliquer tout-cela. Je preside auſſi à une table de jeu : On m'a mise au-fait. Ma vie eſt très-agreable»...

Mais il eſt tard ! Voila bien du temps que je ſuſpens le tête-à-tête de deux tendres Amans ! Je vais m'habiller, ét paſſer une partie de la nuit au jeu-.

Elle nous quitta. Nous demandames à Gertrude, Si elle était-au-fait de quelque-chose ? —Non ! (repondit-

elle) ; tout eſt ſecret pour nous : Ce que je ſais neanmoins, c'eſt que Rosière, ainſi nommée par Maman-Cunegonde, pour indiquer qu'elle a toujours ſa rose, fait ſon rôle, comme nous le nôtre. Mais Polhimnie eſt plûs inſtruite de ce qui la regarde, ét demain, vous ſaurez d'elle une infinité de choses intereſſantes ét curieuses-.

Nous embraſſames l'adorable Gertrude, ét nous retournames à la maison-paternelle.

L'Editeur. Hâ ! que de choses arrivaient dans Paris, dont-je ne me doutais pas, moi, qui en ſavais tant !.... Mais M. Aquilin - des - Eſcopettes eſt bien plûs repandu que moi !... Le temps eſt arrivé, ou les mœurs ſeront pures, ét moins miſterieuses !

XXXII.me FILLE:

POLHIMNIE.

C'était avec cette raviſſante Perſone, que nous devions avoir tous les éclairciſſemens, ou dumoins le denoûment de toutes les avantures des quatre Jeunesfilles, pour lesquelles le recit de Rosière a dû inſpirer de la curiosité. Nous avions deja, dans la journée, retiré notre Cousine de chés la Dame Cunegonde; ét, par un effet du tendre attachement, autrefois reſſenti pour la Femme celeſte à laquelle la Jeunefille reſſemblait; par une ſuite d'un premier amour, inſpiré par une Parente, dont le ſang ſi pur ét ſi beau coulait dans les veines de Gertrude, nous la devions épouser. Nous ne trouvames à la maison, qu'Isabelle ét Rosière.

Dès que cette Dernière nous aperçut, elle vint à nous avec vivacité.

—Je ne ſais (nous dit-elle), mais il y a bien du trouble! La Liébaut, de la rue d'Anjou-Daufine, eſt ſortie de l'Hôpital, par un effet de la Revolution. Elle vient de paraître: Elle reclame Polhimnie comme ſa fille. Mais notre Jeune-compagne ſent un éloignement pour elle, qui la perſuade que cette Femme eſt une impoſteuse-. Nous écoutames ce diſcours avec interêt, ét comme l'hiſtoire de Rosière nous avait deja fait naître des ſoupçons vagues, nous resolumes de tout examiner.

La Liébaut venait de ſortir: Rosière nous conſeilla de causer avec Polhimnie, en l'attendant. Elle appela cette Jolie-perſone, qui ſ'était cachée de la Liébaut, elle emmena Isabelle, ét nous laiſſa ſeuls.

—Monſieur (nous dit Polhimnie), vous ſavez une partie de mon hiſtoire, par ma Compagne cherie: Voici les choses qu'elles vous a tues.

» Je ne sais de quî je suis fille. Tout dit que c'est de la Liébaut, excepté mon cœur. Je me crois plutôt fille-naturelle de la Femme-de-chambre de la Princesse de *, la même qui haïssait tant Rosière: Vous savez que j'étais elevée à la campagne, sous le nom de Fille de mon Nourricier ét de ma Nourrice: mais quoique ces Gens m'appelassent leur Fille, je m'apercevais qu'ils riaient toujours un-peu, en me donnant ce nom. Enfin, une nuit, je les entendis, qui se disaient: —On a biau-faire! alle est toujou's d'moiselle! Ç'que c'est pourtant! la Ville donne ç't air-là, pisqu'a' n'est qu' la Fille d'eune Femme-de-chambe-! J'entendis cela en sommeillant. Souvent aussi, dans nos jeux, mes pretendus Frères ét Sœurs, m'appelaient, *petite Bâtarde*, *Demoisillon, qui serait un-jour Toupie!* ét ils me tenaient encore d'autres propos. Je

ne fus donc pas absolument surprise, quand on vint me chercher.

» Quand je fus arrivée à la Ville, ét enfermée, rue d'Anjou, la Liébaut me dit, qu'elle-seule connaissait ma Mère: mais elle ne me dit pas, que je fusse sa fille. Lorsqu'aubout de plûs de quinze jours, on introduisit auprès de moi le même Abbé, auquel on avait vendu Rosière (car j'avais entendu le marché), je lui dis ce que je savais, ét que je ne doutais pas qu'il n'eût acheté le droit de me faire ce qu'il voudrait. Je me mis à sa merci, en ajoûtant, que je lui aurais bien de l'obligation, s'il voulait me tirer de chés cette vilaine Femme, qui me tenait emprisonnée dans une petite chambre obscure au premier, donnant sur une cour puante. L'Abbé fut touché de ma naïveté. Il me repondit ces propres paroles: —Ma Fille, je suis très-porté pour les Femmes, que j'aime

paſſionnement : mais je ſais m'attacher à elles par d'autres motifs que ceux de l'amour ét du plaisir. Vous m'inſpirez de la pitié, votre petite Compagne ét vous, ét c'eſt par la pitié que je vais vous aimer. Je ne ſuis pas aſſés puiſſant pour vous faire un ſort. Mais je puis ameliorer le vôtre, en vous donnant à une Femme-de-genie, dans ſon état; qui, vu la beauté dont vous êtes douée, fera de vous un usage, qui vous preservera des ſuites de la debaûche, en vous laiſſant ouverte une porte, pour retourner à l'honnêteté parfaite. Tenez-vous prête, à tout évènement, ét quelque chose que vous entendiez, votre Compagne ét vous, ne parlez, ni ne criez-! Je lui promis de me conformer à ſes ordres.

» Le lendemain, il fit enlever Mad. Liébaut, ét il nous emmena. Rosière indiquait l'endroit où elle voulait

qu'il la conduisît; mais le peril commun nous avait deja tellement liées, qu'elle ne put resister à la prière que je lui fis de ne pas me laisser. Elle est donc restée avec moi, cette tendre Amie, ét elle s'expose à tout, pour ne pas me quitter, elle qui pourrait aler chés ses Parens, qu'elle connaît. C'est une obligation que je lui aurai toujours, ét que mon cœur sentira vivement, tant qu'il battra dans ma poitrine.

»Vous savez quels sont les emplois de mes Compagnes: Une éternelle reconnaissance que nous devrons à Maman-Cunegonde, c'est de nous conserver notre vertu, à toutes-quatre, en nous fesant gâgner beaucoup d'argent. Car Maman compte avec nous tous les mois, ét elle nous rend raison de tout. Gertrude, votre amie, a deja 3600 liv. de rentes; Isabelle plûs de

mille écus ; moi 2500, ét Rosière 6-mille francs. Maman nous dit : —*Je* vous laisserai vos maîtresses, ét vierges à vingtun ans: amassez du bien pour vivre filles honnêtes, ou vous marier-... Jugez comme nous la devons aimer !... Aussi, Rosière me dit quelquefois, —Je suis venue ici pour toi-seule; mais j'y reste pour toi, ét pour Maman-Cunegonde. Je ne suis pas riche; puisque je ne suis que la fille du Suisse du Prince de*, ét j'aurai le plaisir, sans avoir perdu mon honneur, de retourner auprès de mes Père ét Mère à vingtun ans, avec de quoi vivre ; mais c'est à toi que je le devrai: Je ne serais pas restée deux heures ici, sans toi-. Voila pour notre situation d'interêt, à toutes, ét nos dispositions, relatives, à mes Compagnes ét à moi. Reste mon emploi.

» Il est singulier, ét ne ressemble ni à celui de votre Gertrude, ni à celui

d'Isabelle, ni à celui de Rosière. Auſſi, je ſuis la moins fatiguée, la moins employée.... Tenez, voyez-vous ce trou rond, que boûche un medaillon ?.... Hé-bien, je monte ſur le premier de ces gradins, ét je ne montre qu'une partie de mon corps à-la-fois : Le visage, par-exemple. On ſonne, ét je commence mon exercice. Je reſte le visage à ce trou, comme l'Acteur dans le *Tableau-parlant* : On ſonne ; je monte ſur le ſecond gradin, ét l'on voit mon cou : On ſonne ; je monte ſur le troisième, ét l'on voit ma gorge : Je monte ſur le quatrième, ét je me retourne : puis ſur le cinquième encore retournée : Sur le ſixième, en reprenant ma première ſituation : On ſonne ; je reſte ſur le même gradin, mais je me retourne. On ſonne, ét je monte ſur le ſeptième, où je me retourne à un ſeul coup de ſonnette : Enfin, je montre

mes pieds... Je recommence habillée ce que j'ai fait nue, ét la ſcène eſt finie.

» Voila tout ce que je fais ici. Quelquefois la ſeance eſt fort longue! ét avec un ſeul coup de ſonnette, on me fait retourner de tous les ſens, ſur le même gradin: car pour monter à un autre, on ſonne trois coups diſtincts. Je ne vois jamais Perſone, que Maman, encore pas toujours- ».

Nous fumes très-ſurpris de ce que Polhimnie venait de nous raconter! Nous lui demandames la permiſſion de faire des informations, ſur ce qu'était devenue la mechante Femme-de-chambre, qu'elle croyait ſa mère? Elle y conſentit, ét nous alions ſortir, lorſque nous vimes arriver la Liébaut, avec l'Abbé. Ils ſe querellaient vivement! La Liébaut traitait l'Abbé de mangon, d'eſcroq, de chevalier-d'induſtrie!

L'Abbé

l'Abbé lui repondit, devant nous: —Madame Liébaut, tout ce que vous dites de moi, peutêtre faus, ét peutêtre vrai. Mais nous savons de vous des verités certaines, qui ne tendent à rien moins, qu'à vous faire passer le reste de vos jours entre quatre murailles, au pain ét à l'eau, ou à vous faire expirer à la Place-d'armes. —Je te defie de me rien citer, gueux! —Gueuse! n'ayez pas le verbe si haut! car je vous confondrais-!

Aux cris que poussaient les Co-disputans, tout le monde accourut; c'est-à-dire Mad. Cunegonde, Isabelle ét Rosière.

—Madame! (dit l'Abbé à la Fille de l'Actrice allemande, ét en partie du Prince de-**), cette Creature, cette Furie, cette Malheureuse est la femme-de-chambre de la Princesse de-*: Elle avait pour Amant un C—in vigou-

reux, qui lui ſit un Enfant: Elle accoucha trois jours avant ſa Maîtreſſe, très-ſecrettement: ét comme elle était forte, elle avait relevé le jour que la Princeſſe mit ſa Fille au monde: Elle la changea, par un tour-de-paſſe-paſſe, ſi ſubtil, que la petite Princeſſe ne parut pas avoir quitté ſa Mère. Voici la vraie Princeſſe; c'eſt Polhimnie, qu'elle mit ſecrettement à la campagne, comme vous le ſavez toutes; ét la pretendue Princeſſe, laide comme cette Femme, ét comme le gros C—in ſon Père, a été ſubſtituée au veritable ſang des *S** ét des *W****. Voila un de ſes crimes. Mais ne croyez pas que la tendreſſe maternelle l'y ait determinée! non! non! C'eſt la mechanceté de ſon cœur. Un an auparavant, la Princeſſe de-* avait mis au monde une Fille: La Portière était également accouchée d'une Fille: Celle-

ci mourut, ét la cruelle Liébaut, qui ſ'appelait alors *Brunichilde*, eut l'art de donner la Morte à la Princeſſe, ét la Vivante à la Portière: Voila les deux charmantes Perſones; Rosière ét Polhimnie, ſont les deux ſœurs, ét deux princeſſes, que nous alons rendre aujourdhui à leurs Parens. Mais vous ſentez, tous (car je parle auſſi à vous, MONſIEUR), combien il eſt important de garder le ſecret-!

La Liébaut était furieuse ét confuse: Elle ne chercha plus qu'à ſ'échapper, ét elle y reüſſit. Comme on craignit quelque nouvelle trame de ſa part, on ſe hâta de remener les deux Princeſſes chés leurs Parens. Nous les accompagnames, à la prière de l'Abbé lui-même.

Nous trouvames le Prince ét la Princeſſe dans la douleur. La fauſſe Frederique-Eleonore venait de leur don-

ner un violent chagrin, par la dureté de ſon caractère, ét la baſſeſſe de ſon inclination, pour un Jockei. Loin de nous l'idée, de prêter de l'élevation aux ſentimens, à-raison de la naiſſance! mais la fauſſe Frederique - Eleonore, étant née d'une mechante Femme, ét d'un C—in, dans le genre du *Père-Domfront*, un des Heros du *Compère Mathieu*, elle avait, ét les vices de ſa conception, effet du libertinage, ét ceux du caractère de ſes Parens. Toutes ſes paſſions étaient exaltées : ét comme elle était laide, la mauvaise-humeur qu'elle en reſſentait, la rendait mechante.... Nous voila ſuffisamment juſtifiés du prejugé frivole de la naiſſance. La pretendue Frederique-Eleonore était groſſe du Jockei. Qu'on imagine la douleur que devaient reſſentir un Prince ét une Princeſſe d'origine allemande, qui n'avaient que cette He-

ritière !.... Ils pleuraient. L'Abbé ſe fait annoncer, pour une affaire indiſpenſable, autant qu'importante. Il eſt introduit. Il ſ'explique. Nous ſommes cités pour temoins. On nous fait entrer. Rosière ét Polhimnie, émues, mais couvertes du voile de la pudeur, ét intimidées par la nobleſſe du maintien de la Princeſſe, ſe tiennent à la porte, le corps en arrêt. Le Prince ſ'avance, les regarde, reconnaît Rosière, compare ſes traits à ceux de ſon Epouse, ét ſ'écrie : —On vient de me dire, ce que mon cœur m'avait annoncé-! Il prend ſes deux Filles par la main : —Madame (dit-il à ſon Epouse), la nature parle le même langage que l'Abbé : Oui, ce ſont vos Filles, puiſqu'elles ont vos traits ét lès miens-. La Princeſſe pouſſa un cri-de-joie, ét careſſa les deux Jeunes-perſones avec tranſport. Elle ne pou

vait ſe laſſer de les conſiderer, de les reconnaître, de les careſſer. L'Abbé donna ſes preuves, ét en promit la confirmation. Ainſi ſe termina la journée, à près de minuit.

Les jours ſuivans, l'Abbé a tout prouvé: La Liébaut a été punie: La fauſſe Frederique-Eleonore, rendue à ſon nom de Marie-Jeneviéve, fille de la Liébaut, a été envoyée aux Antilles dans une habitation, après avoir épousé le Jockei: Les deux Princeſſes seront un jour reconnues publiquement; mais on a des raisons, pour ne pas le faire aujourdhui: Leurs heureux Parens goûtent le bonheur de ſe voir deux Filles, auſſi belles d'âme que de corps. Elles cheriſſent leurs anciennes Compagnes, ét notre Cousine naturelle, devenue notre épouse, eſt de leur intime Société. Isabelle va être établie par elles, de la manière la piûs

avantageuse, ét Cunegonde, reconnue pour fille-naturelle par le Princé de N**, avec une pension, ne sera plus vue au Palais-royal. Elle a pris un train-de-vie honnête.

C'est par cette double Avanture, que nous terminons l'histoire des Filles du Palais-royal Puisse-t-elle avoir quelqu'utilité!.... Puissions-nous faire sourire les Hommes au cœur ulceré, ou les frapper d'étonnement! Puissions-nous, en peignant les desordres qui existent, engajer les augustes Legislateurs-nationaux, à executer un Plan-de-reforme, auquel JOSEPH-II a été obligé d'avoir recours, lorsqu'ayant chassé les Filles-publiques de Vienne, il a été forcé de les y laisser revenir!

ÈPILOGUE

DE L'ÉDITEUR.

C'eſt ainſi que, *Petrone* nouveau, nous avons tâché de peindre les mœurs, que des abus de tout genre avaient introduites avant la Revolution. À notre manière, nous montrons combien elle était neceſſaire, au moral, comme au politique.

Ce n'eſt pas tout, Honnêtes-Concitoyens, qui nous liſez! dans les *II Parties* ſuivantes, vous alez voir des choses d'un autre genre, moins criminelles au fond, que l'horrible ét degradante Proſtitution; mais auſſi deſaſtreuses, auſſi funeſtes. Les Etres qui vont paſſer en revue, ſont preſque tous les fruits du crime: De-ſorte qu'en vous rapportant des faits particuliers, nous continuerons à vous peindre les mœurs

generales. Mais quelle a été la cause du *Sunamisme*, qui s'est introduit? Nous l'ignorons; tout ce que nous pouvons en dire, c'est que l'Auteur d'un Ouvrage intitulé, *Hermippus redivivus*, ou *le Triomphe du Sage, sur la vieillesse ét le tombeau; contenant une methode pour prolonger la vie ét la vigueur de l'Homme; traduction de l'Anglais*, &c. a pretendu en établir l'utilité.

Nous observons ici, que cette invention, qui a deja coûté la vie, peut-être envain, à bien des Jeunesfilles, nous vient des Anglais, qui plûsquenous, ont des idés extraordinaires ét bisarres... Honnêtes-Concitoyens! nous aurions pu citer quelques-uns de ces exemples funestes; mais nous avons preferé de ne vous parler que des Elèves d'une Femme, longtemps, guidée par un celèbre Medecin, qui n'est plus.

L'Auteur anglais fesait agir par les effluences de Jeunefilles faines enfermées, effluences reçues par un trou superieur : C'est une folie. Lisez ce qu'en dit un Journaliste.

L'Auteur entreprend de prouver physiquement le principe qui lui a servi de guide. Si la simple odeur des vegetaux a de grands effets, n'en doit-on pas attendre de plûs puissans encore de celle des Corps-animés ? Nous savons, par experience, que ceux de la respiration humaine, sont extraordinaires : on croit même assés generalement que, dans le cas des maladies épidemiques, l'infection en est propagée par les haleines corrompues. » Or si la respira-
» tion humaine est si fetide, si nuisible
» et si puissante, pourquoi ne conce-
» vrions-nous pas qu'elle peut être de
» quelqu'efficacité, dans les Persones
» dont la santé est aussi franche que

» vigoureuse ? Presque Persone n'i-
» gnore combien la respiration de la
» Vache est rafraîchissante ét salu-
» taire.... ; ét comme la fragrance des
» Jeunespersones élevées dans un regi-
» me convenable, n'est guère d'une
» moindre pureté, ne peut-on pas rai-
» sonnablement presumer, qu'elle par-
» tage les mêmes vertus » ?

L'Auteur entre, à ce sujet, dans des details très-piquans, ét finit par suppo-ser, que vraisemblablement *Hermippus* était ou regent, ou directeur d'un Col-lége de Jeunes-vierges : Il conçoit ce Collége comme uniquement fondé en faveur de leur éducation, ét par-là-même susceptible d'avoir été composé d'une constante succession de Jeunes-filles, depuis l'âge de cinq ou six ans, jusqu'à celui de treize ou quatorze. Ces Jeunes-persones se levaient, en toute saison, d'assés bonne-heure. Dans le printemps ét l'été, elles se prome-

naient toujours dans la compagnie de leur Directeur, qui peutêtre était obligé de les entretenir, pendant la promenade, d'hiſtoriettes ét de contes gais ou moraux àleur portée. Dans l'hiver, après les exercices pieux du matin, les aimables Pupiles ſ'amusaient, dans un appartement entretenu au degré de chaleur convenable. Enſuite *Hermippus*, & ſes Elèves, ſe retiraient chacun de leur côté, pour ſe baigner, ſ'habiller, ſe mettre en état de plaire, ét à elles-mêmes, ét à leur vieil Ami. Vers midi, *Hermippus* rejoignait ſon petit Troupeau; une courte ét legère converſation precedait un bon dîner, bien gai! Une musique vocale ét inſtrumentale ſuccedait à ce repas. Delà, une promenade champêtre ſi le temps le permettait; ſinon, quelques exercices pouſſés au-point d'animer ét de colorer la physionomie, mais jamais juſqu'à la ſueur ét la fatigue. La ſoi-

rée n'était pas moins joyeusement employée, ét ensuite les Jeunes-Ecolières se retiraient dans un dortoir, où Chacune d'elles avait sa petite cellule.

Ajoutez à ce genre-de-vie, qu'*Hermippus* était exempt de passions, ét ne se mêlait pas de politique.

Voila un exemple bien difficile à suivre! Mais quand on ne le regarderait que comme un hypothèse chimerique, il n'en serait pas moins vrai qu'une foule des Vieillards qui ont vêcu le plûs longtemps, se plaisaient dans la compagnie des Jeunes-persones, ou s'y trouvaient par leur état. L'Auteur en cite un très-grand nombre, ét entr'autres M. *Converly*, fameux maître d'une Ecole deJeunes-demoiselles, dans *Queen-Square* à Londres. Il conserva sa santé, sa vigueur, l'amabilité de son caractère, jusqu'audelà de sa centième année; ét disait en riant, losqu'il entendait des

Perſones de quarante ans, moins jeunes que lui, touſſer, cracher ét ſe plaindre: *Il eſt bien dur d'avoir à vivre avec de vieilles Gens!* Ce Vieillard, après avoir quitté ſon école, n'y ſurvêcut pas longtemps, ét l'on pretend que lui-même penſait, non-ſeulement vivre, mais encore jouir de la vie, ſ'il l'eût gardée quelques années de plûs.

Parmi les objections qu'on peut faire à l'Auteur, ét qu'il rapporte lui-même, ſans les affaiblir, il en eſt une qui viendra ſans doute à l'eſprit de tous ſes Lecteurs; c'eſt cèlle qui eſt tirée du Sage par excellence, qui, ſelon les Annales ſacrées, n'atteignit pas même le terme vulgaire des Hommes d'aujourdhui, quoique ſes Femmes ét ſes Concubines fuſſent nombreuses, jeunes belles, ét bien-gardées. La reponſe de l'Auteur eſt ſenſée, & conforme en tout à ſes principes. Nous renvoyons

à l'Ouvrage même Ceux qui feraient tentés de la connaître (*), ainsi que pour une multitude de traits, qui pourront les amuser.

Nous terminerons cet extrait par quelques vers prophetiques du Traducteur, placés à la tête de l'Ouvrage :

Quand ce livre paraîtra,
Dont le titre surprendra,
Le Pedant le sifflera,
L'Ignorant le frondera,
Le Bigot le damnera,
Peut-être on le defendra.
Mais le *Savant* le lira,
D'autant qu'il l'amusera
Et peut-être l'instruira.
. . . .
. . . .
Ajoutons qu'il se pourra,
Dès que le sexe apprendra
Que c'est de lui que naîtra
Ce qui nous rajeunira,

(*) Salomon jouissait.

Et dont il s'applaudira,
Qu'*Hermippus* reüssira,
Que le Frondeur se taira ;
Qu'alors on le prônera,
Qu'il se reimprimera,
Que le Libraire en rira,
D'autant qu'il y gâgnera
Beaucoup plûs qu'il n'espera,
Et que le jeu lui plaira.

L'idée du Medecin de Mad. Janus lui a été suggerée par l'usage de nos vieilles Grand's-mères, qui affessaient ét deterioraient leurs Petitesfilles, en les fesant coucher avec elles: Ce qui fit imaginer autrefois le Conte du *Petit Chaperon-rouge*, pour en écarter, par cette allegorie puérile.... Nous vous laissons Lecteur, avec notre *II Partie.*

FIN de la Première Partie.